

QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUEBEC
14c PLUS TAXE

UN ROMAN D'AMOUR

JUIN
1941

LA REVUE

populaire



tre
RE

La pause qui rafraîchit



Buvez
Coca-Cola
TRADE MARK REGISTERED
Délicieux et
Rafraîchissant

VOUS GÔTEZ SA QUALITÉ

L'expérience prouve que rien ne peut remplacer la qualité. Vous goûtez la qualité du "Coca-Cola" glacé. Vous régalerez toujours de sa saveur délicieuse... et jouissez de la sensation agréable qu'il laisse de s'être bien rafraîchi. La soif ne demande rien de plus.

Ce mois-ci, tout le monde aura soif. Quand cela vous arrivera, ce sera le temps de prendre un moment de repos et de jouir de *la pause qui rafraîchit* avec une bouteille de "Coca-Cola" glacé. Vous l'aimerez.

5¢

Huit boules de feu

...et ce qu'elles sont rapides!

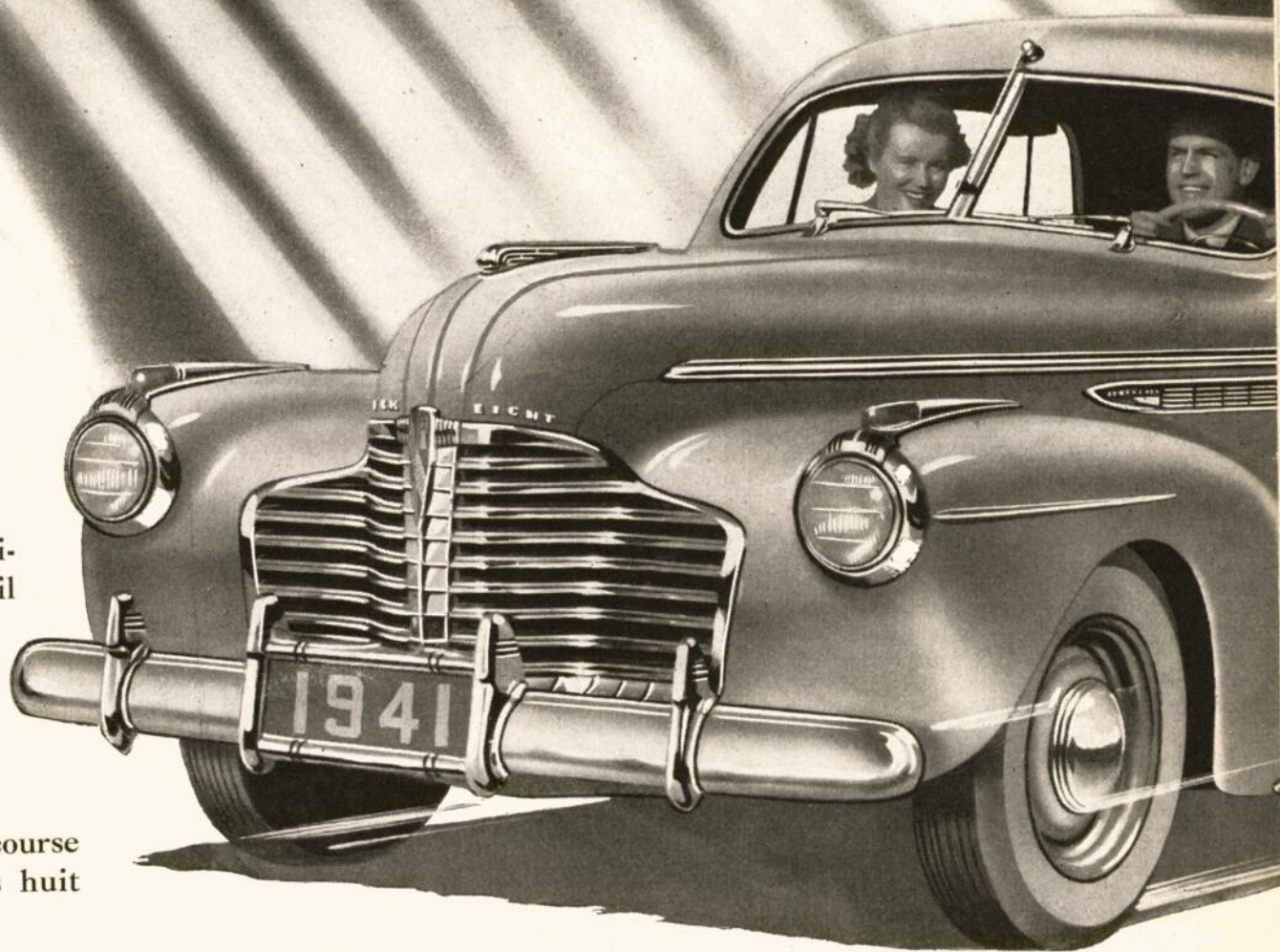
SI VOUS aimez les feux d'artifice, et qui ne les aime pas, il est vraiment regrettable que vous ne puissiez pas voir ce qui se passe à l'intérieur de cette brillante Buick BOULE DE FEU.

Vous pourriez observer la course rapide des pistons dans les huit cylindres.

Vous verriez *chaque* charge d'essence comprimée sous forme d'une petite boule aplatie . . .

Vous verriez jaillir l'étincelle, la flamme s'étendre et le piston descendre avec violence à chaque explosion de ces boules de feu.

Vous verriez ce phénomène se re-



produire à raison de *trente fois à la seconde* dans *chacun* de ces huit cylindres - et vous comprendriez alors *pourquoi* il y a une telle satisfaction spéciale dans la performance de la Buick.

Vous filez, quand ces huit boules de

feu travaillent sous votre commande! Vous obtenez un millage supérieur de chaque gallon d'essence et vous voyagez plus agréablement.

Il y a près de vous un marchand Buick qui attend votre visite pour vous démontrer cette Buick BOULE DE FEU.

FABRICATION CANADIENNE PAR GENERAL MOTORS

"La meilleure
Buick jusqu'ici

La protection de l'enfance commence au sein de la famille



DE NOS JOURS, LES MÉDECINS disposent de nombreux moyens pour préserver l'existence de nos enfants, et pour écarter d'eux des maladies qui, naguère, présentaient un danger mortel.

Mais la protection de l'enfance doit commencer au sein de la famille, et les parents doivent s'efforcer de fournir au médecin la possibilité de mettre en œuvre les précieuses connaissances qui constituent la médecine préventive.

Ainsi, par le simple procédé d'une vaccination couronnée de succès, le médecin est en mesure de préserver l'enfant de la *variole*, à partir de six mois. A l'heure actuelle, partout où la vaccination est devenue obligatoire, la variole est à peu près inconnue. Le fait est que dans certaines Provinces où la vaccination s'est imposée comme mesure d'hygiène préventive, on n'a pas constaté un seul cas de variole depuis des années. Ce n'est que dans les Provinces qui n'observent pas encore la vaccination de façon générale, ou qui refusent de l'adopter définitivement, que la variole existe encore à l'état endémique.

Ce n'est là qu'un des nombreux moyens dont dispose la médecine préventive, de nos jours, pour préserver la vie de nos enfants.

Autres moyens de défense

La *diphtérie* pourrait, elle aussi, être radicalement supprimée si l'on soumettait tous les enfants, dès l'âge de 6 à 9 mois, à des traitements d'immunisation. La vaccination *antityphoïdique* confère généralement l'immunisation pendant un an, au moins. Ces dernières années, on a mis au point des vaccins contre la *coqueluche*, qui ont donné des bons résultats dans nombre de cas. Pour les enfants qui ont été exposés à la *rougeole*, il y a des sérums qui les

protègent contre la maladie et qui en diminuent la gravité, si elle vient à se déclarer. On peut faire également appel au sérum pour le traitement des cas graves de *scarlatine*.

Pour savoir ce qu'il faut faire

Votre médecin est, naturellement, seul qualifié pour décider des mesures de protection qu'il y a lieu d'adopter dans le cas de votre enfant, et du moment où il convient le mieux d'en faire usage.

Demandez-lui son avis, et reposez-vous sur lui, pour la plus grande sécurité de ceux qui vous sont chers.

Pour aider les parents à protéger leurs enfants, la Metropolitan a fait rédiger une série de brochures traitant de toutes les maladies dont il est question ci-dessus. Les brochures intitulées "La Coqueluche", ou "La Rougeole", présentent peut-être un intérêt particulier pour vous, à l'heure actuelle.

**Metropolitan Life
Insurance Company**
(COMPAGNIE A FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

PRÉSIDENT DU CONSEIL :
Frederick H. Ecker

PRÉSIDENT :
Leroy A. Lincoln

**DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA :
OTTAWA**

Metropolitan Life Insurance Company
Dépt. 6-Z-41
Direction Générale au Canada, Ottawa.

Veillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 61-A, "La Coqueluche" □, ou "La Rougeole" □.

Nom _____

Rue _____

Localité _____ Province _____

La Revue Populaire

34e année, No 6
Montréal, Juin 1941

SOMMAIRE

Après le défilé,
par René Tourangeau 5

En attendant le feu de la Saint-Jean,
par Aimé Plamondon 6

L'Amérique est menacée,
par Raymond Tanghe 7

L'épreuve de Mathusalem,
par Fernand de Verneuil 8

Les corolles s'entr'ouvrent,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 9

NOTRE ROMAN COMPLET :

La Poursuite Blanche,
par Lidone 10

Le langage des mains 12

Le tir à l'arc 13

L'apprentissage maternel 14

Comment mettre le couvert,
par Francine 17

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 40

Pourquoi on se marie en Juin,
par Francine 59

Quand vient l'été 60

La mode pour dames, demoiselles
et fillettes 61-62

Soins maternels,
par Francine 64

Elzéar Roy,
par Ernest Tremblay 65

Lily Pons 66

NOTRE PROCHAIN ROMAN COMPLET :

L'Honneur Avant,
par Pierre Dhaël

LA REVUE POPULAIRE

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Chef de la Publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages féminines..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire..... Mme Rose Lacroix

TARIFS D'ABONNEMENTS
Canada : Un an : \$1.50 — 2 ans : \$2.00
Etats-Unis : Un an \$1.75 — 2 ans : \$2.50
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de l'A. B. C.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Par René Tourangeau

À Saint-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens français, prend depuis quelques années un sens civique plus grand. Nous voyons dans des villes cosmopolites comme Montréal que les populations qui jadis regardaient, avec une indifférence plus ou moins courtoise, se dérouler les manifestations de notre fidélité aux traditions, s'y intéressent aujourd'hui de plus en plus activement, pavoisent avec nous leurs demeures, accordent des congés à leurs employés, prennent part aux défilés.

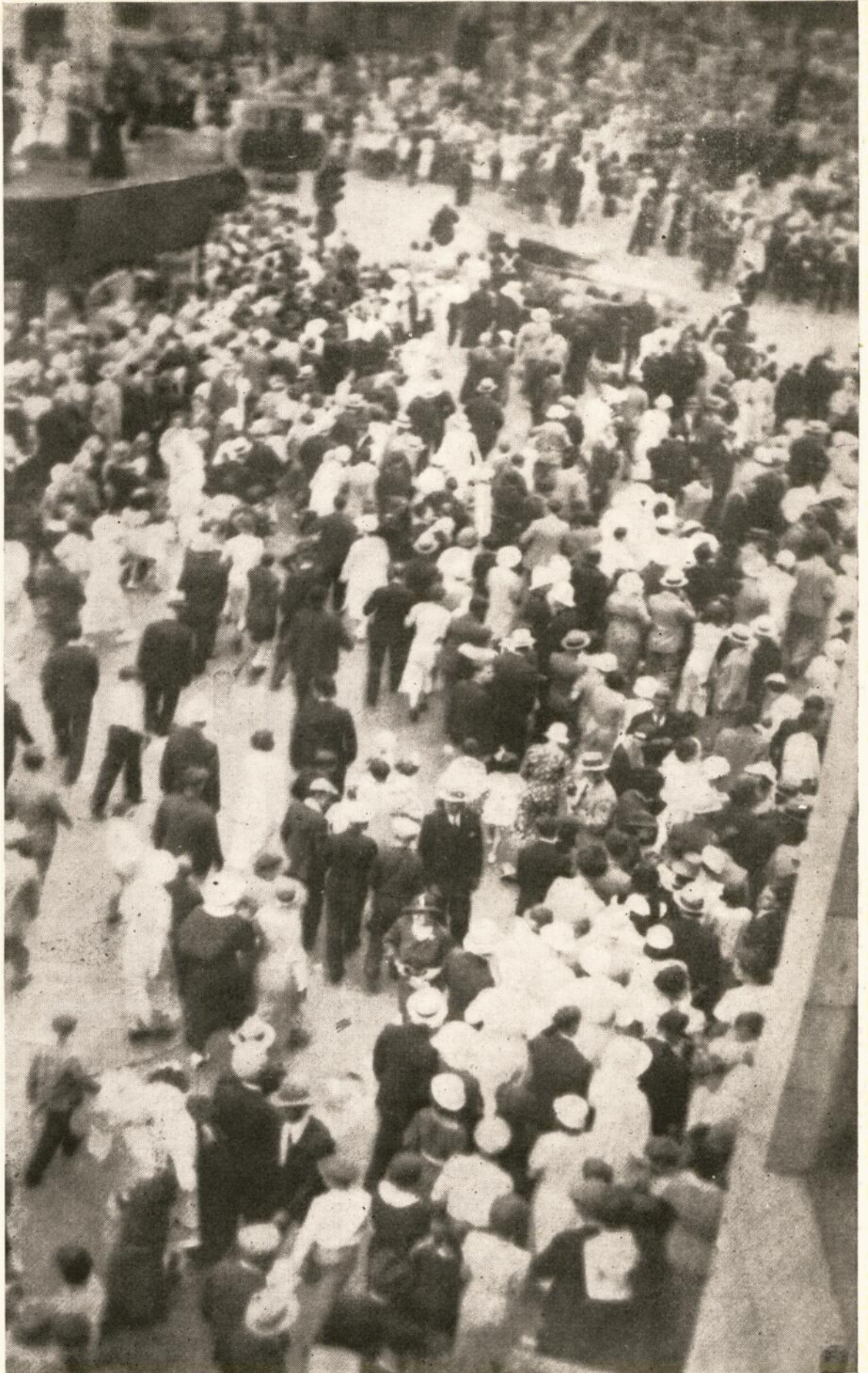
Ne nous y trompons pas cependant. L'aspect extérieur de la fête, les défilés, les discours, les trompettes, les drapeaux, peuvent susciter la curiosité, l'enthousiasme, créer l'impression de l'unanimité populaire, mais ce ne sont que des manifestations de surface. Il faudrait désormais que le sentiment national qui s'exprime le vingt-quatre juin eût son origine au plus profond des cœurs.

Alors que de nombreux pays ont choisi comme date de leur fête nationale l'anniversaire d'une victoire, d'un fait d'armes, d'une libération, bref d'un événement glorieux de leurs annales, nous avons choisi une fête pacifique qui tire sa vertu uniquement de la tradition, et c'est déjà un très grand point puisqu'une telle fête ne saurait blesser la susceptibilité de personne. Cette fête a en outre un caractère religieux puisqu'elle est placée sous le vocable du Précurseur, de celui qui baptisa Jésus dans le Jourdain.

Parce qu'elle a des origines pacifiques, traditionnelles et religieuses, cette fête doit marquer l'union des Canadiens français : Union entre les diverses classes de la société. C'est pourquoi il est bon que les corps de métiers, représentés par divers syndicats, y prennent part aux côtés des délégués patronaux, des membres des sociétés religieuses, des corporations civiques. Union des gens de la terre, des laboureurs et des ouvriers d'usine. Union des riches et des pauvres. Union des jeunes et de leurs aînés.

Il faut désormais s'unir pour quelque chose et non plus contre quelque chose. Dans la forêt les arbres entremêlent leurs branches et se soutiennent mutuellement pour grandir, ils se haussent vers le soleil, vers la lumière et l'air pur. Imitons-les ; grandissons-nous par l'entraide, par l'union. Ne nous rapetissons plus dans les luttes mesquines, par des divisions stériles, des antagonismes bêtes et périmés. Libérons-nous de l'asservissement des préjugés. Unissons-nous pour acquérir la force, pour maintenir et développer nos institutions ; déracinons ce défaut originel qui nous porte à tout critiquer et à sous-estimer nos possibilités d'avenir.

Sans croire à une mission providentielle, sans nous auréoler du nom de peuple-élu, sans surtout nous parer de faux mérites, reconnaissons la gran-



Le 24 juin, rue Sherbrooke, à Montréal. La foule se disperse après le passage du défilé de la Saint-Jean-Baptiste.

Photo Roger Viau

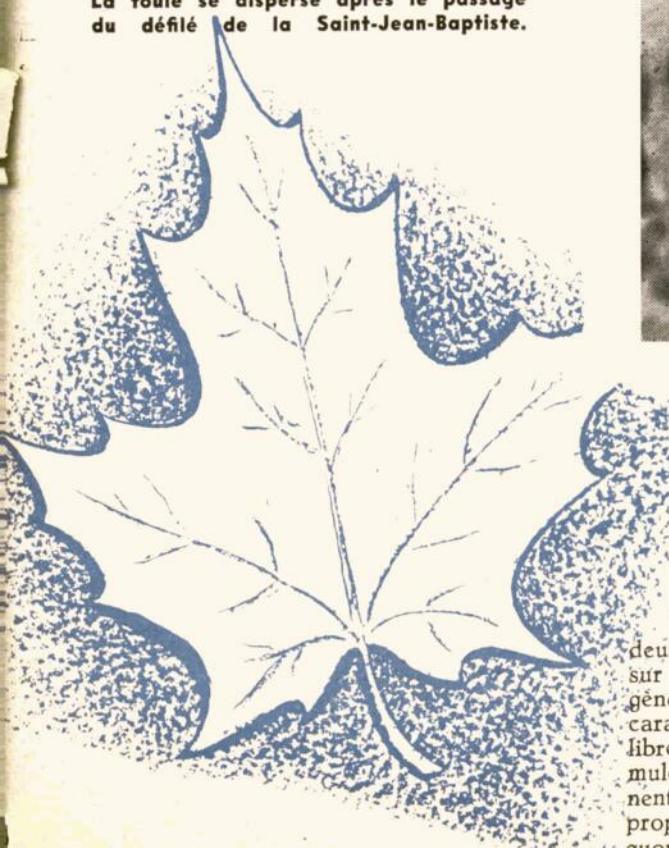
APRÈS LE DÉFILÉ...

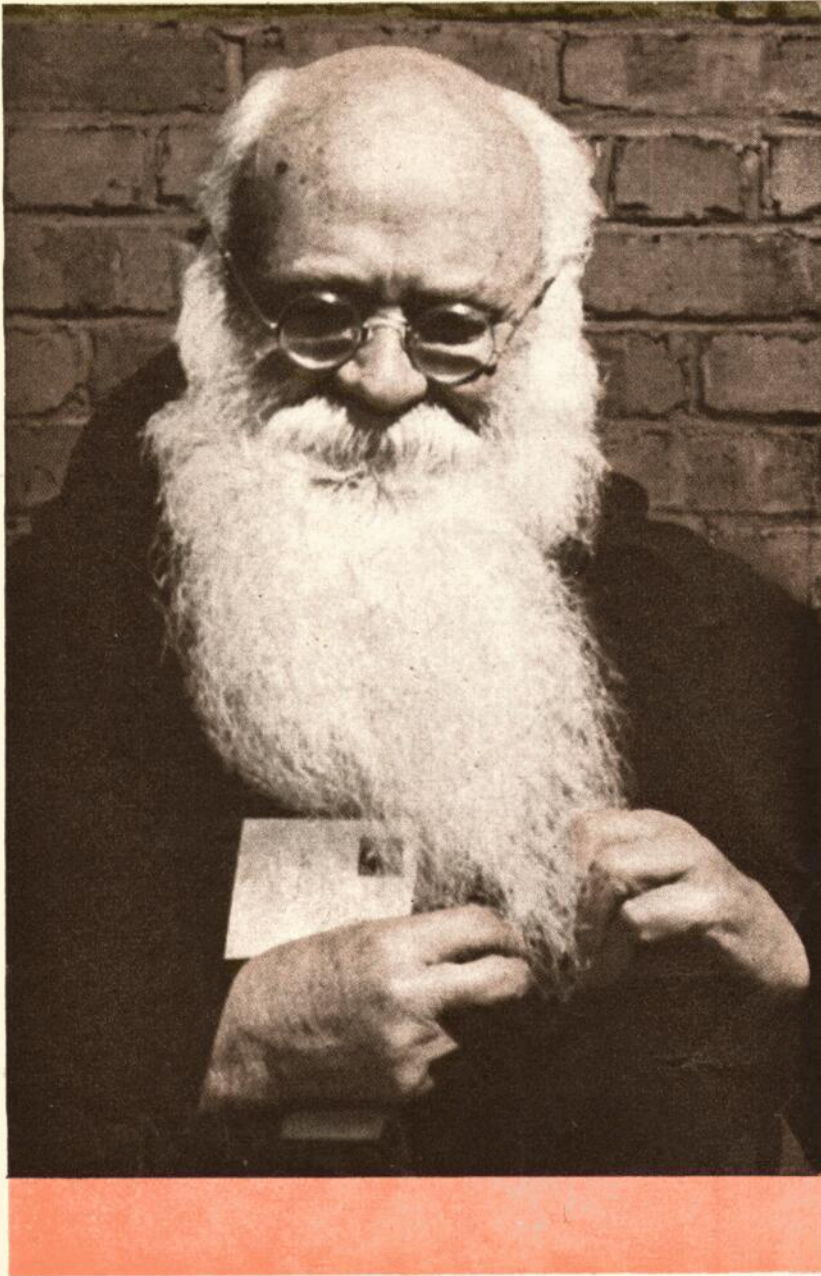
Après les réjouissances d'usage et les discours officiels, demandons-nous quel est le sens véritable de notre Fête nationale

deur du rôle qui nous est dévolu : nous sommes ici, sur une terre bien à nous, une population homogène, dotée d'institutions qui cadrent avec son caractère, pratiquant librement sa religion, parlant librement sa langue, choisissant librement les formules d'enseignement et d'éducation qui lui conviennent, exploitant librement un domaine qui lui est propre. C'est nous qui nommons nos chefs, qui déléguons à Ottawa nos représentants. C'est nous, —

tous les observateurs sérieux le reconnaissent — qui constituons la pierre angulaire de l'édifice fédéral.

Pour tout résumer en un mot, nous avons les éléments fondamentaux de ce qui fait une NATION. Au lieu de geindre, de se plaindre, de critiquer, nous n'avons qu'une chose à faire : nous bien servir de ces éléments, de les défendre et de les mettre en valeur. Cela, nous ne le pourrons que dans et par l'UNION. (Lire la suite page 67)





Ce vénérable vieillard à la barbe de fleuve est le plus beau symbole d'une longue vie. (Photo Tavi)

L'ÉPREUVE DE MATHUSALEM

Par Fernand de Verneuil

■

cœur, de l'estomac, du foie, des poumons, etc. Si vous n'avez jamais eu que des maladies légères telles que rhumes, rougeole, etc., vous pouvez vous donner la cote 25. Si, au contraire, l'un de vos organes essentiels ne fonctionne pas bien, ne vous attribuez pas plus de dix.

3. — Faites maintenant la part du danger et du hasard ; pour cela donnez-vous encore une cote allant de un à vingt-cinq. Si vous roulez en auto, enlevez cinq points ; enlevez-en dix si vous voyagez beaucoup. Si votre travail est dangereux, enlevez encore cinq points, et faites la même chose si vous avez généralement trop de hardiesse ou d'insouciance.

4. — Notez encore un chiffre, allant de un à vingt-cinq selon votre genre de travail. Si vous travaillez dans un bureau et ne prenez pas d'exercice, ne marquez pas plus de dix.

5. — Posez un chiffre, qui ne doit pas dépasser 25, et représentant à peu près ce que vous passez d'heures chaque semaine au grand air.

6. — Maintenant une note, toujours de 1 à 25, selon votre manière de manger et la qualité de vos menus ; si vous êtes quelque peu gourmand, avouez-le franchement et ne vous accordez pas plus de dix.

7. — Inscrivez le nombre de livres qui vous manquent pour en peser 160, si vous êtes un homme, ou 138, si vous êtes une femme. Si vous dépassez ces poids, enlevez du total obtenu pour toutes les questions un chiffre égal aux livres en surplus.

8. — Si vous prenez des petits verres de scotch et autres boissons fortes, déduisez du chiffre 35 le nombre de petits verres pris dans une semaine ; si vous en prenez plus de 35, déduisez ce nombre du total général.

9. — Une note maintenant, toujours de 1 à 25, pour la qualité de votre sommeil ; s'il est généralement mauvais, ne marquez pas plus de cinq.

10. — Passons aux plaisirs dits de détente, et attribuez-vous une note, de 1 à 25, selon la qualité de ces plaisirs. Ne faites pas état des parties de cartes ou de danse qui exigent un certain effort physique ou mental.

11. — Notez ce que vous dormez d'heures chaque nuit avant trois heures du matin, et multipliez ce chiffre par cinq.

12. — Notez le nombre d'heures employées chaque semaine à des exercices physiques.

13. Comptez vos tasses de thé ou de café de chaque jour, et déduisez ce total du chiffre 25.

14. — Encore une note de 1 à 25 concernant votre force de réaction aux ennuis divers ; si vous êtes un bon optimiste, marquez hardiment 25.

15. — Une dernière note concernant votre nature plus ou moins sentimentale ; si vous êtes affectueux vous pouvez vous accorder 25, mais mettez zéro si vous n'avez pas d'intérêt pour quoi que ce soit et surtout si vous penchez dans le cynisme.

Additionnez maintenant tous les chiffres obtenus pour chacune des quinze questions et divisez le total par cinq ; le résultat final représentera l'âge que vous pouvez raisonnablement espérer d'atteindre, si l'imprévu ne tourne pas contre vous.

Cette épreuve, dite de Mathusalem, n'est évidemment pas infaillible, mais on s'accorde à dire que c'est celle qui s'approche le plus de la vérité. De toute façon c'est un petit calcul amusant et qui pourra vous faire passer un bon instant. Je souhaite que chacun de vous trouve, dans cette épreuve, la certitude d'une existence longue et surtout agréablement remplie.

VOULEZ-VOUS connaître la durée possible de votre vie et savoir si vous avez quelque chance de devenir centenaire ? c'est une question qui a certainement préoccupé bien des gens depuis l'origine du monde et qui a fait la renommée de plus d'un astrologue ou d'une remueuse de tarots. Il va de soi que les réponses données par ces procédés-là n'ont pu coïncider que par hasard avec la réalité.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à savoir si la route de la vie sera brève ou longue pour nous ? non sans doute, mais cette curiosité en somme légitime ne doit pas être exigeante sous le rapport des précisions et surtout des certitudes.

Les calculs relatifs à la durée probable de la vie humaine servent de base à plusieurs organisations, notamment celle des assurances, et ils sont établis sérieusement. Toutefois ils portent sur des groupes nombreux d'individus et ne peuvent guère s'appliquer séparément aux personnes elles-mêmes pour deux bonnes raisons : premièrement, ce serait un travail trop long et trop minutieux, ensuite, si bien fait que soit ce calcul individuel, il ne pourrait pas faire entrer en ligne de compte la maladie ou l'accident toujours possible.

D'après les statistiques récentes, la durée moyenne de la vie est de cinquante-sept ans, chiffre jamais atteint par quantité de personnes et largement dépassé par d'autres ; l'inconvénient des « moyennes » est de s'adapter aux foules et non pas aux cas particuliers.

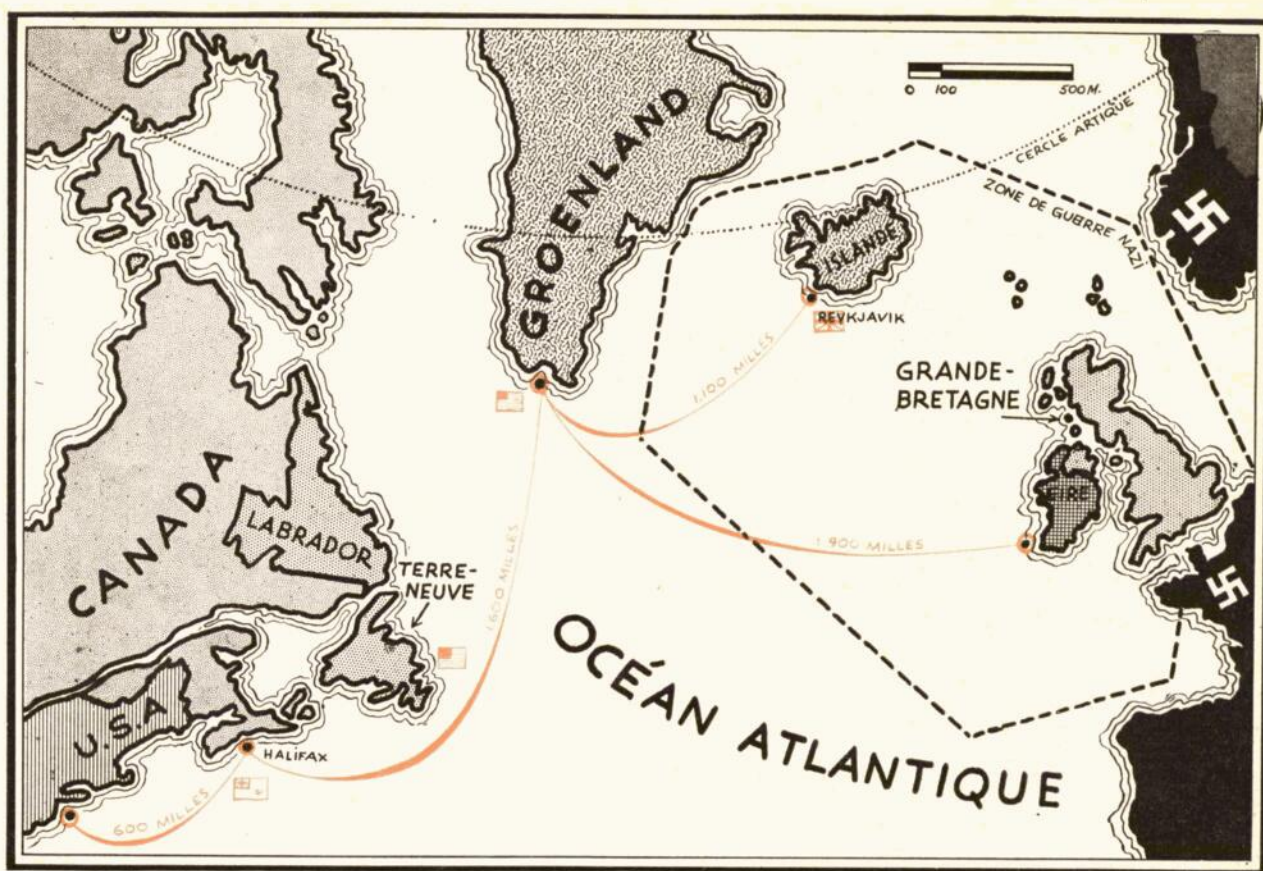
Chaque personne peut néanmoins calculer avec une exactitude raisonnable la durée probable de sa vie, et c'est ce calcul qui constitue l'épreuve dite de Mathusalem.

Cette épreuve consiste en une série de quinze questions auxquelles il faut répondre avec la plus grande précision possible. On additionne les chiffres obtenus pour chacune de ces questions puis on divise le total par cinq ; le résultat représente l'âge auquel vous avez toutes les chances d'arriver. Voici les questions :

1. — Inscrivez les âges atteints par vos deux grands-pères et vos deux grands-mères, additionnez ces quatre nombres et divisez le total par dix. Si ces grands-parents vivent encore, attribuez à chacun des vivants le nombre soixante-dix. Notez à part le nombre obtenu après avoir divisé par dix.

2. — Attribuez-vous, personnellement, une note allant de un à vingt-cinq selon votre état général de santé, en tenant compte du

Carte d'Hector Brault. L'heptagone pointillé indique la zone la plus dangereuse de l'Atlantique pour nos convois.



ANDRÉ CHÉRADAME. Ce nom sonne comme un gong. Lourdes vibrations d'airain qui réveilleront les consciences les plus endormies, qui feront ouvrir les yeux aux aveugles volontaires et qui forceront bien les optimistes entêtés à se sortir la tête de leur trou de sable. Pour cela il faut avoir le courage de lire le volume de Chéradame : *Défense de l'Amérique* (1)

Je dis qu'il faut du courage, et j'insiste sur ce mot, pour lire ce livre qui est à la fois un réquisitoire, une rétrospective de honteuses faiblesses, le tableau des mensonges triomphants de l'Allemagne et une incitation à agir. Dans un livre assez morbide : *Le Jardin des Supplices*, Octave Mirbeau évoque la torture qui consiste à placer un homme au centre d'une cloche d'airain que l'on fait vibrer jusqu'à ce qu'il en perde la raison. Chéradame, par l'envoûtement de sa logique, place son lecteur sous une cloche, celle des faits, des dates, des témoignages, mais son but, contrairement au supplice chinois, est de lui rendre la raison. Si le lecteur résiste au martèlement des idées et à l'horripilante sensation de faire violenter sa conscience par l'enfoncement de quelques coins de vérité, il sortira de sa lecture avec une vision bien nette d'un devoir à accomplir et quelques motifs de plus de croire à la victoire finale.

Si on excepte la partie historique de l'ouvrage, dans laquelle Chéradame rappelle les événements mondiaux depuis l'armistice de 1918, rappel qui est d'ailleurs fort opportun car l'homme a une mémoire si oublieuse ! et si l'on réserve aussi les pages qui suggèrent les moyens de salut de l'Amérique, il reste de l'ensemble du livre quatre ou cinq idées maîtresses sur lesquelles l'auteur étaye ses raisonnements et fonde sa conviction.

La première de ces idées est l'existence d'un plan pangermaniste dont la réalisation hante les cerveaux allemands depuis la fin du XIX^e siècle. C'est par une extension du terme « pangermaniste » qui, étymologiquement, doit s'appliquer à un système politique qui réunirait en un seul Etat tous les pays de langue allemande, que l'on appelle pangermaniste le plan de domination universelle. La première étape de ce plan était la prise de la route terrestre des Indes : Hambourg-Golfe Persique.

Il y a sur cette route des choses bien intéressantes : les pétroles roumains et ceux de l'Irak, les rives de la Mer Noire et les Dardanelles. C'est un raccourci vers l'Inde fabuleusement riche et le moyen de se passer de la marine anglaise pour les relations avec l'Orient. Mais que de déserts sur cette route ! que d'écueils aussi que susciteront des habitants hostiles, nomades qui ont du sang de guerriers.

Il est tout à fait certain que Hitler n'est pas l'inventeur du pangermanis-

me, peut-être ne souscrit-il pas au plan de 1895 sur lequel M. Chéradame insiste, mais les pétroles roumains et ceux de l'Irak, la mer Noire et les Dardanelles sont toujours à la même place, et pour les posséder il faut aller les chercher et les prendre. Refaire l'équipée de Cyrus... mais il y a la « Retraite des Dix-Mille », renouveler les exploits d'Alexandre, comme ce serait beau, mais pourquoi aller si loin ? Hitler travaille pour la gloire mais pas pour des prunes : c'est un réaliste. Il veut bien se donner la peine de conquérir, mais il faut que cela rapporte.

La seconde idée que Chéradame rappelle fréquemment dans son livre c'est que la présente guerre n'est pas faite dans le but de redresser les erreurs du « Diktat » de Versailles, et on a trop longtemps cru ce que la propagande allemande voulait nous faire croire. Non, les Allemands ne seraient pas définitivement satisfaits si l'Europe revenait au « statu quo » de 1914. Les Allemands ne seront jamais satisfaits tant qu'à ce peuple prolifique on enseignera que cette fécondité lui donne des droits à un expansionnisme illimité. A ce propos Chéradame mentionne fort justement la politique des îlots, c'est-à-dire du peuplement parsemé en territoires étrangers, pour y former des groupes allogènes d'Allemands qui cherchent ensuite à se souder les uns aux autres. Il aurait pu faire remonter cette démonstration jusqu'aux origines des Hohenzollern, petits seigneurs de la

Souabe, qui ont obtenu le Nuremberg, puis le Brandebourg, puis la Poméranie, puis la Prusse Orientale, Magdebourg, Minden, et qui, à cause de cet éparpillement, qui eut été funeste à d'autres, ont réussi à assurer la domination de la Prusse en opérant la fusion de ces diverses principautés. La force d'Hitler a été de montrer au peuple, comme un article de foi, que l'expansionnisme allemand était la conséquence de lois biologiques. C'est donc avec raison que Chéradame déclare que la suppression d'Hitler et de ses satellites ne changerait rien : il faut couper le chiendent beaucoup plus près de sa racine.

En étudiant le fait allemand, Chéradame est amené à étudier le fait fasciste, deux choses très différentes qui n'ont qu'un trait commun : c'est de s'opposer aux démocraties par la violence. On peut différer d'opinion avec M. Chéradame lorsqu'il déclare (p. 18) que les Alliés eussent dû déclarer la guerre à l'Italie dès 1939 ; d'après lui les Franco-Anglais avaient alors les moyens de réduire l'Italie et de créer une diversion sur le front balkanique. M. Chéradame invoque à l'appui de son argument le précédent de 1915, l'expédition de Salonique. C'est loin d'être convaincant : par suite de l'opposition du roi Constantin de Grèce, de l'infériorité numérique de l'armée de Sarrail, du manque de matériel, du mauvais climat, ce ne fut qu'en 1916, après l'arrivée au pouvoir de Venizelos et la

démission de Constantin qui entraînèrent l'alliance de la Grèce, que l'on put noter quelques succès sur ce front.

En admettant, pour les fins de la discussion, qu'une attaque contre l'Italie, en 1939, aurait permis aux alliés d'entrer en Lombardie, ce séculaire champ de bataille, cela ne se serait pas fait sans de lourdes pertes ni sans détourner de ce côté un matériel de guerre important et devant cet affaiblissement de notre front septentrional Hitler aurait avancé de six mois son invasion brusquée en Belgique et en Hollande. Sur le terrain diplomatique nous eussions indisposé les Etats-Unis où l'opinion n'était pas encore suffisamment éclairée, nous aurions peut-être eu à combattre les Yougoslaves à qui il eut été facile de montrer que c'est nous qui étions les agresseurs. Les Italiens n'étaient pas prêts, dit M. Chéradame. Et nous ? Et les Anglais ? D'après lui Hitler craignait la multiplication des fronts, les Alliés n'avaient-ils pas autant de raisons de craindre aussi cette multiplication qui aurait dispersé leurs efforts ? Qui a fait la diversion en Norvège, en Roumanie, en Bulgarie, en Afrique du Nord, en Somalie ? Sont-ce les Alliés qui ont pris ces initiatives ?

L'étude des relations des démocraties avec la Russie est faite avec beaucoup d'objectivité et il fallait un grand courage pour admettre que les

(Lire la suite page 63)

L'AMÉRIQUE EST MENACÉE

Pour la protéger et la défendre, au besoin, il nous faut adopter sans tarder la manière forte et les méthodes des pays totalitaires.

Par RAYMOND TANGHE

professeur à l'Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques de Montréal.

(1) André Chéradame : *Défense de l'Amérique*. Librairie Beauchemin, Montréal, 1941. in-8o, 358 pp. avec nombreuses cartes.



Photo C.P.R.

AU VIEUX QUEBEC

EN
ATTENDANT
LE FEU
DE LA
SAINT - JEAN

par
AIME PLAMONDON

EN 1834, Duvernay, patriote de la grande époque, fonda la Saint-Jean, société nationale des Canadiens-français. Il lui donna pour patron le Précurseur à la voix tonnante, celui qui attirait les foules sur les rives du Jourdain, pour leur annoncer la venue imminente du Christ et leur clamer brutalement l'impérieuse nécessité de la pénitence et de la conversion.

Cette consécration symbolique traçait à la nouvelle organisation le programme de ses futures activités. Son rôle serait donc celui d'un héraut d'armes chargé de proclamer à notre race la noblesse de ses origines, la beauté de ses traditions, l'héroïsme de son histoire en même temps que de lui rappeler la nécessité de développer ses vertus, de combattre ses faiblesses et de réaliser chez tous ses enfants l'union des cœurs et des volontés. Grâce à cet intermédiaire vigilant et sincère, les patriotes connaissant les tâches nationales à accomplir, allaient pouvoir s'aider mutuellement à les entreprendre et à les mener à bien.

Au fur et à mesure que le temps synchronisa dans sa course les progrès de notre race avec ses défaillances, il apparut clairement aux esprits avertis que la mission essentielle de la Saint-Jean, devenue entre-temps et pour une plus grande précision, la Société Saint-Jean-Baptiste, devait être d'indiquer aux dirigeants de la nation les remèdes appropriés aux malaises sociaux de chaque époque et à provoquer la réalisation bénévole des réformes urgentes, avant que le peuple, dans un sursaut d'impatience indignée, ne s'avise de les effectuer lui-même.

Certes, en assumant cette tâche ingrate et périlleuse, la Société rencontrerait fatalement des difficultés de toute sorte, elle encourrait des mépris nombreux, subirait des défections sensibles et enfin, ce qui est pire, elle végéterait durant de longues années au milieu d'une indifférence souvent désespérante.

C'était là, en vérité, un débit assez lourd à supporter. Par contre, il y avait lieu d'anticiper de réconfortantes compensations pour le jour où, à force de luttes opiniâtres et de sacrifices répétés, la Saint-Jean-Baptiste aurait définitivement réussi à orienter notre nationalité dans la voie d'un développement conforme à son tempérament et à ses vertus cardinales. Ce jour-là, en effet, les chefs qu'elle aurait entraînés, exhortés et soutenus, le peuple qu'elle aurait encouragé, consolé et défendu, reconnaissant enfin la rectitude de ses buts et la valeur positive de ses enseignements, se rallieraient avec enthousiasme autour de son drapeau pour lui apporter le double appoint du nombre et de l'influence. C'est alors seulement que notre société nationale, vraiment nôtre et vraiment nationale désormais, pourra formuler au peuple canadien-français des règles de vie qui, tout en assurant le maintien de son identité ethnique, lui permettront de s'épanouir pleinement au sein de la patrie canadienne.

Bien entendu, l'une des dispositions fondamentales de cette nouvelle Grande Charte aura trait à la réforme de notre système d'enseignement. On y affirmera péremptoirement que le développement de nos innétés demeure la condition essentielle de la survivance de notre race. Admission tardive mais combien salutaire d'une vérité patente, à savoir qu'il nous est inutile et même préjudiciable d'essayer d'emprunter aux races étrangères des qualités et des vertus de premier plan si nous négligeons systématiquement de cultiver celles qui nous sont propres.

A ce moment, nous nous aperçûmes, mon ami et moi, que le vent fraîchissait et que la lune, au-dessus de la tour du Château Frontenac, avait disparu derrière un gros nuage sombre. Comme, au surplus, il était près de minuit, nous nous quittâmes presque tout de suite sur un cordial au revoir.

(Lire la suite page 48)

LES COROLLES S'ENTR'OUVRENT

par Marcelle Lepage-Thibaudeau
licenciée en sciences naturelles de l'Université
de Montréal

LA NEIGE s'est dissoute et la terre fume sous les rayons du soleil. L'air s'attédie doucement, les sources reprennent leurs chansons et les premières corolles s'entr'ouvrent. Des insectes avides se précipitent sur elles, plongent leur trompe au fond des calices et se gorgent de nectar; repus, ils reprennent, bruissants, leur vol vers la lumière. Plus tard, les hirondelles, les merles, les pinsons feront leur nid sous les ramures neuves. L'air sera rempli de bourdonnements, de cris, de chansons, de claquements d'ailes et de parfum.

Quelques privilégiés ouvriront, chaque matin, leur fenêtre sur un jardin. Toute parfumée d'aromes subtils, une brise fraîche inondera leur chambre. L'apparition des pâles bourgeons de « ses » arbres, de « ses » arbustes, l'éclosion des premiers boutons de « son » jardin, voilà qui verse dans le cœur du courage, une joie saine et dynamique.

Serez-vous des privilégiés qui salueront les avant-gardes du cortège de Flore?

Vous en serez si vous avez eu la prévoyance de la fourmi de la fable. Les fleurs hâtives sont presque toutes, pour ne pas dire toutes, des plantes à bulbes qui ont dû être mises en terre, l'automne précédent. Il n'y a pas de fleurs dans les jardins, en mai, sans les bulbes.

Pendant qu'au bois, les feuilles tachetées de brun de l'Erythron d'Amérique pointent à travers les feuilles mortes, sur la plate-bande soignée du jardin, apparaissent les feuilles des tulipes, des jacinthes, des narcisses, des iris et des lis. Les uns fleuriront en mai, les autres en juin.

Déjà, les crocus, surnommés perce-neiges, à cause de leur étonnante précocité et qu'on pourrait encore appeler, les « éclaireurs » de l'été, sont flétris. Leurs petites coupes blanches, violacées ou violettes se sont épanouies à côté des flâques de neige ou de boue, elles ont émaillé les pelouses décolorées.

Les crocus sont des plantes à bulbes qui ne demandent aucun soin. Une fois fichés en terre, ils y restent indéfiniment. Fleurissant avant toute autre plante, les feuilles disparaissent totalement après les corolles. Les perce-neiges cèdent ainsi spontanément leur place, leur vie se réfugiant toute dans le bulbe souterrain qui se passe d'attentions.

Les bulbes de tulipes, de jacinthes, de narcisses exigent plus d'égards. Voici, les concernant, des précieux conseils tirés du livre du Père Léopold : « La culture des fleurs. » Nous citons à peu près textuellement :

a) Planter les bulbes le plus tôt possible après le premier octobre, afin de favoriser un bon développement du système racinaire.

b) Préparer une plate-bande en la défonçant à la bêche à 18 pouces de profondeur; drainer au besoin le sous sol.

c) Travailler le sol jusqu'à ce qu'il soit bien pulvérisé.

d) N'employer jamais de fumier frais.

e) Ne pas « suspendre » le bulbe, mais voir à ce qu'il soit posé sur la terre ferme dans le sol.

f) Recouvrir les bulbes de terre à une profondeur de une fois et demie la grosseur de chaque bulbe.

g) Mettre un paillis après que la terre est définitivement gelée, pas avant. Ce dernier point est très important.

Quand la jonchée somptueuse des tulipes aux tons crus, celle plus effacée et plus douce des jacinthes, aux délicates campanules (Lire la suite page 68)



Les Narcisses subtilement parfumées.



Une somptueuse plate-bande de Tulipes.



L'Iris du Japon, croissant au grand soleil.



La Poursuite Blanche

par
LIDONE

Dessin de F.-L. Nicolet

TOUJOURS au travail, grand savant ? Je ne te dérange pas ?
A cette question, le docteur Monnier se leva et se dirigea vers son ami Henri Launay, qui venait d'apparaître au seuil de la bibliothèque.

— Tu sais bien que tu ne me déranges jamais, répondit-il. Tes visites sont d'ailleurs si rares !... Assieds-toi et dis-moi ce qui t'amène.

Launay prit place dans un fauteuil et Monnier revint vers le siège qu'il occupait un instant auparavant. Un bureau de pur style Renaissance était entre eux.

— Causons un peu de toi, d'abord, dit Launay, l'air embarrassé. Tu vas bien ?

— Comme tu vois !

— Ma parole, tu rajeunis ! Nous sommes pourtant du même âge !... Nous avons... combien de printemps, mon vieil Alain ?

— Mieux vaudrait dire : combien d'automnes ? rectifia le docteur souriant.

— Soit. Aussi bien l'automne est une saison magnifique et je ne vois pas pourquoi les poètes en font une époque de mélancolie. Pour ma part, je me sens beaucoup plus de force, d'ardeur et d'énergie qu'au jour de mes vingt ans.

— Et nous en avons trente-huit.

— Ça fait un bout de temps qu'on se connaît ! Depuis le lycée !

Le docteur leva les deux mains en l'air dans un geste qui demandait grâce :

— Si tu commences à remuer les souvenirs !

— Ce n'est pas si désagréable ! En faisons-nous des projets d'avenir ! Et avec une telle foi dans la vie et, disons-le, une telle foi en nous-mêmes !

— Heureux temps ! murmura Monnier soudain pensif.

Launay le considéra avec surprise et s'exclama :

— Comment ! heureux temps ? A cette époque, nous étions des enfants impatients, assoiffés de tout. Tu ne vas pas comparer ce passé incertain avec ce que nous sommes devenus ?

Le docteur ne répondit pas. Il avait allumé une cigarette et il fumait, le regard vague, fixant les

volutés bleues qui créaient de légers nuages dans la pièce.

Henri Launay, surpris de ce silence, insista avec la familiarité que lui conférait une ancienne amitié :

— Tu ne vas pas me dire, Alain, que tu n'es pas heureux ?

Il eut cette réponse significative dans sa brièveté :

— Je suis seul.

— Ta famille ?

— De vagues cousins qui me restent en province, et que je ne vois jamais.

— Pourquoi diable aussi ne t'es-tu pas marié ?

Monnier eut un geste vague :

— Je n'ai jamais eu le temps d'y songer.

— Il n'est pas trop tard...

— Pour bien faire. Mais sait-on si l'on fait bien ou mal quand on se marie ?

— Tout t'a réussi dans la vie... Tu es un des plus grands chirurgiens de Paris, tes malades t'adorent, tes confrères t'estiment, tu gagnes tout l'argent que tu veux... Est-ce que cela ne constitue pas une vraie réussite ?

— Oui, fit Monnier distrait.

— Et quel intérieur ! Et à Passy, encore ! Cette bibliothèque élégante et riche, tous ces meubles précieux, ces bibelots rares, ce luxe, enfin !... Ah ! je t'envie ces choses, moi, l'éternel errant !

— Plains-toi ! tu brasses les millions à la pelle ! et je pense qu'au point de vue social, tu es, toi

aussi « un homme arrivé »... Maintenant, tu n'es peut-être pas satisfait, insatiable ?

— Tu me renvoies la balle ! Alors, reconnaissons que notre destin est enviable...

Alain Monnier examinait son ami avec attention : — Toutes ces circonlocutions ne me disent rien qui vaille... Tu brasses des souvenirs, tu me fais des compliments... Avoue : tu es venu me demander quelque chose !

Launay se mit franchement à rire : — C'est exact !

Il prit un temps pendant lequel son visage redevenait sérieux :

— Oui, c'est une raison importante qui m'amène ici. En ce qui me concerne, je dirai même qu'elle a une importance capitale.

— Ah ! ah !... Alors, je t'écoute.

Comme si cela devait faciliter son audition, Alain Monnier alluma une nouvelle cigarette. Puis, il se renversa dans son fauteuil.

— Il s'agit d'une affaire... commença Launay. Le docteur eut une moue :

— Oh ! les affaires et moi, nous sommes généralement brouillés.

— Pas quand il s'agit de ta profession.

— Alors, vas-y !

— Je suis depuis deux ans à la tête d'une solide société...

— Laquelle ? coupa Monnier, légèrement goguenard. Tu en présides une demi-douzaine.

— Celle-ci a eu la chance d'obtenir la concession des constructions d'hôpitaux au Canada...

— Des hôpitaux ? Tiens ! tiens !

Launay sourit à son tour :

— Ça commence à t'intéresser ? Ces hôpitaux sont achevés et réclament maintenant — surtout ceux de l'intérieur des terres — des hommes d'action, des hommes à l'énergie éprouvée, des docteurs vraiment « calés » et des chirurgiens sortant de l'ordinaire. En un mot, des êtres comme toi.

Monnier regarda profondément son ami :

— Ce qui veut dire que tu viens me proposer d'aller là-bas ?

— Oui, mon vieux.

— Impossible !

— Parce que tu ne sais pas la situation qui t'attend !

Launay rapprocha son siège du bureau et posa ses deux mains dessus :

— C'est absolument magnifique ! Ne refuse pas ainsi sans examen. Au moins trois fois ce que tu gagnes ici. D'ailleurs, je vais te montrer la proposition écrite. Rien n'est éloquent comme les chiffres.

Il se fouillait, mais Alain Monnier l'interrompit :

— Rien ne me décidera.

— Mais pourquoi ? s'écria Launay stupéfait.

— Pour des raisons très simples : je ne veux quitter ni Paris, ni ma clinique, ni mes élèves.

— Permetts-moi de te dire que tu es ridicule ! s'emballa l'industriel, visiblement contrarié. Il y a au Canada des villes tout à fait agréables ; ton art, tu l'exerceras tout aussi bien dans ces hôpitaux splendides, et des élèves, tu en reformeras n'importe où !

Alain rêva tout haut :

— Ce ne serait pas la même chose...

— Mon vieux, c'est de l'entêtement !

Monnier sourit rêveusement :

— Je ne puis t'expliquer ce qui m'attache à ma clinique ! Moi, le solitaire, j'en ai fait « ma » maison, « mon » foyer... Et puis, les malades m'aiment, tu me le disais tout à l'heure...

— Là-bas aussi, il y a des malheureux à soigner, à guérir. Si tu as la passion du dévouement, tu pourras la cultiver, je te l'affirme.

— Ici, continua Monnier sans l'entendre, il y a ces jeunes gens, ces jeunes filles, tous ces étudiants qui suivent avec tant d'ardeur mes leçons et pour qui je suis un ami beaucoup plus qu'un maître.

— Penses-tu que la jeune canadienne ne vaille pas qu'on s'intéresse à elle ? Crois-tu que là-bas, tu ne seras pas autant aimé, respecté, admiré ?

Le chirurgien riposta avec quelque froideur :

— Je n'ai aucun goût pour les comparaisons. Il se peut qu'à changer de situation, je gagne ; mais je ne veux pas tenter l'expérience.

Et il se leva pour montrer que ce genre d'entretien avait assez duré. A ce moment, on heurta à la porte qui, avant même que le docteur ait dit. « Entrez ! » s'ouvrit toute grande pour livrer passage à un être baroque, coiffé d'un drôle de chapeau rond et vêtu d'un léger pardessus verdâtre.

— Tiens ! fit-il, avisant Launay, j'ai eu une heureuse idée de monter serrer la main à Monnier !

Bertrand Lavarenne, sans quitter ni chapeau ni pardessus, s'installa dans un fauteuil et continua :

— Je suis passé chez vous, on m'a dit que vous étiez sorti. Je vous apportais ma réponse pour l'Amérique...

— Ah ! toi aussi, fit Alain.

Launay s'inquiéta :

— J'espère que votre réponse est affirmative ?...

Une hésitation passa sur le visage assez disgracié mais expressif de Lavarenne. Sans lui laisser le temps de répondre, l'industriel insista comme il avait fait pour Monnier :

— Il nous faut des êtres d'exception et vous en êtes un... si, si !... Ne faites pas de modestie déplacée. Vous êtes un chimiste réputé. Votre présence est nécessaire dans nos laboratoires où on saura apprécier comme il convient l'importance de vos travaux.

— C'est justement à cause de ces travaux que je ne puis accepter votre proposition.

JALOUSIE

Où chantes-tu ce soir
Et quelle est la musique ?
Pour qui fais-tu valoir
Tes mots, ta voix magique ?

Où danses-tu ce soir
Et qui veux-tu séduire ?
Quels yeux sont le miroir
De tes plus beaux sourires ?

Où trinques-tu ce soir
Et qui paye tes verres ?
Quel amour a l'espoir
De te voir moins sévère ?

Où fumes-tu ce soir ?
Pour qui sont tes tendresses ?
Dans quels beaux cheveux noirs
Languit ta main traîtresse ?

Où manges-tu ce soir
Et qui soupe à ta table ?
Je voudrais bien savoir
Le secret de ses fables.

Où trahis-tu ce soir
Celui qui, ce soir, pleure ?
Pleure son désespoir
Pleure, pleure... des heures...

Marc BENOIT

— Comment ça ?

— Eh oui, j'en ai en cours que je dois achever. Je vous demande un délai d'un an. Alors, je vous rejoindrai là-bas. Pouvez-vous me donner quelques précisions ?

— Volontiers. A quel sujet ?

— Au sujet du pays. Dans quelle région sont construits ces hôpitaux ?

— Au Canada.

Lavarenne, déçu, fit la grimace :

— Voilà qui change tout. Ne comptez plus sur moi, mon cher Launay !

Et, comme l'autre le regardait, effaré :

— Vous vous demandez si je ne suis pas un peu piqué ? Piqué ? Peut-être bien !

Il riait en faisant tourner sur sa tête son chapeau rond.

— D'ailleurs, vous le saviez déjà ! Avant même d'entrer en relations avec moi, vous me connaissiez de réputation. Je sais ce que les bons amis pensent de moi : « Bertrand Lavarenne, c'est un bon garçon, serviable et pas bête, mais excentrique en diable et tellement rigolo. Il n'aime au monde que sa fantaisie et « le métier ». Médecin, fils de médecin : Toubib-ben-Toubib ! c'est le surnom que je me suis donné et tout le monde l'a si bien adopté qu'on a fini par oublier mon véritable nom. N'est-ce pas, Monnier ? Dis à ton ami que je suis une sorte de vieux fou avec qui il n'y a jamais moyen d'entreprendre quelque chose de sensé !

Le chirurgien, qui avait repris son sourire, protesta :

— Je ne dirai rien de semblable et je m'inscris en faux contre tes ridicules paroles. Permetts que je rétablisse la vérité ; d'abord, tu n'es pas vieux...

— Avec dix ans de plus que toi !

Alain se mit à rire :

— Justement, Henri et moi, nous prétendons être très jeunes.

— Naturellement ! s'exclama Lavarenne avec un sérieux du plus haut comique, Launay est droit comme un I, il ressemble à quelque athlète de l'antiquité ; quant à toi, on chercherait en vain un fil d'argent dans ton abondante chevelure brune. Cela te fait un front de vingt ans. Mais, moi ! petit, rabougri, rougeaud ! De quoi ai-je l'air à côté de vous ?

— Laisse-moi tranquille avec ton physique ! Je sais ce que tu vauds. Je t'ai vu à l'œuvre. A la guerre, quand on avait besoin d'un as pour un sale boulot, Toubib-ben-Toubib répondait toujours : « Présent ! »

Lavarenne s'agitait sur son siège comme s'il était dévoré par une légion de fourmis :

— Tu remontes au déluge ; ces histoires-là, il n'y a que toi pour s'en souvenir.

— Passons au présent !... Ah ! tu nous as trouvés des qualités tout à l'heure ! Attends, mon bonhomme ! Qu'est-ce que tu fais dans le laboratoire installé dans une vieille pièce de ma clinique ?

Lavarenne protesta :

— Une vieille pièce ! Elle est très bien. D'ailleurs, c'est toi qui me l'as offerte quand tu as pris la direction ! J'en ai fait l'antre du sorcier !

— Merveilleux sorcier ! reprit Monnier, sincère. Je t'ai vu aux prises avec tes expériences, tu risques ta vie dans la solitude, tu travailles comme un forcené pour faire triompher la Science !

Launay regretta :

— Tout ce que je viens d'entendre me rend plus cuisant ton refus. Est-ce bien irrévocable ? Que reprochez-vous donc au Canada ?

— Il n'y a pas assez de moustiques. Je n'irai jamais que dans un pays de marécages, au bord des rios de l'Amazone, par exemple, parce qu'il peut y éclater une épidémie de fièvre jaune. En ce moment, je suis passionné pour la fièvre jaune. Il me faut donc des moustiques !

Parlait-il sérieusement ou était-ce encore une saute de sa fantaisie ?

— Je n'insiste plus, dit Launay se levant d'un air découragé. Mais, vraiment, j'espérais un autre accueil à ma proposition ! Je suis navré, non ! consterné ! de ne pouvoir attacher à notre œuvre deux hommes comme vous.

— Je te remercie d'avoir pensé à nous, mais on ne fait pas ce qu'on veut, s'excusa Monnier.

Il accompagna son ami jusqu'au seuil de l'antichambre et, là, en lui serrant la main, l'industriel reprit :

— Si, pour une raison ou pour une autre, tu changeais d'avis, tu sais où me joindre. Un coup de fil et j'accours avec les contrats.

— N'y compte pas, mon vieux.

La porte refermée sur son ami, il revint dans la bibliothèque où Bernard Lavarenne, resté seul, se promenait de long en large, le chapeau sur l'oreille, s'arrêtant devant un meuble rare ou un bibelot.

— Très bien, ton bureau, déclara-t-il, l'air entendu. Je comprends que tu te plaisais dans ce cadre, au milieu de tout ce raffinement. Tout de même, est-ce une raison suffisante pour refuser les ponts d'or que ce brave Launay a dû te proposer ?

— Il faut croire que si ! répondit le docteur, une lueur mélancolique au fond des yeux.

— A d'autres ! Moi, on ne me la fait pas ! Pourquoi ne pars-tu pas pour le Canada ?

— Et toi ? rétorqua Monnier se laissant aller d'un air accablé sur un divan.

— Moi, j'ai dit la vérité, tout à l'heure. Je ne lâcherai pas mes travaux avant qu'ils soient terminés. D'ailleurs, moi, l'argent ! (Suite page 17)

LE LANGAGE DES MAINS

Les mains ont un langage muet et que tous peuvent comprendre sans avoir pour cela étudié la chiromancie. Il suffit d'examiner attentivement la conformation des mains, de noter leurs particularités, de remarquer certains gestes souvent répétés. On en pourra tirer des conclusions psychologiques qui ne manqueront ni d'intérêt, ni d'utilité. Voyons un peu...

Les mains bien proportionnées sont celles dont le médium a une longueur égale à la hauteur de la paume. Elles révèlent une nature excellente, loyale, sincère, une intelligence bien équilibrée, intuitive et déductive qui apporte au jugement de la clarté, de la spontanéité, du bon sens et de la sagesse. On peut se fier hardiment aux personnes à qui ces mains appartiennent... à moins qu'elles ne présentent par ailleurs d'autres signes qui doivent inspirer la méfiance.

La main trop petite par rapport au reste du corps est l'indice d'une grande vivacité pouvant aller jusqu'à la colère, et presque toujours son possesseur a un caractère difficile. Vives, actives, adroites, artistes souvent, les mains petites savent donner à une robe, par exemple, beaucoup de chic, draper un tissu avec goût, chiffonner un ruban, donner de l'allure au feutre le plus simple. Mais il ne faut pas exiger de ces petites mains un travail trop fini, des points irréprochables. Elles sont surtout aptes à façonner, à créer. Peu patientes, en général, il leur est impossible de consacrer de longues heures au même ouvrage, d'en raffiner les détails. Les artistes aux mains petites sont séduits par la forme, les couleurs et la masse. Ils ont plus de vigueur que de finesse. Beaucoup de sculpteurs, de constructeurs ont des mains d'une grâce féminine.

La main trop grande par rapport au reste du corps révèle un être fin et adroit si la main est harmonieuse; rusé, maniaque, tatillon, si les signes secondaires sont défavorables. Les ciseleurs, les sertisseurs de pierres précieuses, les miniaturistes ont très souvent des mains d'une grandeur impressionnante. Les broderies merveilleuses qui agrémentent les tissus les plus divers de fleurs, de mille détails gracieux qui exigent des semaines, des mois d'un travail assidu; les dentelles fines, les petits plis impeccables, les jours ténus des lingerie fines,

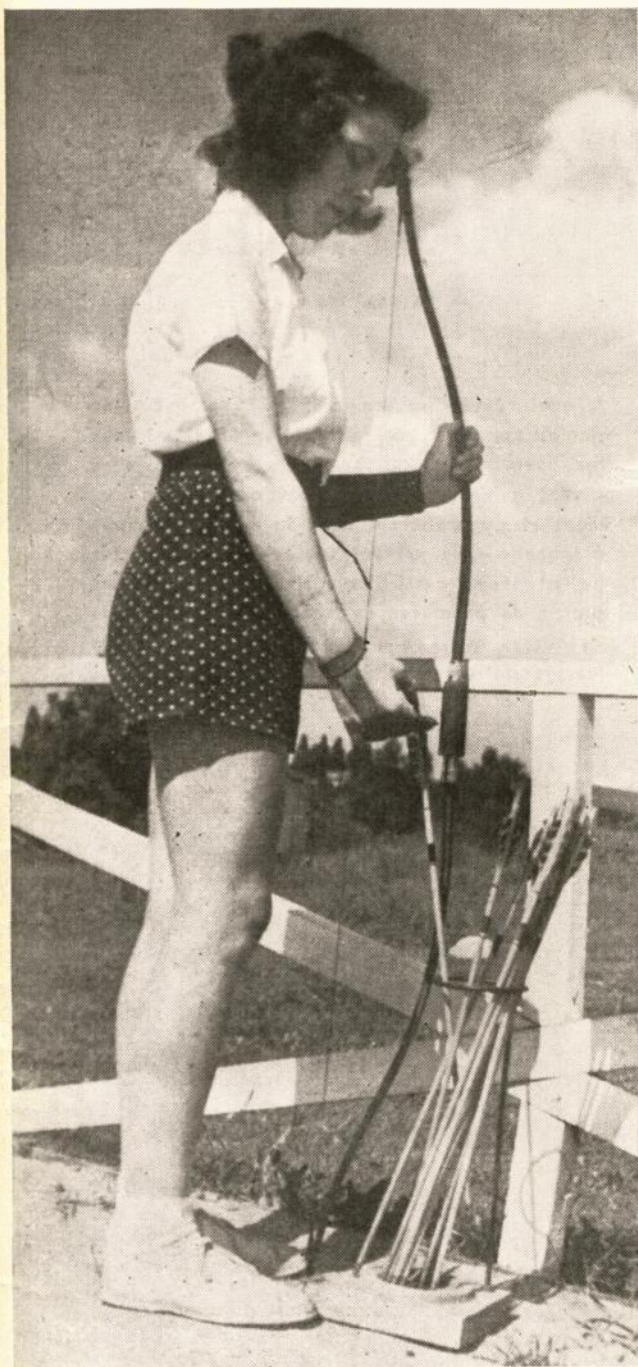
sont exécutés par de grandes mains minutieuses et patientes. Grandes et petites, les mains sont invariablement attirées vers un idéal compensateur de ce qui leur manque, vers leur contraire, vers leur complément.

Certes, dans la classification des mains les exceptions abondent. Mais le thème principal demeure. Peut-être serez-vous moins sévère vis-à-vis de cette petite fille qui, à votre gré, travaille trop lentement, quand vous aurez compris que ses mains grandes, en révélant son désir de minutie, de perfectionnement dans les détails, expliquent cette lenteur que vous déplorez. Et vous-même, peut-être, en regardant vos mains, y découvrirez-vous le secret de bien des choses, le pourquoi de certains échecs, l'annonce de certains dons?

Les doigts courts, c'est-à-dire ceux dont le médium est plus court que la paume, révèlent un cerveau synthétique par excellence. Pour ceux qui ont les doigts courts, les détails n'ont qu'une importance secondaire. Ils jugent par inspiration et souvent très juste. Ils se montrent brefs, un peu brusques parfois, très concis dans leurs paroles et dans leurs écrits; ils vont droit au but et très vite, ils peuvent conclure une affaire, résoudre une difficulté, répondre à une enquête. Actifs, n'ayant pas de temps à perdre, ils n'écoutent pas les longs discours. Seuls ceux dont les doigts ont des ongles trop courts se montrent ergoteurs, tatillons, caustiques; les autres, en affaires, en amour, sont très simples. Vos actes les éclaireront sur vos sentiments, ils savent lire dans les cœurs et en retirer l'essentiel. Mais, s'ils ont la haine des détails, ils ont les défauts de leurs qualités, et il s'ensuit une propension regrettable au désordre, à la confusion.

Ceux dont les doigts sont longs (médium plus long que la paume) ont un cerveau éminemment analytique, qui est souvent le point de départ de jugements injustes et faux. Critiquer est chez eux un besoin impérieux. Toujours orientés vers le point faible, vers l'imperfection, le défaut, leur attention leur offre de nombreuses occasions de faire valoir leur esprit au détriment d'autrui. Dans le domaine du cœur, ils sont très difficiles à satisfaire. Ils demeurent analystes en amour, en amitié comme en toutes choses. Les doigts longs, quand ils sont carrés, font des hommes d'affaires remarquables. (Lire la suite page 70)





L
E
T
I
R

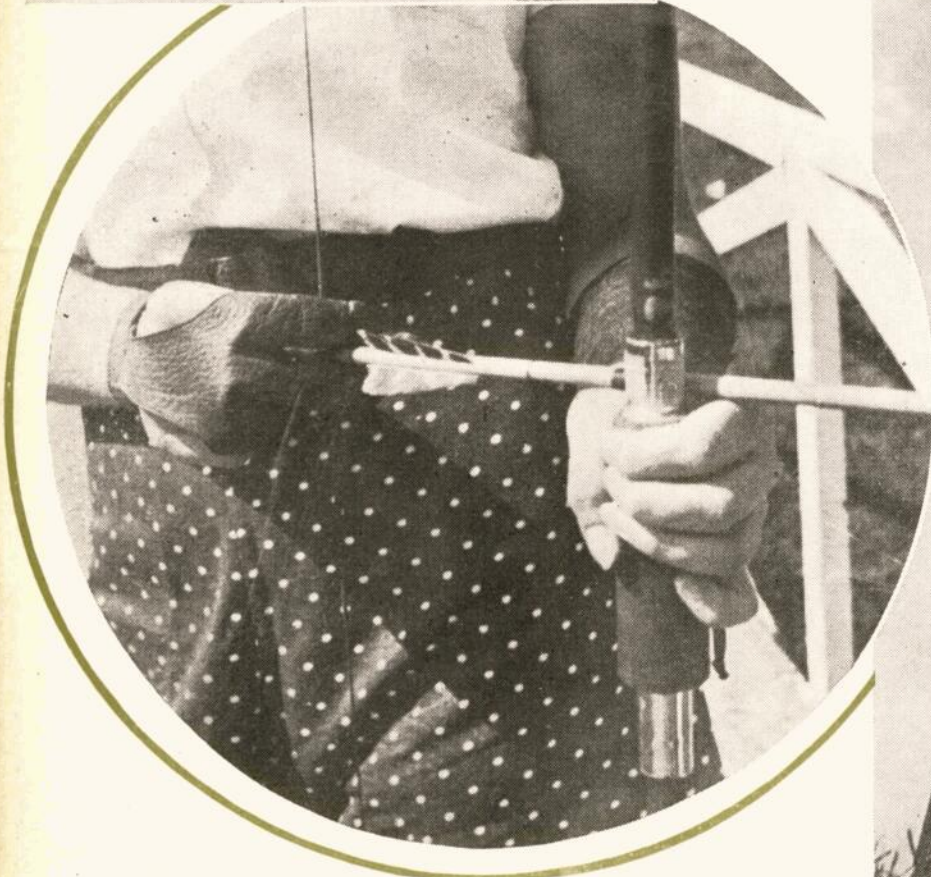
À

L'
A
R
C

PARMI LES SPORTS que l'on peut qualifier d'élégants figure celui du tir à l'arc qui semble pénétrer, mais assez timidement au Canada. Il mérite les meilleurs encouragements car sa pratique donne de la souplesse, de la force et du coup d'œil ; de plus il s'adresse aussi bien à la femme qu'à l'homme.

L'arc, à l'exception du javelot, est l'arme de guerre ou de chasse la plus ancienne et fut très employé surtout dans l'Orient. En Europe il se montra supérieur aux premières armes à feu comme justesse et comme portée. Un bon tireur à l'arc traversait un homme à cinq ou six cents pieds de distance avec sa flèche et pouvait lancer celle-ci à mille ou douze cents pieds.

Le tir à l'arc est devenu, par tradition, un sport très en faveur en Angleterre, dans les Flandres et dans le nord de la France. Nos voisins des Etats-Unis le pratiquent également beaucoup depuis quelque temps, et le Canada semble lui faire bon accueil. Nous souhaitons le meilleur succès à ce nouveau sport qui pourra donner naissance à des compagnies d'archers modernes dont le nom serait tout trouvé : les Compagnies de Saint-Sébastien.



Photos Conrad Poirier
"La Revue Populaire"



L'APPRENTISSAGE MATERNEL

A quoi rêvent les jeunes filles ? demande-t-on parfois ; mais à quoi rêvent les fillettes ? leur jeu favori nous en fournit la réponse : elles rêvent qu'un jour elles seront des petites mamans et s'y préparent avec la modeste poupée à laquelle elles prêtent toutes les qualités, les petits défauts aussi d'un véritable bébé... Quel plaisir de promener ce bébé de porcelaine ou de carton que l'on a bien installé, avec toutes les précautions possibles dans la voiturette !...



... et quelle joie un peu grave, au retour, de le changer de vêtements ! Faisons bien attention à ne pas le piquer avec les épingles car il faudrait ensuite le consoler et ce ne serait pas une petite affaire !... Ne nous étonnons donc pas de la merveilleuse adresse des petites vraies mamans plus tard ; leur science maternelle est sans doute un don naturel mais elle a aussi ses racines profondes dans les jeux du jeune âge.

CONSOMMÉ:

Un beau bouillon foncé, de couleur ambre, avec un bon goût de boeuf fortifiant. Idéal pour les réceptions, et aussi un favori pour la famille.



SOUPE AU X POIS:

Une riche purée de bons pois potagers. Servez-la en y ajoutant de l'eau... ou ajoutez-y du lait pour en faire une soupe crème de pois très nourrissante.



Dans tout le Québec, les familles disent:

“Les Soupes Campbell's sont meilleures que jamais!”

Franchement, on ne peut tromper les Canadiennes du Québec—ni leurs familles. (Ce n'est pas que nous ayons l'intention de l'essayer!) Elles remarquent très vite si une amélioration a été apportée à la saveur des aliments qu'elles mangent. Elles disaient tout dernièrement: “Qu'ont-ils fait aux Soupes Campbell's? Elles sont plus délicieuses que jamais!”

Voici ce qui est arrivé! Quand on passe tout son temps à faire des soupes, il serait presque impossible de ne pas devenir un expert à la longue. N'est-ce pas vrai? De plus, nous travaillons tous les jours à améliorer nos soupes—et nous les avons définitivement améliorées. Bien entendu, les gens ne peuvent faire autrement que de remarquer leur meilleure saveur. Et puis, ils en parlent à leurs amis!

Nous vous invitons à goûter aux Soupes Campbell's maintenant! Voyez si vous n'êtes pas de l'avis des familles canadiennes qui disent: “Elles sont meilleures que jamais!”

CHOIX DE 21 SORTES: Asperges - Fèves et Bacon - Boeuf - Bouillon - Céleri - Poulet au Riz - Poulet aux Gombos - Poulet et Nouilles - Clam Chowder - Consommé - Julienne - Mock Turtle - Mulligatawny - Crème de Champignons - Queue de Boeuf - Pois - Pepper Pot - Potage Ecossais - Tomates - Légumes - Légumes et Boeuf.

RECHERCHER L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

SOUPE AUX LÉGUMES:

Quinze légumes potagers différents dans un bouillon de boeuf copieux qui a bien mijoté. Cette soupe aux légumes “vaut presque un repas à elle seule”.



Quelques traits et des points
“Soupes Campbell's”
épellent—
Et j'en ai grand besoin
Pour remplir ma gamelle!



SUR LES CHEMINS DE FER...

DANS LES VERGERS...



Sur les trains et dans les villes et sur les fermes, les Canadiens sont du même avis en ce qui concerne le déjeuner. Quand on leur demanda, d'année en année, quelle était la céréale favorite de leur famille, des milliers de ménagères répondirent que c'étaient les "Kellogg's Corn Flakes". Et quand on leur demanda d'une façon précise quelle marque de flocons de maïs avait, selon elles, le meilleur goût, quatre sur cinq dirent encore "les Kellogg's"!

Votre famille aussi trouvera que la saveur des Kellogg's aiguise l'appétit et aide à mieux digérer le déjeuner. De plus, un déjeuner qui comprend des Kellogg's Corn Flakes servis avec du lait et du sucre donne l'énergie alimentaire nécessaire pour tenir le coup pendant toute une matinée de travail. C'est vraiment "un déjeuner énergétique"!

Mettez tous les matins des Kellogg's sur la table du déjeuner. Commandez-en plusieurs cartons demain. Quand vous mangez dehors, demandez le carton individuel à triple-enveloppe.



QUATRE SUR CINQ DISENT QUE LES



PRIMENT
PAR LEUR
SAVEUR!

Economique, facile à préparer, le "déjeuner prêt en 30 secondes" se vend maintenant en cartons de deux grosseurs pratiques. Demandez le carton qui convient le mieux à votre famille. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.



Mabel Robbins — diététiste renommée — fut du même avis que tous les autres experts en gustation qui choisirent les Kellogg's au cours d'un essai fait les yeux bandés. "En tant que diététiste", dit-elle, "je sais combien la saveur est importante pour la bonne digestion des aliments". C'est encore une raison pour servir régulièrement des Kellogg's!

La Poursuite Blanche

(Suite de la page 11)

— En ce moment, rien ne pourrait me faire quitter Paris.

— Voyons, voyons, plaisanta Toubib-ben-Toubib, Paris n'est pas une jolie femme, on peut se permettre quelque infidélité.

Et, penché soudain vers son ami, il ajouta :

— Cet amour immodéré de la capitale ne cacherait-il pas un autre amour ? N'y a-t-il pas sous cette résolution farouche quelque flirt ou le commencement d'une grande passion ?

— Tu es idiot ! grommela Monnier.
— Idiot ! Idiot ! c'est vite dit. Je garde ma conviction : Alain, tu es amoureux.

Un peu moqueur, le chirurgien jeta, appuyé sur un des coussins du divan :

— Je voudrais bien que tu m'apprennes de qui !

Sa voix gardait sa résonnance habituelle, aucun trouble n'apparaissait, mais un observateur avisé eût découvert une altération légère du visage, quelque chose comme une fugitive émotion.

— Garde ton secret, dit Lavarenne avec philosophie. Quand l'heure des confidences aura sonné, tu me feras signe.

Monnier ne répondit pas. L'affirmation de Lavarenne : « Tu es amoureux » ne lui paraissait pas si loin de la vérité.

Amoureux ? S'il l'était réellement, sans vouloir en convenir ? Bigre ! il fallait réagir vite ! Il se leva.

— Veux-tu que nous sortions ensemble ? Tu vas à la clinique ?

— Naturellement.

— Moi aussi.

Il se hâta vers l'antichambre, décrochait son chapeau, son pardessus. L'instant d'après, les deux amis avaient gagné le trottoir, et avançaient à grandes enjambées le long des hôtels particuliers et des riches immeubles de la rue de la Pompe.

— J'irai te rejoindre à ton laboratoire, dès que la visite des malades sera terminée, dit Monnier ; tu m'expliqueras un détail que je n'ai pas très bien compris dans ton dernier rapport.

Il conclut en riant :

— Si je suis amoureux, ainsi que tu l'affirmes, j'espère avoir gardé encore assez de lucidité pour y voir clair dans l'étude des microbes.

A quoi Toubib-ben-Toubib répondit avec un grand sérieux :

— Les microbes sont moins compliqués, mon cher, que le cœur d'un homme.

CHAPITRE II

PAULE Aveline consulta rapidement sa montre-bracelet. L'heure avançait, elle allait être en retard. Elle pressa le pas et mit ce petit incident sur le défaut, le seul d'ailleurs, de sa tante.

Car sa tante, l'excellente Henriette Aveline, chez qui Paule habitait depuis le commencement de ses études de médecine, avait un défaut ; elle voyait tout en noir et dramatisait la moindre affaire.

Le matin, Paule s'était plainte d'une légère migraine.

— Tu souffres de la tête ! s'était exclamée tante Henriette ; je vais téléphoner à la clinique. On se passera de toi, ce matin. Tu vas prendre un cachet et rester au lit.

La jeune fille s'était levée, malgré les protestations de Mlle Aveline, mais elle avait perdu un bon quart d'heure pour se défendre du cachet et rassurer sa tante. Et elle risquait de ce fait de manquer à la clinique le

(Lire la suite page 18)



Le couvert d'un dîner de cérémonie. Lire ci-dessous, au bas de la dernière colonne. Photo de la Coutellerie Oneida.

Comment Mettre le Couvert

par Francine

RIEN de plus agréable, n'est-il pas vrai, que de réunir un groupe d'amis autour de la table familiale et de bavarder avec eux tout en dégustant des mets excellents. Les menus varient, bien entendu, selon les circonstances et selon les moyens de ceux qui reçoivent. Ces menus peuvent être simples mais ils doivent toujours être apprêtés avec soin, c'est pourquoi la maîtresse de maison fera mieux d'y avoir l'œil.

Si le repas n'est pas très copieux, si l'on ne peut se permettre d'offrir des primeurs, il n'y a jamais d'excuse pour qu'il soit mal présenté et mal servi.

L'étiquette actuellement en vigueur prescrit certaines règles relatives à la disposition du couvert et à la décoration de la table. Ces règles varient selon qu'il s'agit d'un déjeuner, d'un dîner ou d'un repas à la fourchette. Remarquons en passant que les déjeuners par petites tables sont moins à la mode qu'il y a une dizaine d'années et que les nappes qui avaient été mises de côté, pendant quelque temps, et remplacées par des nappes, sont de nouveau à l'ordre du jour.

Pour le *lunch*, on met à l'ordinaire une nappe en toile damassée blanche, et plus rarement une nappe de dentelle ou un chemin de table avec napperons individuels. Si le couvert d'un grand dîner a quelque chose de cérémonieux, et même de com-

passé, celui d'un déjeuner doit avoir une note de gaieté, de douce intimité : porcelaine et verrerie de couleur, fleurs au centre de la table. Pas de bougies, on les réserve pour une heure plus tardive : celle du thé ou du dîner.

Les assiettes sont à l'ordinaire plus petites que celles en usage pour un dîner. Il en est de même pour les serviettes de table qui seront pliées en triangle et placées à gauche de l'assiette principale. Le couteau à viande sera à droite ainsi que les cuillers à bouillon et à dessert, les fourchettes pour l'entrée, la viande et la salade seront placées à gauche.

Vu la rareté des domestiques et plus encore l'exiguïté des logis modernes, les déjeuners et surtout les *soupers* à la fourchette ou *souper-buffet* sont de plus en plus populaires. La disposition la plus généralement adoptée est la suivante : enlever les fauteuils encombrants, ranger les chaises contre le mur, mettre de minuscules tables ou de petits guéridons à la portée des convives, placer la table principale le long du mur en guise de buffet. On la recouvre d'une nappe blanche ; à l'un des bouts de cette table, on place un grand plateau dans lequel on a disposé le service et les tasses à café. Si l'on a assez d'espace, on peut mettre à l'avance la cuiller et le sucre dans chaque sou-

Un plat couvert contiendra un mets chaud quelconque : poulet en sauce, omelette ou soufflé au fromage. Le plat froid peut être un moule de viande à la gelée, une salade de poulet, de homard ou simplement de légumes. Les assiettes sont empilées afin de tenir moins de place. On met à côté les fourchettes, les cuillers à dessert, les petits couteaux pour le fromage. De petites serviettes à thé voisinent avec les assiettes. De grandes assiettes contiennent des petits pains et une variété de sandwiches. Un gâteau muni d'un couteau d'argent sera servi en même temps que la glace ou le sorbet qu'on démoulera au moment propice. De nombreux cendriers sont dispersés aux endroits où l'on peut les attendre sans effort. Il est bon d'y joindre de petites boîtes d'allumettes car les invités n'ont pas tous des briquets automatiques.

L'heure réglementaire d'un *dîner de cérémonie* est huit heures. Cependant, si l'on doit ensuite se rendre au cinéma ou au concert, il vaut mieux qu'il ait lieu à sept heures.

L'invité d'honneur se place à la droite de la maîtresse de maison et sa femme à la droite du maître de maison, la gauche étant réservée aux deux convives les plus marquants après les invités d'honneur. Les plus jeunes convives ou ceux qui n'ont pas

(Lire la suite page 71)

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 17)

passage du docteur Monnier. Le regret qui, à cette pensée, lancina son esprit, lui fit presser le pas d'une manière si insolite que son cœur battait à grands coups quand elle atteignit la paisible rue Boileau, au centre du quartier d'Auteuil.

Assistante et élève du professeur Alain Monnier, c'eût été la première fois que Paule eut manqué la visite des malades. Certes, elle n'aurait reçu aucun reproche, car, parmi tous les élèves, elle était bien la préférée. Elle et son camarade Jacques Théry. La bienveillance du chirurgien était notoire et ne laissait pas que de faire des jaloux parmi ce petit peuple d'étudiants et d'étudiantes. Il y en avait de parfaitement gentils et sympathiques, mais Paule et Jacques se trouvaient tout de même un peu isolés, et cet isolement même les avait rapprochés.

A peine Paule Aveline avait-elle franchi la porte de la clinique qu'elle aperçut Jacques Théry, au fond du hall, et qui, visiblement, l'attendait.

— Ah ! enfin vous voilà ! dit-il en s'élançant vers elle.

— J'étais assez mal fichue ce matin, et ma tante avait la prétention de me faire garder le lit.

Elle rit au souvenir de la discussion avec Mlle Henriette.

— Sous prétexte que mon front était un peu chaud, tante me prédisait la méningite dans toute son horreur !

— Vous n'avez vraiment rien ?

— En ai-je l'air ?

Jacques regarda le jeune visage, si fin sous les courts cheveux blonds, le teint ambré, les grands yeux de velours bleu ombrés de longs cils, et il dit, d'une voix plus basse :

— Comme vous êtes jolie, Paule !

Entendit-elle cet éloge, dont la sincérité passionnée se montrait à chaque syllabe ? Elle venait de passer dans la petite salle qui servait de vestiaire aux élèves et, debout devant la glace, elle mettait sa blouse blanche et couvrait ses cheveux du voile blanc bordé de bleu de la clinique.

— Mademoiselle Aveline, dit une infirmière, passant rapidement dans le couloir, on vous demande à la Salle 4. Vous aussi, Monsieur Théry.

— Allons ! dit la jeune fille, et elle s'appretait à traverser le couloir, lorsque Jacques la retint par le bras.

— Pas avant de me dire si vous avez réfléchi à ma question d'hier ? dit-il avec une inquiétude dans la voix.

— Quelle question ? fit-elle distraitemment.

— Comment ! quelle question ? Avez-vous oublié, ma chère collègue, que j'ai eu l'honneur de vous demander en mariage ?

Elle sursauta, comme arrachée à un rêve, et regarda Jacques Théry comme si le pauvre garçon tombait de la lune. Elle promena un moment son regard surpris sur l'honnête visage, les yeux gris très clairs et les cheveux blonds soigneusement coiffés, et elle dit enfin :

— Ah ! oui, votre question ? Eh bien, Théry, écoutez. Vous êtes très gentil, certainement, et j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Mais je ne puis penser au mariage en ce moment. Je n'ai pas le temps. Je suis abrutée de travail. Ne me bousculez pas pour avoir une réponse. Laissez-moi passer ma thèse, voulez-vous ?

— Je ne suis pas une brute, protesta Jacques, et je vous assure que je comprends très bien ; mais vous pourriez tout de même me donner un mot d'espoir.

Ce fut à ce moment qu'apparurent au bout de la galerie le docteur Monnier et Bertrand Lavarenne. Le professeur n'avait pas encore revêtu sa blouse blanche, et cette vue arracha un soupir de satisfaction à Paule. Elle se dit : « Je ne le raterai pas ! »

La jeune fille le regardait avancer vers le groupe qu'elle formait avec Jacques, de ce grand pas souple et décidé qui lui était particulier. Il répondit à leur salut, en passant, d'une inclination de tête et d'un sourire qui s'adressaient à Paule seule. Elle en eut le cœur chaviré ! Elle ne quittait pas des yeux la haute silhouette qui peu à peu semblait diminuer en s'éloignant.

Monnier entra dans son cabinet de travail, laissant Lavarenne poursuivre son chemin et disparaître dans un couloir.

La porte refermée sur lui, Paule perdit ce visage ébloui qui était le sien chaque fois que le grand professeur surgissait devant elle.

Jacques n'avait rien remarqué. D'ailleurs, ses collègues, prévenus de l'arrivée du « patron » accouraient de tous côtés. Ils l'entraînèrent au passage. Paule lui fit un signe d'adieu amical et, retrouvant les soucis de sa profession, elle se dirigea vers la salle 4 où elle se savait attendue.

Mais Jacques Théry était préoccupé. Il sema ses collègues en cours de route et s'avisait soudain qu'il n'en savait pas plus que la veille sur les intentions de Paule. Il réalisa que, troublé devant elle, il n'oserait plus renouveler sa question.

Il approchait à ce moment de la salle 4 et Paule en sortit, un paquet de linge sur les bras, descendant vers la salle de stérilisation.

Le jeune homme se dit que le professeur Monnier ne lui refuserait certainement pas son aide et que son prestige et son autorité pouvaient beaucoup.

Alors, il jeta gaiement à Paule :

— Vous n'avez pas voulu me répondre, mais je vais trouver quelqu'un qui vous décidera :

— J'en doute, jeta la jeune fille en s'éloignant.

Jacques se hâta vers le cabinet de Monnier et il frappa un coup discret à la porte.

— Entrez ! dit le professeur. Ah ! c'est vous, mon petit ; qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur, commença le jeune assistant d'un ton résolu, pouvez-vous m'accorder quelques instants ? Je voudrais vous parler...

— Question de travail ?

— Oh ! pas du tout ! J'ai une confiance à vous faire et un conseil à vous demander.

L'aimable sourire de Monnier encouragea le jeune homme qui jeta alors tout d'une traite :

— J'aime Paule Aveline. Hier, je l'ai demandée en mariage...

Le sourire du grand professeur disparut.

— Paule songea-t-il, Paule, mariée !...

Il n'avait jamais pensé à cela. Son élève préférée devenant le bien précieux d'un autre... ayant pour cet autre ces regards extasiés qu'il connaissait bien... levant vers un autre ce visage ardent creusé d'émotion...

— Et sans doute, parvint-il à articuler, Paule Aveline vous aime ?

Avec une totale franchise, Jacques répondit :

— Je n'en sais rien.

Le docteur sursauta :

— Comment ! Vous n'en savez rien ?

— Paule ne me l'a jamais dit, précisa le jeune homme.

— J'entends bien, mais les paroles ne sont pas toujours nécessaires... Enfin, il n'est pas possible que vous ne soyez pas un peu fixé sur ses sentiments !

— Je crois lui être sympathique, il est même tout à fait certain qu'elle

me considère comme son meilleur camarade et je ne doute point de son estime amicale et professionnelle.

Monnier, malgré son émotion, était toujours assis, l'apparence tranquille, derrière son bureau, et Jacques, debout devant lui, conservait l'attitude affectueusement respectueuse qui était de règle à la clinique quand on s'adressait au grand chirurgien.

— Eh bien, fit ce dernier, de la sympathie, c'est beaucoup.

— Evidemment, reprenait l'assistant, mais, hier, j'ai risqué une demande tout à fait précise, Paule m'a répondu qu'elle verrait, qu'elle réfléchirait. Tout à l'heure, j'ai insisté pour obtenir tout au moins un espoir.

— Et alors ?...

— Elle ne veut pas entendre parler de mariage avant d'avoir passé sa thèse.

— Cela me paraît assez juste.

— Certes, mais si elle me donnait une promesse, j'attendrais aussi longtemps qu'elle l'exigerait.

Un peu impatient, Monnier jeta :

— Je serais enchanté de vous savoir heureux, Théry, mais je ne vois pas très bien pourquoi vous me mettez au courant de tout ceci qui vous est strictement personnel.

Jacques, répondit, avec une prière dans la voix :

— Parce que, vous seul, monsieur, pouvez décider Paule.

Le chirurgien lui lança un tel regard que le jeune homme, une seconde, hésita. Mais l'amour fut plus fort que l'hostilité qu'il devinait sans la comprendre et il poursuivit :

— Pour Paule Aveline, comme pour nous tous, vous êtes le Maître, nous vous admirons et nous respectons vos conseils. Je vous prie donc, monsieur, de parler à Paule Aveline. C'est le bonheur de toute ma vie que je vous confie. Vous me connaissez, vous savez que je suis un garçon sérieux en qui on peut avoir confiance. Le travail me plaît et j'espère arriver un jour à une situation qui satisfera la femme la plus difficile.

Cette fois, Monnier se radoucit :

— J'en suis convaincu, mon petit, nul plus que moi ne connaît vos mérites...

— Alors, vous parlerez à Paule ?

Le jeune interne, toujours debout, comme au garde-à-vous, devant le grand chirurgien, attendait le mot décisif qui allait lui ouvrir les portes de l'espérance ou, brusquement, le rejeter dans ses tristes perplexités.

— Soit, se décida Monnier, je verrai Mlle Aveline et je lui dirai tout le bien que je pense de vous.

— Oh ! merci !

— A tout à l'heure.

Et, d'un geste, Monnier coupant court aux effusions, congédiait le jeune homme. Mais, comme Jacques allait refermer la porte, il jeta brusquement :

— Envoyez-moi Paule Aveline tout de suite, voulez-vous ?

Demeuré seul, il s'accouda à son bureau et, le menton dans la paume, il resta songeur. Pour que Théry eût osé lui parler ainsi, c'est qu'il était sûr de la réponse de Paule. Très certainement, les deux jeunes gens étaient d'accord sur la question même ; restait à décider la date qui les lierait l'un à l'autre et c'est là que leurs avis différaient.

La jeune fille se faisait-elle un jeu de tourmenter ainsi son fiancé ? Était-elle, en dépit de son sérieux précoce, une petite coquette, ravie de se faire prier, de sentir que le jeune homme était prêt à s'agenouiller devant elle ? Cependant, jamais Monnier ne l'avait jugée ainsi. Il l'estimait, au contraire,

à cause de sa droiture, de son regard honnête et il la croyait incapable des petites roueries soi-disant féminines.

Paule !

En lui-même, il murmurait les douces syllabes, il revoyait le visage volontaire, le velours clair des larges prunelles... et, de nouveau, sentant ce qu'elle avait été pour lui pendant ces années de travail, il réalisa que la savoir mariée lui serait un déchirement.

Brusquement, il haussa les épaules avec un peu de pitié et de mépris pour lui-même. Représentait-il pour cette jeune fille autre chose que ce qu'il s'efforçait d'être pour tous ces élèves ? Paule Aveline ne voyait assurément en lui que le grand professeur et, certainement, aucun rêve le concernant n'avait palpité dans son cœur. Il était le « patron », rien de plus.

— Allons, se promit-il, je plaiderai la cause de Théry, et adieu les chimères !

Elle entra sur un coup discret. Une seconde, il hésita devant la radieuse et blanche apparition.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur, dit Paule.

— Oui. Asseyez-vous, Aveline.

Il reprenait, pour se donner du courage, l'appellation courante, les étudiants, hommes ou femmes, n'usant que du nom de famille.

Elle obéissait, s'efforçant au calme. Mais, malgré toute sa volonté, ses mains tremblaient. Pour les dérober au regard trop perspicace du « patron », elle les cacha dans les larges poches de sa blouse.

Le visage immobile, elle attendit.

— Votre camarade Théry sort d'ici, déclara nettement Monnier. Savez-vous pourquoi ?

Elle fit : oui, d'un bref mouvement de tête, incapable d'articuler un mot.

— Théry est un garçon charmant, un étudiant tout à fait remarquable, il sera, plus tard, un des plus grands médecins de Paris.

Même silence de la part de Paule. Le docteur poursuivit :

— Sa famille est honorablement connue, il a une situation de fortune presque brillante et qui ne pourra que s'accroître quand il aura la clientèle qu'il mérite.

Devant l'air glacé et comme absent de la jeune fille, il conclut avec une gaieté un peu factice :

— Enfin, il est plutôt beau garçon, ce qui ne gâte rien !

Cette fois, Paule Aveline quitta sa pose de statue :

— Monsieur, est-ce pour me faire le panegyrique de Jacques Théry que vous m'avez fait appeler ? J'étais à la salle 4 pour un travail qui est d'une importance plus grande et d'un intérêt autrement immédiat que le mérite de mon camarade.

— Théry vous aime, prononça gravement le docteur, il me l'a dit et je le crois.

— Mais, moi aussi, je le crois ! jeta Paule qui s'énervait.

— Alors, pourquoi lui faites-vous attendre une réponse de laquelle dépend son bonheur ?

Elle répliqua, un peu sèchement :

— Il y a aussi le mien.

— Sans doute. Mais je suis persuadé, ma petite Paule, que vous le trouveriez avec lui. Son amour n'est ni léger, ni égoïste, ce qui est trop souvent le propre de l'homme, mais posé et tendre. Il n'a que le désir de vous combler, de faire de vous une femme parfaitement heureuse. Ensemble, avec les qualités que je vous connais, vous fonderiez un de ces foyers modèles que sont la joie et l'orgueil de notre humanité. Pour Théry, vous êtes la créature excep-

(Lire la suite page 20)

tionnelle, l'élue ! Le but de tous ses instants.

Alain Monnier parlait avec une sorte de fièvre. Les mots qu'il articulait pour une autre lui donnaient l'illusion passagère de parler pour lui-même.

Tout ce qu'il disait entrait profondément dans le cœur et dans l'esprit de Paule et chaque phrase la crucifiait. Pourquoi employait-il tant d'éloquence en faveur de Jacques Théry qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pouvait pas aimer, puisque toutes les fibres de son être l'attachaient à un autre ? Et quel autre ? Celui-là même qui s'efforçait de la convaincre d'épouser Jacques en lui vantant les mérites du jeune homme, comme si, à côté de lui, il pouvait exister un époux possible.

Il fallait qu'elle lui fût bien indifférente pour conserver un pareil calme dans un tel moment !

Parfois, Paule avait surpris dans les yeux de Monnier, quand ils se fixaient sur elle, une étrange et douce lueur. Elle avait espéré, à certaines heures, représenter pour lui autre chose qu'une étudiante, une élève entre cent, fût-ce une élève préférée.

Et voilà que, par sa conduite d'aujourd'hui, il rejetait au néant tous les rêves dont elle s'était leurrée ! Comment, lui, si lucide devant tous les problèmes, si intelligent en face de tous les aspects de la vie, pouvait-il être à ce point aveugle dans le domaine sentimental ?

Il continuait à parler de Jacques, il ne savait donc pas qu'elle l'aimait, lui, le « grand Monnier », comme on disait à Paris ?

Evidemment, elle n'avait jamais osé montrer sa tendresse. Il était si loin, si haut, si distant. Elle était timide devant lui, parfois, il lui faisait un peu peur. Mais que sert aux hommes d'être si clairvoyants devant la froide science quand ils ne savent rien comprendre au mystère d'un cœur de vingt ans ?

— J'espère, Aveline, disait le professeur à ce moment-là, que si vous êtes décidée, vous ne ferez pas trop languir ce pauvre Théry. Je ne pense pas qu'un autre vous apporte plus de sécurité. Et, croyez-moi, conclut-il avec un sourire qui détendit tout d'un coup ses traits et leur redonna l'expression d'une extrême jeunesse, pour le bonheur et pour l'amour, il n'est jamais trop tôt.

Pouvait-il lui montrer davantage à quel point elle lui était indifférente ? Un brusque orgueil dressa la jeune fille hautaine en face de Monnier :

— Vous m'avez convaincue, dit-elle froidement : j'épouserai Théry dès que j'aurai passé ma thèse.

Elle salua d'une brève inclination de tête et gagna la porte de son pas net que le docteur entendit décroître dans le couloir.

Quand il se vit seul, il promena sur l'austère cabinet de travail un regard étranger. Un instant illuminé par la grâce de Paule, il était soudain assombri et les objets ne semblaient plus être les mêmes. Monnier se sentit désemparé. En même temps, se souvenant de tout ce qu'il venait de dire à la jeune fille, des conseils qu'il avait prodigués et de la décision irrévocable qui avait suivi, il s'étonna de la rapidité des événements et il s'en voulut d'avoir parlé pour Jacques.

Quel besoin avait-il de vanter ce garçon et de pousser Paule à l'épouser ? Y avait-il au monde un être plus absurde que lui ? Voilà qu'on allait lui ravir, et par sa faute, le seul être qu'il eût souhaité dans sa vie de solitaire ! C'était trop bête et trop cruel !

Il décrocha le téléphone résolument, et pria qu'on voulût bien lui

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 18)

envoyer d'urgence Mlle Aveline qui devait se trouver dans la salle 4.

A peine avait-il donné cet ordre, que Jacques Théry entra en coup de vent dans le cabinet de travail. Si grande était son émotion qu'il en oublia de frapper.

— Monsieur le professeur ! cria-t-il, je viens vous remercier. Quelle heureuse inspiration j'ai eue de remettre mon sort entre vos mains ! Paule vient de m'annoncer que, cédant à votre affectueuse insistance, elle était décidée à fixer notre mariage aussitôt après sa thèse. Me voilà comblé, grâce à vous ! Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

Un nuage passa devant les yeux de Monnier. Chacune des paroles du jeune assistant lui entraient dans le cœur comme la pointe d'un bistouri. Tout était perdu. La jeune fille aux grands yeux veloutés ne serait pas pour lui, mais pour ce grand garçon qui étalait son bonheur avec une juvénile inconscience.

Sans se douter de ce qui se passait dans l'âme du docteur, Jacques poursuivait :

— Paule vient de mettre toute la clinique au courant de notre projet. En ce moment, les malades, le personnel, les camarades, tout le monde la félicite. J'espère que sa tante, la bonne Mlle Henriette voudra bien approuver ces fiançailles.

— Pourquoi en serait-il autrement ? dit le docteur qui sentait le besoin de prononcer des phrases, n'importe lesquelles. Elle ne pourrait rien vous reprocher ? Vous formerez un couple parfaitement assorti auquel toutes les félicités sont permises. Je vous fais tous mes compliments, Théry, et vous souhaite le bonheur...

Le professeur tendait la main à son élève et celui-ci heureux, débordant d'allégresse, la serra et s'en fut au plus vite rejoindre Paule qui venait de le nommer devant tous « son fiancé ».

Monnier fut seul une fois de plus et libre de s'abandonner à une crise de dépression morale telle qu'il n'en avait jamais traversé de pareille. Un goût d'amertume lui venait aux lèvres et son âme sombrait dans un désenchantement infini.

CHAPITRE III

COMBIEN de temps Monnier restait-il ainsi à rêvasser, à cultiver sa douleur ? Et combien de temps encore y fût-il demeuré s'il n'avait été un être de qui dépendaient d'autres êtres ?

Il y eut soudain dans le couloir un bruit de pas précipités, la porte s'ouvrit sur un coup impérieux et une infirmière montra son visage :

— Monsieur le professeur, une opération urgente !

— De quoi s'agit-il ? s'inquiéta Monnier, repris par les soucis professionnels.

— Une fillette gravement atteinte de péritonite. On vient de l'apporter. La mère tourne comme un fauve dans le couloir.

— J'y vais, dit-il brièvement.

Il passa une blouse machinalement, mit des gants de caoutchouc et, de ce grand pas souple que tout le monde à la clinique savait reconnaître, il se dirigea vers la salle d'opération.

Près de la porte, sur une banquette, une forme noire était effondrée. Il s'arrêta, ému, comme chaque fois qu'une douleur humaine lui apparaissait.

Sous le chapeau noir, un regard de détresse se leva, chercha le visage de

celui qui venait de s'arrêter et la femme eut un cri de supplication :

— Monsieur le docteur, sauvez-la !

Elle avait vu dans le journal la photographie du grand chirurgien, elle venait de le reconnaître. C'était lui qui allait opérer sa fille, qui allait meurtrir la chair délicate pour en extirper l'horrible mal. Elle ajouta très vite, comme pour lui donner des raisons de la sauver plutôt qu'une autre :

— Je n'ai qu'elle, ma petite Annette ! J'ai déjà eu tant de malheur ! N'est-ce pas que vous allez la guérir ?

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, promit-il avec simplicité.

Et il entra dans la salle d'opération.

Les infirmières avaient déshabillé l'enfant, mais elle n'était pas encore endormie. Etendue sur la longue table, toute menue dans la blancheur des linges, elle avait l'air d'une grande poupée.

Aucune crainte dans ses yeux, nulle appréhension. Elle se livrait avec confiance aux infirmières, au docteur, et, les souffrances s'étant momentanément arrêtées sous l'effet d'une piqûre calmante, elle gazouillait comme un oiseau :

— Je n'ai pas peur, vous savez ! disait-elle en souriant ; ces dames sont trop gentilles pour me faire du mal, et le grand monsieur en blouse blanche, il a l'air d'un papa Noël sans barbe.

Elle trouvait tout magnifique : les longs voiles et surtout ce liseré bleu couleur de ciel. Elle devenait grave :

— Quand je serai grande, moi aussi, j'irai soigner les petites filles... et je les guérirai, pour que leurs mamans ne pleurent plus... Ma maman à moi est dans le couloir, n'est-ce pas ?

— Je viens de lui parler, rassura Monnier.

La petite passa à autre chose. Les instruments d'acier, les pinces, les ciseaux, les bistouris, tous ces précieux auxiliaires de la chirurgie moderne que les assistantes préparaient en vue de l'opération, l'amusaient comme des jouets inattendus.

— On dirait un mécano, déclara-t-elle, on en ferait de belles constructions avec !

Malgré lui, le professeur souriait à ce babil d'enfant en examinant attentivement le petit corps mince.

— C'est bien d'être ainsi raisonnable, approuva-t-il doucement. Aussi, tu vas être vite guérie. Tu vas t'endormir gentiment, comme dans ton petit lit ; quand tu te réveilleras, tu n'auras plus mal... Tu vas être bien obéissante ?

— Oh ! oui, monsieur !

— Eh bien ! nous y sommes ?... Allons-y !

On apportait le masque, le chloroforme... Une infirmière ferma la double porte capitonnée qui isolait totalement la salle d'opération, tourna un commutateur qui alluma dans le couloir une lampe rouge, signe que l'opération allait commencer.

Autour du grand chirurgien, le silence se fit, troublé seulement par le cliquetis léger des instruments d'acier.

Dans le couloir, la mère, retenant ses larmes, attendait le résultat de l'opération. Des secondes mortelles passaient qui lui semblaient des heures. Une demi-heure s'écoula qu'elle eût juré un siècle. Que se passait-il derrière cette porte étoilée de rouge où on avait enfermé ce qu'elle avait de plus cher ? Que faisait-on à son enfant ? Elle n'imaginait rien, trop

ignorante pour suivre en pensée la scène qui se déroulait à quelques mètres d'elle. Mais l'attente la torturait dans son cœur et dans sa chair.

Humble femme, absorbée par ses quotidiennes et monotones besognes de blanchisseuse, toute la clarté de sa vie résidait dans Annette.

Annette et son babil ! Annette et sa gaieté ! Annette et son visage matin !

La vie ne lui avait donné que ça, Annette ; si on lui reprenait ce bonheur elle n'avait plus qu'à aller dormir dans la Seine.

Dès que le docteur de son quartier avait diagnostiqué le mal et qu'elle avait été admise à l'hôpital, elle s'était dressée comme sous une insulte.

L'hôpital ? Pour son Annette ? mais ! Elle travaillerait double, passerait les nuits et les jours, si ça fallait, mais la chère petite irait où vont les riches, dans une clinique. Et parce qu'elle savait, l'ayant entendu dire par des clientes fortunées, qu'Alain Monnier était un des plus grands chirurgiens de la capitale, elle avait ordonné qu'on transportât sa fille chez lui.

Annette était entre ses mains, comment la lui rendrait-il ?

La pauvre femme roulait toutes ses pensées dans sa tête et, de minute en minute, son tourment devenait l'angoisse.

Autour d'elle, des infirmières, travail fini, causaient avec animation, insoucieuses de cette douleur. Elles en voyaient tant !

La mère se dit :

— Je vais écouter ce qu'elles disent, sinon, je sens que je vais hurler ou devenir folle... et puis, elles ont peut-être des nouvelles de l'opération...

Mais les infirmières commentaient l'événement de la journée, l'annonce des brusques fiançailles de Paule de Jacques. Fiançailles tout à inattendues qui suscitaient des flexions plus ou moins malveillantes.

— Qui aurait dit, jeta l'une des jeunes filles, que Paule choisissait Théry ?

— Jamais elle n'y avait prêté attention autrement qu'en camarade. Mais par contre, n'avait d'yeux que pour elle, répliqua une autre.

Un peu moqueuse, une grande blonde dit tout crûment :

— Dans cette affaire, le pauvre garçon n'est qu'un pis aller. Avez-vous le prend parce que celui qu'elle aime la dédaigne.

— Comment ! Celui qu'elle aime s'effraie la première.

— D'où tombes-tu ? Tout le monde sait ça : c'est le professeur Monnier. Tu n'as pas remarqué avec quel d'extase elle le contemple ?

— Chut ! la voilà !

Les papotages se turent d'un coup ou, du moins, ils changèrent de sujet, assez vite pour que celle qui arrivait ne pût comprendre qu'on avait de parler d'elle — et dans quels termes !

Paule passa près de ses compagnes absorbée par ses pensées qui ne pouvaient guère être joyeuses à en juger par l'expression de son visage tiré et grave. Mais ses propres préoccupations ne l'empêchèrent pas de remarquer la pauvre femme, toute tassée sur un coin de la banquette. Elle s'approcha de cette autre douleur et lui sourit avec un affectueux intérêt :

— C'est votre fillette qu'on vient d'amener ?

— Oui, mademoiselle.

— Qui l'opère ?

— Le docteur Monnier. C'est bien long !

— En ce cas, soyez rassurée, elle est en bonnes mains.

(Lire la suite page 22)

Voici la **PREUVE** que vous

Épargnez plus avec un FRIGIDAIRE

AUJOURD'HUI, l'épargne est d'une importance *vitale*. Et, en ayant un Frigidaire, vous épargnez beaucoup sur les aliments et l'argent. Voici la *preuve* telle que 58,590 usagères de Réfrigérateurs Frigidaire l'ont déclarée au cours d'un pointage récent!

\$3.77 —moyenne d'épargne mensuelle réalisée sur les restes gardés dans un Frigidaire.

\$3.72 —moyenne d'épargne mensuelle réalisée en achetant en plus grosses quantités pour profiter des "aubaines".

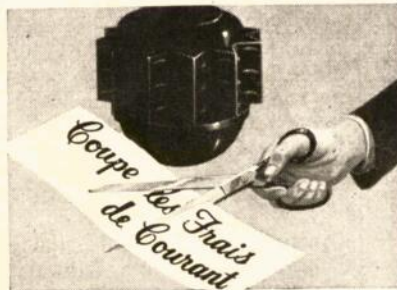
\$3.21 —moyenne d'épargne mensuelle sur les frais de fonctionnement des anciennes méthodes de réfrigération. Le mécanisme Meter-Miser du Frigidaire est si simple et si extraordinaire qu'il emploie moins de courant et cependant fait de la glace plus vite.

58,590 FEMMES
ont **ÉPARGNÉ**
en Moyenne
\$10.70 par mois!

CES CARACTÉRISTIQUES FRIGIDAIRE ÉPARGNENT ALIMENTS ET ARGENT!



COFFRE SUPER-CONGÉLATEUR!
Une section très spacieuse pour les aliments glacés, pour faire des desserts et de la glace. Aussi un nouveau Compartiment à Viande scientifiquement conçu, avec étagère pour viande en tranches et tiroir pour gros morceaux. La porte abaissée forme une étagère pratique.



METER-MISER BIEN CONNU!
Seul, le Frigidaire possède le Meter-Miser, le mécanisme réfrigérant le plus simple qui soit. Il est extra-puissant, conserve mieux les aliments, fait de la glace plus vite—et à meilleur marché, il n'exige aucune lubrification. Emploie le réfrigérant Frigidaire F-114, exclusif et sûr.



TIROIRS À GLACE EXCLUSIFS!
Essayez-les, et vous admettrez que les Tiroirs "Quickcube" sont les meilleurs. Une poignée à même détache les tiroirs et les cubes de glace. Pas besoin d'outil séparé pouvant se perdre. Vous avez deux cubes ou le plein tiroir au simple toucher du doigt, et juste quand vous les voulez.



VOUS SAVEZ CE QUE VOUS OBTENEZ!
Tous les nouveaux Frigidaire portent une Etiquette Détaillée. Cette étiquette, sur la porte, vous donne les détails quant à la construction de ce modèle particulier, son volume intérieur, ses caractéristiques et son rendement. Vous savez ce que vous obtiendrez en l'achetant.



HYDRATEURS SUPER-MOITES!
Les Hydrateurs à Coulisse avec Dessus en Verre du Frigidaire "Cold-Wall" étant maintenus extra-froids par les serpentins réfrigérants qui les entourent, vous obtenez le froid humide pour conserver la fraîcheur de beaucoup de denrées périssables.



UN MODÈLE POUR TOUTES LES FAMILLES— UN PRIX POUR TOUTES LES BOURSES



Ce Modèle M-6 Standard, TOUT AGENCÉ, est une valeur Frigidaire typique. Très grand volume intérieur, grand compartiment frigorifique, intérieur tout porcelaine, compartiment utile pour provisions, étagères chromées inoxydables, et beaucoup d'autres caractéristiques exceptionnelles.

AVIS! Certains marchands peuvent appeler "Frigidaire" d'autres réfrigérateurs et dérouter le public. Frigidaire est le nom et la marque déposée des réfrigérateurs fabriqués par la General Motors. A moins qu'un réfrigérateur porte la plaque Frigidaire, ce n'est pas un Frigidaire.

DIVISION
FRIGIDAIRE
DE LA
GENERAL MOTORS
LEASIDE, ONTARIO



Tout le monde le savait, sauf Hélène



C'est ce qu'il y a de plus humiliant au sujet de la MAUVAISE HALEINE... vous ne la soupçonnez pas chez vous. Et pourtant, il y a 3 chances contre 1 que vous soyez victime de ce vilain défaut, disent les dentistes...

76% DE TOUTES LES PERSONNES ÂGÉES DE PLUS DE 17 ANS ONT MAUVAISE HALEINE. C'EST POUR CELA QUE LES DENTISTES RECOMMANDENT LA CRÈME À DENTS COLGATE

Voyez-vous, la mousse active, pénétrante, de Colgate, va dans les interstices cachés entre les dents et aide à enlever les particules d'aliments en décomposition et à mettre fin aux odeurs de salive stagnante qui sont une cause commune de mauvaise haleine.



● Constatez vous-même comme la crème Colgate fait briller les dents, comme elle donne un sourire plus attrayant ! Vous aimerez sa saveur... sa mousse pénétrante et rafraîchissante ! C'est un moyen si agréable de combattre la mauvaise haleine !

Soyez Prudents!

DEUX FOIS PAR JOUR—
ET AVANT DE SORTIR—
EMPLOYEZ LA CRÈME À
DENTS COLGATE



LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 20)

— Mais comme c'est long ! soupira encore la mère d'Annette, ce n'est pas mauvais signe quand c'est si long ?

— L'attente est cruelle, mais ce sera bientôt terminé maintenant. On couchera votre fille dans un joli lit blanc et elle s'éveillera sans même avoir souffert. Vous oublierez alors ces mauvaises heures...

Paule s'éloigna, suivie par les jeunes assistantes qui, immédiatement, reprurent leur intéressante conversation.

— Ils se marieront après la thèse. Ce brave Théry est fou de joie.

— On ne peut pas en dire autant de Paule... mais c'est naturel, puisqu'elle se marie par dépit.

Et la mère d'Annette, songeant à la jeune fille qui venait de lui verser un peu de courage, se dit :

— Pour sûr, elles ont raison, ce n'est pas là le visage d'une fiancée heureuse...

Mais, reprise par les bruits légers et terribles qu'elle percevait derrière la porte, elle ne pensa plus à cet incident et, les yeux levés vers la lampe rouge, elle aspira au moment qui la verrait s'éteindre, ce qui marquerait la fin de l'angoissante opération.

CHAPITRE IV

DANS son élégante bibliothèque de la rue de la Pompe, Monnier enfermé seul depuis deux heures, s'évertuait sur une lettre qu'il tentait d'écrire et n'arrivait pas sans doute à rédiger selon ses désirs, car il raturait, surchargeait, déchirait, recommençait.

Il y avait plusieurs semaines que les événements précédents s'étaient déroulés : la visite de Launay et les fiançailles de Théry avec Paule. Le premier événement l'avait laissé assez indifférent. Le second bouleversait sa vie. Une seule satisfaction : l'opération de la gentille Annette Bouju avait parfaitement réussi. L'enfant était guéri. Le jour de sa plus grande douleur, elle avait été comme un clair rayon et pourtant, aucun pressentiment n'était venu l'avertir du rôle que cette enfant jouerait dans sa vie. Uar cette toute petite, son destin, dont il se croyait le maître, serait un jour totalement transformé.

Mais, ce matin-là, tandis qu'il s'efforçait vainement de composer sa missive, il ne songeait pas à Annette.

Les brouillons, déchirés ou froissés, s'amoncelaient dans sa corbeille à papier ; le temps passait et la fameuse lettre n'avancait pas d'un mot.

Il avait recommandé qu'on ne le dérangeât pas, mais son valet de chambre se permit cependant de venir frapper pour annoncer :

— Monsieur Launay est arrivé, monsieur.

— Faites entrer.

Le domestique s'effaçait et le constructeur faisait joyeusement irruption dans la pièce :

Eh bien ! lança-t-il dès qu'ils furent seuls, en voilà un coup de théâtre ! Je t'avoue qu'après tes paroles prononcées ici même il y a trois semaines, je n'osais espérer un pareil revirement !

— Les hommes aussi varient ! soupira tristement Monnier.

— Heureusement ! et j'en suis trop satisfait pour philosopher là-dessus. C'est une revanche à la déception que vous m'aviez infligé, Toubib-ben-Toubib et toi. Lui n'a pas changé d'avis, mais toi !

Le brasseur d'affaires éclatait de joie, littéralement.

— As-tu les contrats ? demanda Monnier.

— Plein les poches, mon vieux ! Tiens, tu vas me signer tout ça avant de changer encore d'avis !

— Pas de danger ! Launay examina le chirurgien, lui trouva un drôle de regard et son amitié s'inquiéta :

— Tu en fais une tête ! qu'est-ce qui ne va pas ?

Monnier eut un geste vague.

— Aucune importance... Et comme Launay s'appretait à insister, Alain s'empressa d'ajouter pour avoir la paix :

— J'ai une lettre d'adieu à écrire et ce n'est pas facile. Il y a deux heures que je griffonne, déchire, recommence... ça ne vient pas du tout. Alors, je suis énervé, voilà !

— Veux-tu un conseil ? N'écris rien. Une lettre d'adieu — si c'est pour une femme, comme je le suppose — c'était bon au temps de la romance. Mais, à présent, la plus sage petite fille ne comprendrait rien à la mélancolie de tes adieux... car à voir ton regard plein de rêve, j'imagine que tu étais plongé dans un océan de mélancolie.

Monnier prit le dernier brouillon qui traînait sur son bureau, l'envoya dans la corbeille et dit d'un ton résolu :

— Tu as raison, je n'écrirai pas. Aussi bien, tout eût été inutile, les mots ne servent à rien... Passons aux affaires sérieuses. Donne tes papiers, je vais les signer.

Henri Launay étala les contrats un à un. Alain y apposa ce nom glorieux que le tout Paris admirait, respectait ou jalousait. Quand il eut fini, il contempla un moment sa haute écriture volontaire, étalée au bas de chaque feuille comme un défi à on ne savait quel adversaire invisible.

— Voilà qui est parfait, dit Launay, poussant un soupir de satisfaction.

Il remit promptement les contrats dans sa poche, laissant les doubles au chirurgien.

— Je vais m'occuper de ton passeport, annonça-t-il la main tendue. Si, si... j'ai l'habitude de ces sortes de choses et je suis heureux de pouvoir t'éviter ces petits ennuis. Tu dois avoir certainement beaucoup à faire avant ton départ et des tas de gens à voir...

Le docteur répondit avec un peu d'amertume :

— Je ne verrai personne.

— Tes confrères, tout au moins.

Il eut un rire un peu forcé :

— Mes confrères ? Ils sont trop heureux de mon départ et de voir s'écarter de leur route un concurrent qu'ils jugent redoutable.

— Tes élèves ?

— Mes élèves ? J'en avais deux pour qui j'éprouvais une secrète préférence. Je les aimais, ils étaient mes amis...

— Eh bien ?

Monnier haussa dédaigneusement les épaules :

— Ce sont deux enfants amoureux l'un de l'autre, et je viens d'éprouver récemment combien je comptais peu dans leur vie. Ainsi, tu le vois, il n'y a rien en France qui vaille pour moi la peine d'un regret.

Launay le quitta, tout interloqué. Quelques semaines auparavant, lors de sa proposition, il s'était heurté à un refus catégorique et le professeur lui avait énuméré des raisons diamétralement opposées à celles qu'il venait d'émettre aujourd'hui. Quitter Paris ? sa clinique ? ses élèves ? Impossible ! Maintenant, il avait hâte de fuir tout cela. Il y avait un mystère dans cette vie en apparence si

calme et cet homme comblé était peut-être un homme malheureux. Mais Henri Launay ne s'attarda pas à approfondir ce revirement. Son ami était libre d'avoir un secret et de le garder. Quand à lui, l'essentiel était d'avoir obtenu la signature de Monnier et d'amener ainsi à sa Société un homme d'une telle valeur.

A peine Launay avait-il quitté la bibliothèque de son ami que le valet de chambre introduisit Joséphine Bouju et sa fille Annette. L'enfant avait les joues roses, le regard vif, mais son petit corps était encore tout amaigri.

— Bonjour, ma mignonne, lui dit Alain, l'attirant paternellement sur ses genoux.

— Embrasse monsieur le docteur, sourit la mère; tu sais bien qu'il t'a soignée et que sans lui...

Au souvenir de ces jours terribles où la mort rôdait autour de l'enfant bien-aimée, des larmes lui vinrent aux yeux.

Annette appuya gentiment ses lèvres fraîches sur le visage du professeur qui lui rendit affectueusement son baiser. Puis, la laissant glisser à terre, il remarqua :

— Il faut des fortifiants à cette petite; elle a besoin de suralimentation et de grand air.

— Pour ce qui est de la nourriture, répondit la mère, elle a ce qu'il faut. Toujours le meilleur morceau. Ma sœur va la prendre à la campagne où elle est mariée. Seulement, pour les fortifiants, dame, monsieur le docteur, ça coûte cher et j'ai beau travailler de mon mieux, les billets bleus n'englobent pas mon armoire!

Alain se leva. Dans la pièce voisine, il alla prendre quelques flacons de vins renforcés de quinquina et de gingembre, qu'on lui avait adressés comme échantillon suivant l'usage. Il revint avec les bras chargés et déposa le tout devant la brave Joséphine Bouju.

— Voilà de quoi refaire du sang et des muscles à votre petite fille, dit-il avec simplicité.

La blanchisseuse se confondit en remerciements et, mise tout à fait à son aise par la cordialité du grand chirurgien, elle lui parla de sa vie, de son malheur — son mari était mort dans un accident — et de tout ce qui avait traversé son humble et laborieuse destinée.

Puis, revenant à ce qui la préoccupait le plus : la santé de sa fille, elle lui posa des tas de questions sur le régime à suivre, les précautions à prendre. Monnier répondait avec bonté et complaisance, étant de ces médecins pour qui le métier qu'ils exercent est plutôt un apostolat et qui s'attachent à leurs malades, surtout à ceux qu'ils ont disputés à la mort.

Pendant cette conversation, la petite Annette, d'abord intimidée par le luxe de la bibliothèque, la beauté des moindres objets, l'épaisseur des tapis, s'était ensuite rassurée avec la facilité d'adaptation des enfants, d'autant qu'on ne faisait plus attention à elle.

Elle se prit à fureter dans la pièce, comme une petite souris, effleurant d'un doigt étonné les meubles sculptés, les boiseries ouvragées; elle tomba bientôt en arrêt devant les fleurs du tapis. Doucement, pleine de respect, elle s'assit à côté d'un gros bouquet, tout étonnée de ne point voir s'effeuiller les corolles. Elle promena sur la haute laine moelleuse ses petites mains hésitantes et aperçut derrière le bureau quelque chose de très intéressant : la corbeille à papiers, toute dorée, bien plus belle que les paniers où sa mère rangeait le linge des clientes. Elle partit à quatre pattes et disparut sous le bureau.

Elle se pencha au-dessus de la corbeille et plongea ses mains avec délicates dans les papiers froissés tout bruisants entre ses doigts, comme des animaux pris au piège.

C'était prodigieusement amusant. — Surveillez-la bien, disait Monnier, ne la laissez pas s'attarder le soir dans la rue; elle restera longtemps délicate et les brouillards de Paris sont mauvais.

— Avec mon métier, monsieur le docteur, je n'ai guère le temps d'aller la promener au soleil.

— Aussi, laissez-la le plus longtemps possible à la campagne, vous verrez la solide petite qui vous reviendra.

Joséphine Bouju se levait. Resserant autour d'elle son écharpe de grosse laine, elle chercha des yeux l'enfant pour lui boutonner son petit manteau.

— Où es-tu donc, Annette? fit-elle, surprise de ne plus la voir.

— Ici, maman, répondit une voix flûtée, qui semblait venir de sous terre.

Le docteur se baissa et, apercevant la fillette à demi-enfouie dans la corbeille à papiers, il se mit à rire :

— Mais ce n'est pas une petite fille, c'est un gentil furet que vous avez là, Madame Bouju.

— Annette, veux-tu bien te lever; tu n'as pas honte de te rouler à terre?... Et le bouquet que tu n'as pas encore offert à monsieur le docteur?

Dans l'émoi de l'arrivée, la petite avait posé le fameux bouquet sur un pouf et tout le monde l'avait oublié.

Vite, Annette arriva, toujours à quatre pattes, les mains encore pleines de papiers froissés qu'elle fourra dans la poche de son manteau pour avoir les mains libres afin de prendre le bouquet acheté à l'étalage du coin. Elle vint le tendre gracieusement à Monnier. Il la souleva dans ses bras, l'embrassa une fois encore et reconduisit ses visiteuses jusqu'à la porte de l'antichambre.

Privée du gazouillis d'Annette et du bruit léger de ses petits pas, la luxueuse bibliothèque parut sombre et vide au professeur, quand il revint prendre place devant son bureau. Il demeura un long moment songeur.

Ainsi donc, il allait quitter ce cadre familial. Cet appartement qu'il occupait depuis de longues années, où il avait accumulé du travail, des rêves, des projets et qui était devenu en somme « sa » maison, serait désormais fermé, vide de toute présence humaine.

Peut-être, de longtemps, de très longtemps, ne se rouvrirait-il plus. Monnier, en partant pour le Canada, coupait volontairement les ponts derrière lui. L'appartement était le seul trait d'union entre lui et la capitale et il resterait vide tout le temps nécessaire à l'oubli.

Car il voulait oublier et guérir. Oublier Paule, le rêve imprécis que sa présence avait fait naître en lui, le désir passionné qui montait de son cœur vers elle. Et guérir de sa folie, redevenir un homme fort, un « scientifique » que ne saurait tenter qu'une seule épouse : la Science.

Là-bas, dans un milieu différent, aux prises avec un labeur nouveau, il lui serait sans doute possible de redevenir maître de sa volonté et de son cœur. Ce n'était qu'un mauvais moment à passer, un pas difficile à franchir.

Un désir fébrile lui venait de hâter le départ, de bousculer toute chose, de monter enfin dans le grand paquebot qui l'emporterait vers cette Amérique, qui prenait à ses yeux l'apparence de la terre du salut.

Monnier décrocha le téléphone pour appeler un de ses confrères à qui il avait décidé de confier la direction de la clinique pendant son

Ce que toute femme a le droit de savoir au sujet du savon qu'elle emploie sur sa peau



PRENONS 3 MINUTES POUR VOIR!...

VÉRIFIEZ LES RÉPONSES À CES 9 QUESTIONS D'IMPORTANCE VITALE AU SUJET DU SOIN DE L'ÉPIDERME

QUESTION :	Réponse pour votre SAVON ACTUEL :	Réponse pour le PALMOLIVE :
1 La mousse du savon est-elle "active" et nettoie-t-elle parfaitement?		OUI, la mousse du Palmolive est abondante, crémeuse, douce, active et nettoie parfaitement.
2 Le savon aide-t-il à protéger contre les odeurs du corps?		OUI. Le nettoyage à fond du Palmolive enlève sûrement la transpiration, garde la peau fraîche.
3 Le savon est-il artificiellement coloré?		NON. La couleur olive du Palmolive est NATURELLE. Elle vient exclusivement des huiles d'olive et de palme — pas d'autre chose.
4 Flotte-t-il?		NON. C'est l'air dans le savon qui le fait flotter. Palmolive est tout savon, donc il ne flotte pas.
5 Est-il bon pour le bain?		OUI... fait rien que pour le soin d'une belle peau Palmolive aidera à garder toute votre peau belle.
6 Est-il bon pour la peau délicate de votre bébé?		OUI. Palmolive est si sûr, si pur, qu'il fut choisi exclusivement pour les fameuses jumelles Dionne.
7 Est-ce un savon qui plaira à vos hommes?		OUI. Les hommes aiment la mousse épaisse et rapide du Palmolive. Achetez le modèle pour le bain.
8 Est-il fait d'huiles d'olive et de palme?	NON. Nul autre savon de grande marque n'est fait d'huiles d'olive et de palme.	OUI. Palmolive est fait seulement avec des huiles naturelles d'olive et de palme — LES PLUS CÔUTEUSES mélangées dans un savon de grande marque.
9 Est-il le premier choix des femmes pour les soins de beauté?	NON. Un seul savon peut réclamer cette popularité. C'est Palmolive.	OUI. Dans tout climat, pour la peau huileuse ou sèche, Palmolive est le savon de beauté qui se vend le plus au monde.

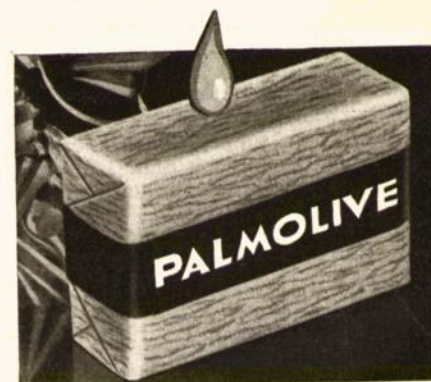
PALMOLIVE est le seul savon de grande marque à employer ce mélange D'HUILES TRÈS CÔUTEUSES

Les coûteuses huiles d'olive et de palme sont employées dans la fabrication du Palmolive parce qu'elles sont les meilleures aides de beauté naturelles connues. Elles font du Palmolive un savon de beauté naturel qui est vraiment capable d'aider à toujours garder votre peau douce et belle.

Mais n'oubliez pas ceci ! Le Palmolive ne vous coûte pas plus cher que les autres savons de grande marque. Vous contenterez-vous de moins que du Palmolive pour le soin de votre épiderme ?

Voyez la COULEUR OLIVE NATURELLE ! Elle vient uniquement des huiles d'olive et de palme — pas d'autre chose.

Essayez le Palmolive... MAINTENANT!



absence. Pressenti par lui quelques jours auparavant, le docteur Pariès avait demandé à réfléchir. Puis, il était venu lui apporter une réponse affirmative. Il avait réglé les questions matérielles, et le jour de prise de service restait seul à décider.

— Allô ! C'est vous, Pariès ? Ici, Monnier.

— Du nouveau ?

— Oui, mon départ est pour lundi. Launay s'occupe de mon passeport...

— J'entrerai donc en fonctions lundi matin ?

— Oui. Avez-vous quelques renseignements à me demander avant mon départ ?

— Voulez-vous que nous dînions ensemble dimanche ? On ira dans un restaurant du Quartier Latin : cela nous rappellera nos vingt ans.

— Accepté.

Monnier raccrocha et prononça lacuniquement, comme une employée du téléphone :

— Terminé.

En songeant qu'il venait de créer l'irréparable, il eut un soupir aussi douloureux qu'un sanglot.

CHAPITRE V

LA clinique, quand on vit arriver le docteur Pariès et qu'il annonça officiellement qu'il remplaçait le professeur Monnier, ce fut une stupéfaction générale. Les plus curieuses des infirmières — ou les moins timides — posèrent des questions qui, d'ailleurs, ne pouvaient guère recevoir que de vagues réponses.

— Le docteur Monnier est malade ?

— Non, mesdemoiselles.

— Il est appelé par un client de province ?

— Non, mesdemoiselles.

Devant ce mutisme, l'une d'elles, une grande blonde, risqua une plaisanterie :

— Alors, on l'a enlevé ?

— Fort juste.

— Qui ? Une femme ?

— Un monsieur.

— Pourquoi ?

— Pour en faire ce qu'il est : un grand médecin. Puisque vous tenez aux précisions, mesdemoiselles, le docteur Monnier a quitté Paris hier matin pour le Canada. J'ignore combien de temps durera son absence et à quel hôpital il est affecté. J'espère que vous voudrez bien me faciliter l'intérim et accomplir votre service comme par le passé. Il faut qu'à son retour le professeur retrouve sa clinique telle qu'il l'a laissée.

Parmi les élèves, ce fut plus que de l'étonnement : une désolation. Monnier s'était attiré la sympathie et la confiance de tous. Les étudiants savaient trouver auprès de lui un appui et l'absence de ses leçons claires et précises allait faire un très grand vide.

Ce départ inattendu, incompréhensible, donnait lieu à des conversations interminables, à des commentaires de toutes sortes. Mais par un sentiment mal défini, ou peut-être par un instinct sûr, les infirmières aussi bien que les étudiants se taisaient dès que paraissaient Paule Aveline ou Jacques Théry. Devant eux, on n'osait plus prononcer le nom du professeur.

La surprise des deux fiancés avait égalé celle de leurs camarades, et ils se perdaient en suppositions. Théry, pour sa part, n'imaginait plus rien, ne supposait plus rien, ayant fait le tour des raisons possibles de ce départ, mais il était franchement désolé d'avoir perdu l'homme qui était son maître et son ami plus que celui de tout autre.

— Le docteur Monnier ne sera pas là pour notre mariage, dit-il à Paule avec regret, en la rejoignant au ves-

taire, et moi qui avait pensé à lui pour un de mes témoins !...

— Vous trouverez quelqu'un d'autre, jeta la jeune fille visiblement énervée ; d'ailleurs, il n'eut pas accepté.

— Pourquoi ?

— Pour des tas de raisons ! Vous savez bien qu'il n'aime pas le monde, qu'il n'assiste à aucune réunion et qu'il a horreur de se mettre en avant !

— N'importe ! je suis persuadé qu'il ne nous aurait point refusé cette joie. Ce mariage, il se devait d'y assister, n'est-il pas un peu son œuvre ? Sans lui, sans les arguments qu'il a su trouver, vous seriez-vous décidée si vite ? J'en doute.

Il serra avec tendresse la main de la jeune fille et ajouta :

— Je vous aime trop pour être un bon orateur... et vous m'aviez laissé si peu d'espoir.

Entendait-elle ce que disait Jacques ? Les mots, s'ils frappaient ses oreilles, ne parvenaient pas jusqu'à son esprit. Mais, à son tour, elle laissa échapper un regret :

— Il ne sera pas là quand je passerai ma thèse. D'ailleurs — et un soudain découragement passa dans sa voix — la passerai-je, maintenant ?

Il sursauta :

— J'espère que vous ne parlez pas sérieusement ?

— Très sérieusement, Jacques.

— Comment ! après de longues études, vous renonceriez à ce qui en est la consécration ?

— Oui.

— Je persiste à croire qu'en ce moment vous vous moquez de moi.

— Jamais je n'ai eu moins envie de plaisanter qu'aujourd'hui.

Jacques l'examina mieux. Il la vit pâle, avec de larges yeux cernés et trop brillants.

— Etes-vous souffrante, Paule ? demanda-t-il avec sollicitude.

Elle eut un soupir :

— Je suis lasse, lasse de tout.

Et comme il ne trouvait rien à dire, au comble de l'étonnement, elle poursuivit :

— Etre docteur, me faire une situation indépendante, oui, cela, je l'ai désiré ardemment... autrefois. Mais, aujourd'hui...

— Aujourd'hui ? Qu'y a-t-il de changé ?

Elle dit d'une voix dont l'amertume échappa au jeune homme :

— Il y a que je me marie.

— Je ne vois pas en quoi le mariage vous empêche d'exercer votre profession, protesta-t-il.

— Il ne m'empêche pas, mais c'est tellement inutile, puisque vous serez là pour gagner ce qu'il est convenu d'appeler « notre pain quotidien ».

— Je le gagnerai avec joie et courage !

— J'en suis sûre. C'est pourquoi, Jacques, passer ou ne pas passer ma thèse me laisse bien indifférente. Etant votre femme, je ne manquerai de rien, et quant à une satisfaction de vanité, si vous saviez comme cela me laisse froide !

Elle le quitta sur ces paroles désenchantées, le laissant tout surpris et même inquiet de cet état d'esprit si nouveau.

Paule se rendit dans la salle de préparation pour y reprendre ses occupations coutumières, mais son intelligence si lucide d'habitude lui faisait maintenant défaut. Son esprit ne savait pas ce que faisaient ses mains. Elle eut des gestes si maladroits que par deux fois elle renversa des flacons et elle commit une erreur dans le choix des médicaments.

— Mademoiselle Aveline, déclara l'infirmière-major, vous feriez mieux d'aller vous reposer. Vous êtes certainement souffrante, c'est la seule excuse que l'on peut trouver à vos distractions d'aujourd'hui. Elles ne

sont pas dans vos habitudes, heureusement.

Paule dit d'une voix tremblante :

— En effet, madame, je ne me sens pas bien...

Un peu radoucie, l'infirmière-major proposa :

— Rentrez chez vous et prenez du repos, vous semblez en avoir besoin.

Paule enleva sa blouse, reprit son manteau, son petit feutre et, sans entrain, redescendit dans la rue, après un simple : au revoir, à Jacques.

Sur le trottoir, elle allait ainsi qu'une somnambule. La nouvelle du départ de Monnier l'avait atteinte comme un coup d'assommoir. Il était loin, déjà ; le reverrait-elle un jour ? Et puis, à quoi bon ! N'était-il pas irrémédiablement perdu, puisque, de ses propres mains, elle avait commencé à nouer la chaîne qui l'attacherait à un autre ?

Qu'Alain fût là-bas, au fond des terres canadiennes ou dans son appartement de Passy, quand elle serait la femme de Jacques Théry, elle n'aurait plus le droit de rêver à lui, de s'émouvoir sous son regard, de trembler au son de sa voix... Ne valait-il pas mieux qu'il ait, de lui-même, creusé l'abîme qui désormais les séparait ?

Lasse à mourir, incapable de marcher plus longtemps, elle décida de rentrer chez sa marraine par l'autobus. Combien de fois avait-elle franchi lestement les milles qui séparaient le quartier d'Auteuil, où était la clinique, du quartier du Luxembourg, où sa tante habitait ? Cette distance lui paraissait aujourd'hui infranchissable.

La jeune fille resta sans pensée tout le temps du parcours et elle monta d'un pas lent les trois étages qui menaient à l'appartement de Mlle Henriette.

L'antichambre franchie, elle vint s'affaler dans un fauteuil du salon, les yeux clos, si pâle et si défaite que sa tante s'épouvanta :

— Que t'arrive-t-il, ma pauvre enfant ?

Elle quittait son tricot et venait, précédée de son opulente poitrine, pencher ses cheveux grisonnants et son nez retroussé chevauché de lunettes, sur sa nièce et filleule, dont l'apparence n'était, en effet, guère rassurante.

Elle répéta :

— Que t'arrive-t-il ?

— Je suis fatiguée, répondit Paule, d'une voix neutre, on m'a autorisée à rentrer.

— Fatiguée ! fatiguée !... c'est vite dit ! Tu es malade, tout à fait malade, cela saute aux yeux. Il faut te coucher.

— Ce n'est peut-être pas nécessaire, protesta mollement la jeune fille.

— C'est indispensable !

Et l'excellente femme appela d'une voix affolée :

— Octavie ! Octavie ! préparez une bouillotte.

La servante, aussi maigre que sa maîtresse était ronde, montra par l'entrebâillement de la porte son visage anguleux et effaré :

— Une bouillotte ? A cette heure-ci ? Pourquoi faire ? Vous ne voulez pas vous coucher à trois heures de l'après-midi, je suppose ?

— Tu supposes mal, grosse dinde, veux-tu faire ce que je te demande, oui ou non ? Tu ne vois pas que Mlle Paule est malade ? qu'elle est prête à se trouver mal ?

— Fallait le dire que c'était pour Mlle Paule, grogna la servante qui, en sa qualité de sœur de lait, se permettait de discuter tous les ordres.

Elle regagna la cuisine, et l'eau du robinet fit entendre son glouglou.

— Va dans ta chambre, conseilla tante Henriette ; moi, je vais te faire un bol de tisane.

Elle disparut à son tour, et Paule l'entendit gourmander Octavie.

La jeune fille ne demandait rien d'autre que la solitude et le silence. Peu lui importaient le lit, la bouillotte, la tisane.

Mais pour complaire à sa tante, elle se déshabilla, se glissa sous les couvertures et, la tête sur l'oreiller, elle commença tout de même à se sentir mieux.

— Ma bonne marraine, quel travail je vous donne ! s'excusa-t-elle gentiment quand la vieille demoiselle l'eût bordée maternellement dans son lit.

— Je vais m'installer près de toi...

— Mais jamais de la vie ! protesta Paule, qui ne tenait pas à une présence auprès d'elle, fût-ce celle d'un être cher. Je vais essayer de dormir et si vous restez là, je vais parler tout le temps ; je voudrais tellement dormir...

Mlle Aveline n'insista pas, ayant pour habitude de ne jamais contrarier sa nièce. Elle s'en alla de son pas feutré par le tapis et Paule fut seule, enfin, comme elle l'avait souhaité. Seule pour se souvenir encore et regretter.

— Mourir ! songeait-elle, si seulement je pouvais mourir !

N'ayant jamais connu de grand chagrin, elle s'imaginait que celui qu'elle éprouvait dépassait en souffrance et en horreur toutes les douleurs du monde. Elle pleurait le charme profond des années d'études, le doux orgueil du parchemin conquis, ce passé si proche, lourd encore du bonheur qu'il avait contenu. Elle pleurait le rayonnant amour qui avait illuminé sa vie de jeune fille, cet amour secret pour un homme dont elle avait fait un dieu.

Si souvent, dans ses rêves, elle l'avait entendu prononcer les paroles qui lui demanderaient d'être à lui ! Cette tendresse exaltée qu'elle lui avait vouée finirait par le toucher, par l'éblouir à son tour ? Si grand fût-il, il verrait la petite ombre qui frémis-sait à son côté ! Il serait touché d'une telle admiration, d'une telle ferveur !

Parfois, Paule avait cru qu'elle ne lui était pas indifférente, que, bientôt, il allait comprendre et parler. Oh ! c'étaient des riens, des indices bien faibles ! Il fallait posséder les antennes d'un cœur féminin pour les percevoir... Quand le professeur Monnier faisait son cours, il avait une façon de la regarder... On eût dit qu'il ne parlait que pour elle. A la clinique, lorsqu'il avait besoin d'une assistante, c'était elle qu'il réclamait. Il aimait, disait-il, ses gestes précis, ses mains habiles, son calme pendant les opérations les plus impressionnantes, sa patience envers les malades.

Et sous un prétexte quelconque, on entendait sa voix brève commander :

— Qu'on m'envoie Mlle Aveline, s'il vous plaît ?

Avec quelle hâte elle accourait et disait :

— Vous m'avez fait demander, monsieur ?

Comment n'avait-il pas vu, à ces minutes-là, le rayonnement de ses yeux, de ses lèvres, de toute sa personne ?

Et cette joie unique de le servir, de pressentir ce qui était nécessaire, avant même qu'il eût parlé — cette joie que son cœur d'enfant amoureux n'éprouverait plus !

Par sa faute, bien sûr ! Tout cela par sa faute. Paule avait conscience d'avoir fait elle-même son malheur. Qu'avait-elle besoin de se fiancer à Jacques, de mettre Jacques dans sa vie ? Comme si cette vie n'était pas assez remplie avec l'image d'Alain ! Qu'il ne l'aimât jamais, qu'elle ne dût jamais devenir sa femme, qu'importe ! Elle aurait continué à le voir,

(Lire la suite page 27)

LES INSTANTANÉS
D'AUJOURD'HUI
SONT DE PLUS
EN PLUS BEAUX...

...la plupart sont
pris sur le FILM
VERICHROME
KODAK



N'acceptez rien d'autre que le film dont la boîte porte la marque déposée KODAK. Le Film Kodak est parfait pour le Canada parce qu'il est fait

TOUS les ans, on voit de plus en plus d'instantanés clairs et vivants. Cette amélioration va de pair avec la vogue du Film Verichrome Kodak.

Sur les millions d'instantanés qui sont pris, la plupart sont maintenant pris sur le Verichrome. Ce film a le don de vous aider en atténuant les petites erreurs de pose, en donnant de beaux résultats même quand le ciel est couvert, en prolongeant le temps pendant lequel vous pouvez prendre des instantanés. Chargé avec un Verichrome, un appareil ordinaire devient un meilleur appareil.

Ne limitez pas vos chances de succès—demandez et exigez le Film

Verichrome Kodak et servez-vous-en cette fin de semaine.

DU NOUVEAU—Un Important Facteur de Sécurité: Un procédé exclusif de "biseautage" protège tous les Films Kodak de grandeurs ordinaires contre l'infiltration de la lumière le long des bords du film—une assurance supplémentaire que le Film Kodak donnera de meilleures photos.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

Des Instantanés de Chez Lui

Grâce aux instantanés, vous serez toujours près de celui qui vous est cher et qui est dans le service actif. Envoyez-lui des nouvelles de chez lui sous forme d'instantanés. Glissez-en quelques-uns dans chaque lettre que vous envoyez à votre soldat, à votre marin, ou à votre aviateur.

Les beaux instantanés sont faits sur le FILM KODAK

VIRGINIA BRUCE, UNE DES DEUX VEDETTES DE "THE INVISIBLE WOMAN" (Universal Pictures)



VIRGINIA BRUCE... TYPE CAMEE Teint clair à tons rosés. Pour la transparence d'une porcelaine de Saxe, Woodbury Chair. Pour un ton chaud, Rose Carminé.

Pour enchaîner L'amour

AVIVEZ VOTRE TYPE



MERLE OBERON
Type Ivoirin

Teint crémeux à tons d'ivoire. Pour un effet cr.stallin, Woodbury Rachel. Pour un riche velouté, Rose Carminé.

DOLORES DEL RIO
Type Mauresque

Peau lumineuse à reflets bronzés. Pour la richesse de ton, Woodbury Brune. Pour effet cuivré, Champagne.

BRENDA JOYCE
Teint Ambré Couleur de Miel

Peau basanée à reflets dorés. Pour l'accentuer, Woodbury Champagne. Pour un effet rosé, Woodbury Windsor Rose.

MYRNA LOY
Type Mixte American Beauty

Châtain clair à tons de pêche. Pour aviver l'effet, Woodbury Windsor Rose. Pour un aspect exotique, Woodbury Brune.

HOLLYWOOD choisit cinq de ses vedettes préférées comme types fondamentaux du teint — maintenant Woodbury crée des nuances de Poudre à Ton Contrôlé pour glorifier chaque type.

selon LOUELLA PARSONS
Journaliste du Cinéma

Afin de capter les hommages et l'amour, écoutez l'avis de Hollywood. Les directeurs principaux disent :

"C'est le teint, non pas les cheveux, qui détermine le type." Voilà pourquoi ils clas-

sent tous les genres de beauté en cinq types fondamentaux du teint. Vous appartenez à l'un d'eux.

Et pour chacun, Woodbury offre maintenant la nuance de Poudre à Ton Contrôlé qui anime miraculeusement ce type.

Chaque nuance est aussi une merveille de limpidité, car le Ton Contrôlé Woodbury élimine les taches de couleur qui jadis causaient des inégalités de ton. Et le Ton Contrôlé rend la Poudre Woodbury unie, lisse, adhérente. Dès aujourd'hui, achetez la Poudre Woodbury. Voyez s'épanouir pour vous un charme nouveau, et l'amour !

WOODBURY Face Powder



(FABRICATION CANADIENNE)

GRATIS ! 6 NUANCES À TON CONTRÔLÉ

(Collez sur une carte postale. Aujourd'hui !)
John H. Woodbury, Ltd.,
Dépt. 8922, Perth, Ontario
Veillez, je vous prie, m'envoyer — gratis — 6 nuances de Woodbury Color Controlled Powder. Ainsi qu'un tube de la nouvelle Woodbury Foundation Cream.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Province _____



Photo Oneida

Gâteau de Noce

C'est toujours la mariée qui doit trancher le premier morceau du gâteau de noce. Avant de le faire, elle aura soin d'enlever le motif central qui en fait la décoration. Elle peut laisser à ceux qui s'attacheront aux autres étages la tâche de détacher les décorations qui les garnissent ou qui entourent la base du gâteau. La mariée coupe le premier morceau et le partage avec son mari. S'il s'agit d'un véritable déjeuner de noce, les nouveaux mariés accueillent d'abord leurs invités et déjeunent ensuite à la table d'honneur. La mariée entame d'habitude le gâteau au moment où l'on apporte les glaces. Les garçons de table le découpent ensuite et le passent aux convives, quelquefois sur des assiettes et plus souvent dans de petites boîtes blanches ou argentées qui portent le chiffre des

mariés. Chacun emporte chez soi ce minuscule morceau de gâteau et le glisse, le soir venu, sous son oreiller. Une tradition superstitieuse veut que la jeune fille qui s'endort avec du gâteau de noce sous son oreiller rêvera à son futur époux. Comme question de fait le gâteau de noce n'est pas facile à digérer et sa présence pourrait fort bien inspirer des rêves extravagants... Pour être plus pratique disons qu'il se conserve parfaitement s'il est enveloppé dans du papier ciré et mis dans une boîte de fer-blanc qu'on aura soin de cirer pour qu'elle soit hermétiquement fermée. Il m'est arrivé plus d'une fois de voir au goûter de baptême du premier bébé un étage du gâteau de noce dont j'avais mangé l'année précédente et je vous assure qu'il s'était conservé parfaitement frais.

Ce qu'il faut à tout prix éviter quand on sollicite un emploi

Sembler effrayé ou manquer totalement d'assurance.
Trahir sa nervosité en parlant trop fort ou trop vite.
Raconter ses malheurs et ses difficultés.
S'en tenir aux généralités plutôt que de donner des précisions.
Faire perdre le temps de celui qui nous reçoit en lui fournissant une foule de détails inutiles.

Lui poser toutes sortes de questions, comme si c'était lui qui cherchait un emploi.

Expliquer à son interlocuteur que davantage ce serait pour lui de vous employer.

Lui tenir tête ou le contredire dans une discussion.

Arriver en retard au rendez-vous qu'on vous a fixé.

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 24)

à l'entendre, à recevoir son enseignement. N'était-ce pas beau, cela? Plus beau que ce ridicule mariage qu'elle s'appropriait à faire, ce mariage que la raison seule commandait et qu'elle avait accepté par dépit, dans une sorte de colère désespérée, quand elle avait senti Alain si loin d'elle. Comme il avait été distant, indifférent! Comme il avait bien plaidé la cause de Jacques! Pourquoi? Mais pourquoi?

Paule se tournait et se retournait dans son lit, en proie à un désespoir farouche et torturée par ces énigmes successives : la raison qui avait poussé Monnier à lui conseiller d'épouser Théry, et la raison de ce départ pour le Canada.

Qu'elle avait dû être profonde, impérieuse même, cette raison pour que le professeur se soit astreint à tant de sacrifices! La jeune fille le connaissait trop pour ne point comprendre qu'il n'avait quitté Paris, abandonné sa clinique, que le désespoir dans le cœur.

Là-bas, il allait souffrir peut-être de cette dure souffrance de l'homme qui n'admet pas les larmes. Mais pourquoi ou pour qui?

Paule n'avait pas la ressource de l'orgueil masculin; elle pleurait sans retenue sur sa vie manquée et dans laquelle, même s'il revenait, il n'y aurait plus de place pour l'homme qu'elle aimait.

CHAPITRE VI

DANS la blanchisserie de Joséphine Bouju, ses trois ouvrières s'activaient. Il régnait dans la boutique une chaleur étouffante.

La petite Annette jouait sur le trottoir, et sa mère, tout en amidonnant de beaux rideaux de dentelle, la surveillait du coin de l'œil.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis que la blanchisseuse s'était rendue chez le professeur Monnier pour lui exprimer sa reconnaissance et lui demander des conseils. Et c'est justement pour suivre un de ces conseils qu'elle se hâtait en ce moment de satisfaire une riche cliente, car elle voulait accompagner Annette à la campagne. Il lui tardait de savoir l'enfant loin de ce quartier bruyant, à l'air vicié, qui ne convenait plus aux petits poumons et à l'organisme ébranlé de la petite.

— On livre tout ça ce soir, les enfants, dit-elle aux ouvrières. Il faut liquider absolument, car, demain samedi, je ferme, même le matin.

— Vous allez en voyage, M'ame Bouju? demanda Ninette, une espiègle aux yeux bleus.

— Je vais chez ma sœur, en Normandie. Elle a une ferme pas très grande, mais si jolie. Il y a des prés verts comme on n'en voit jamais à Paris, même au bois de Boulogne... Et puis, elle a deux vaches rousses. Ma petite va pouvoir en boire du bon lait!

— Elle est contente, Annette?

— Vous pensez! Demandez-lui?

L'enfant, consciente que l'on parlait d'elle, s'approcha de la porte.

— C'est vrai que t'es heureuse de quitter Paris? demanda la jeune ouvrière.

Le charmant visage, toujours un peu creusé, s'illumina de plaisir.

— Pour sûre! Ici, maman a toujours peur que je me fasse écraser. Quand on sort, elle ne me lâche pas la moitié du petit doigt... alors, là-bas, tu penses si je vais pouvoir courir en liberté!

— Elle en a de la veine, la gosse! jeta la grosse Anna.

Avec un soupir, elle essuya d'un revers de sa main les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

— La campagne! la campagne! vous n'avez que ce mot à la bouche, Ninette et toi, protesta Lucienne, mais moi, je suis sûre que j'y mourrais d'ennui. Cette vieille rue des Trois-Frères, où je suis née, je ne la quitterais pas pour tout l'or du monde.

— T'as raison après tout, convint Ninette. Vive la butte Montmartre!

— Je parie que dans c'patelin de Normandie, où perche la ferme en question, il y a même pas un cinéma. Pas vrai, M'ame Bouju?

— Un cinéma? Et pourquoi faire? répondit la blanchisseuse en riant. Il y a la terre, le travail, les animaux, ça suffit bien!

— Qu'est-ce que je te disais? Pas de cinéma! Pas de musique! Pas de radio! Vaut mieux Paname!

Et, poussant énergiquement le fer chaud sur les précieuses lingeeries, elles reprirent en chœur un refrain de Tino Rossi :

*Tant qu'il y aura des étoiles
Sous la voûte des cieux,
Il y aura dans le ciel sans voile
Du bonheur pour les yeux.*

— Bravo! dit un passant, on est gai dans cette boutique!

— Tu l'as dit, mon gros, répliqua l'irrévérencieuse Ninette, qui entonna avec conviction :

*Nous les gars sans fortune,
Nous avons nos trésors.
Seul, un rayon de lune,
Est le plus beau décor.*

— C'est terminé, patronne, annonça Lucienne. Est-ce qu'on peut partir?

— Mais oui. Il n'y a plus qu'un quart d'heure. Tant vaut que vous en profitiez, vous aussi! s'égayait Joséphine Bouju. C'est vacance jusqu'à lundi!

— Alors, au revoir, et bon voyage!

— Amuse-toi bien, Annette!

— Et rapporte-moi un trèfle à quatre feuilles, si tu en trouves dans les prés de ta tante, recommanda Ninette. Paraît que ça porte bonheur!

Les ouvrières parties, M'ame Bouju rangea le linge dans l'armoire à glissière, le beau linge rose et blanc des clientes du lundi. Elle fit entrer Annette, donna un tour de clé à la porte, ouvrit le vasistas pour « faire de l'air » et s'empressa vers l'arrière-boutique qui lui servait d'appartement. Là, elle sortit une modeste valise en carton, imitation porc et entreprit de la garnir avec les petites affaires de sa fille, ces petites affaires qu'elle préparait avec amour depuis deux semaines.

Elle hésita devant le manteau d'hiver :

— Je le lui mettrai dans le train, décida-t-elle, c'est plein de courants d'air dans les wagons!

Et elle entreprit de broser le vêtement, de taper le col en vrai lapin et de retourner les poches encombrées de ficelles, de papiers, de pêtis cailloux.

Joséphine Bouju s'appropriait à jeter tout cela dans le fourneau sur lequel un fer chauffait encore en cas de besoin, mais elle s'aperçut qu'un des papiers froissés était une lettre.

Elle la défroissa, l'éstala sur le coin de la table et la parcourut des yeux. C'était bien une lettre. Une poignante et tragique lettre d'adieux.

« Ma Paule bien-aimée » ainsi commençait-elle. A qui était-elle

Aveu d'une Débutante

“Ce Cocktail Woodbury
... est un Enjôleur”



Mademoiselle Melba Lee est parmi les plus choyées du jeune cercle mondain.



Mlle. Melba Lee

jolie débutante, fille de Mme Wallace Orr de Montréal et des Bermudes.

Fait collection de porcelaines fines et de dentelles.

Active à la Croix-Rouge.

Blonde au teint de rose.

Elle avoue :

“C'est le Cocktail Woodbury avant mes rendez-vous qui me conserve un teint lisse et frais. Quel agent de beauté pour provoquer l'attention!” Les débutantes connaissent bien le Savon Woodbury. Leurs mères et leurs grand-mères comptaient sur sa mousse purifiante pour la beauté du teint. Ses huiles fécondes adoucissent et avivent la peau terne. Woodbury n'est pas fait pour les durs travaux mais pour les peaux délicates. Essayez Woodbury pendant dix jours. Vous y gagnerez un charme inespéré. Bon pour le bain aussi.

Une Débutante Livre
Son Secret de Beauté

Comme tant d'exquises jeunes filles, Melba protège son teint clair au moyen du Savon Woodbury.

Voici sa Recette

“D'abord je fais une mousse du Savon. Je la travaille dans la peau pour enlever le maquillage. Je rince à l'eau tiède puis à l'eau froide. J'appelle cela mon Cocktail Woodbury.”



Fabrication
Canadienne

POUR LA PEAU DOUCE AU TOUCHER

10¢

TOUTE LA MAISONÉE *Doit* SERVIR-



en récupérant FERRAILLE, CHIFFONS, PAPIER ET VIEUX OS

NOUS ne pouvons pas tous aller au front—mais nous pouvons aller au grenier, à la cave et dans les divers placards de la maison.

Il y a des armes de guerre dans ces coins-là—et dans tout ce que vous gaspillez ou jetez; des déchets qui pourraient être transformés et devenir une contribution précieuse à la production de guerre du Canada ainsi que des fonds pour les services de guerre auxiliaires.

Un grand nombre d'organisations volontaires ont déjà complété leurs plans pour une Campagne de Récupération dans leurs régions. D'autres suivront cet exemple. Nous espérons que tout le Canada sera bientôt organisé pour "mettre Hitler **définitivement au rancart**".

Tous les jours, jusqu'à ce que cette guerre soit gagnée, **les débris et déchets de toute nature** qui peuvent être utilisés à des fins profitables doivent être récupérés dans votre localité, ramassés, puis transformés en matériel de guerre et en argent.

Cherchez les vieux objets en métal et mettez-les de côté, ainsi que vieux jouets, lampes en laiton ou en métal—vieilles revues et vieux journaux—vieux gilets et tissus de laine ou qui contiennent de la laine—**tout compte**. Ce sont vos armes de guerre. Mettez-les de côté. Remettez-les au Comité de Récupération de votre localité suivant les arrangements faits par ce Comité. Le Canada s'en servira pour fabriquer des tanks, des canons, des avions et autre matériel de guerre.

Publié par ordre de l'Hon. James G. Gardiner, Ministre

LE MINISTÈRE DES SERVICES NATIONAUX DE GUERRE

adressée ? Qui était cette Paule que l'on quittait avec tant de regrets ?

La blanchisseuse comprenait mal. L'écriture fine et serrée était difficile à déchiffrer, et, d'ailleurs, la simple femme du peuple était un mauvais psychologue. Mais ce qu'elle sentait dans l'honnêteté de sa conscience, c'est que ces lignes, tracées dans la fièvre et dans la douleur, ne lui appartenaient pas et que son devoir était de les rendre à celui qui les avait écrites.

— Annette ! appela-t-elle avec vivacité, viens ici !

La petite entrebâilla la porte de la cuisine et montra son minois étonné.

— Regarde ce que j'ai trouvé dans ton manteau... Où as-tu pris ça ?

La fillette sourit. Elle revoyait le bel appartement du professeur Monnier... sa promenade à quatre pattes sur le beau tapis à fleurs pendant que maman et monsieur le docteur parlaient de choses qui ne l'intéressaient pas... la corbeille à papiers pleine de débris amusants et qui craquaient si drôlement sous ses doigts... puis, le départ un peu hâtif, le retour à la boutique de la rue des Trois-Frères, le vêtement accroché dans l'arrière-boutique et qu'on n'avait pas ressorti parce qu'il faisait doux...

— Où as-tu pris cette lettre ? questionna de nouveau Joséphine Bouju, l'air sévère.

— Chez monsieur le docteur, maman...

— Mais, comment ?

Elle raconta innocemment la scène sans en dissimuler un détail.

— Eh bien, c'est du joli ! fit M^{me} Bouju, perplexe.

Prête à pleurer, la petite murmura :

— Je ne croyais pas mal faire... Monsieur le docteur, il ne va pas me gronder, dis ?

— Je ne sais pas... Il faut que je rende ça tout de suite.

Elle confia Annette à une voisine complaisante et enfila prestement une veste par-dessus sa blouse de travail. Elle ne doutait point que sa fille ait dit la vérité. D'ailleurs, l'écriture de la lettre était identique à celle de l'ordonnance du docteur Monnier.

Mais, rue de la Pompe, une déception l'attendait : l'appartement de Monnier était clos, les fenêtres soigneusement fermées. La concierge lui dit que le professeur était en voyage, mais qu'elle aurait peut-être son adresse à la clinique. Elle y courut.

Là, elle trouva dans le couloir central quelques infirmières :

— Je voudrais voir le professeur Monnier ou connaître son adresse, c'est pour une chose qui lui est personnelle...

Une voix la renseigna :

— Impossible, madame, le professeur n'est plus là, il a quitté Paris et même la France.

Devant l'air consterné de la blanchisseuse, on lui expliqua le brusque départ pour le Canada, ajoutant même qu'à la clinique cette décision subite avait surpris tout le monde et qu'on ne cessait d'en parler y cherchant (mais en vain), une cause ou une raison.

A ce moment, Paule Aveline sortit d'une salle parmi un groupe d'assistantes pour se rendre chez le remplaçant de Monnier. Instantanément, Joséphine Bouju la reconnut. Elle se souvint que le soir tragique où Monnier pratiquait sur Annette l'opération qui devait la remener à la vie, cette jeune fille était passée près d'elle, comme aujourd'hui. Elle lui avait dit des paroles encourageantes qui l'avaient reconfortée dans sa détresse.

Mais Joséphine se souvenait aussi des propos des infirmières sur cette

même jeune fille, sur son futur mariage, sur son admiration pour Monnier et, surtout, sur le peu de joie que l'on voyait sur son visage.

— Comment s'appelle cette demoiselle ? demanda la blanchisseuse avec une sorte d'anxiété.

— Paule Aveline, lut fut-il répondu.

Alors, dans l'esprit de Joséphine Bouju, une lueur jaillit : Paule ! La phrase par laquelle commençait la lettre d'adieu dansait devant ses yeux : « Ma Paule bien-aimée ! »

Si c'était la même ? En éclair, elle pensa à ces deux choses : le départ soudain du professeur pour un pays lointain et le visage douloureux de la jeune fille.

Les gens simples s'embarrassent peu de raisonnement et c'est pour cela qu'ils voient souvent juste. Joséphine Bouju n'hésita pas. Elle courut pour rattraper Paule dont le voile blanc allait tourner à l'angle du couloir.

— Mademoiselle Aveline ! appela-t-elle comme si elle craignait de la voir disparaître.

— Que me voulez-vous ?

Le beau visage triste, les grands yeux bleus interrogeaient. La blanchisseuse se sentit toute gauche : si elle allait commettre une faute ?

— Pardonnez-moi, dit-elle, mais pouvez-vous me dire si, parmi les jeunes fille d'ici ou parmi les relations du professeur Monnier, il y en avait une autre qui porte le prénom de Paule ?...

La jeune assistante regarda Joséphine avec étonnement :

— Il n'y a que moi, dit-elle, la voix blanche.

— Et vous vous êtes dernièrement fiancée, n'est-ce pas ?

— Où voulez-vous en venir ?

La blanchisseuse tira la lettre chiffonnée de la poche de son tablier :

— Ma petite Annette a trouvé ça dans la corbeille à papiers du professeur, je crois que c'est pour vous...

Le geste avide de Paule confirma la brave femme dans son idée.

— Oui, reprit-elle, c'est bien pour vous. Excusez-moi d'avoir surpris ce secret.

Et elle se sauva comme une coupable prise en faute et se répétant avec son grand bon sens habituel :

— Une lettre comme ça, quel remue-ménage ! J'espère qu'il en sortira du bonheur pour le docteur qui a sauvé Annette et pour cette jeune fille qui semble si comme il faut !

Joséphine Bouju sortit de la clinique en courant et dégringola l'escalier du métro. Elle devait terminer vite les préparatifs de départ : dans une heure, le train roulerait vers la Normandie !

Cette lettre inachevée, ces tendres et folles lignes où Alain avait jeté sa douleur, sa tendresse et le plus poignant des regrets, Paule la regardait d'abord sans comprendre avec un étonnement indicible. Elle fut obligée de la relire pour que le sens pénétrât son esprit.

Adossée au mur du couloir pour ne pas tomber, elle avait l'impression d'être seule dans un lieu désert avec cette chaleur palpitante entre les mains. Elle serra la feuille chiffonnée sur sa poitrine et une flamme la souleva qui l'emporta dans un monde bienheureux...

— Qu'avez-vous, Aveline, vous êtes souffrante ?

Un collègue qu'elle n'avait pas vu venir, s'informait.

— Non, non...

Elle s'enfuit dans le vestiaire, s'assit entre la fenêtre et le porte-manteau et elle relut encore la lettre.

Ainsi donc, « il » l'aimait !... L'homme prodigieux pour qui elle eût donné sa vie avait secrètement répondu à son rêve ! Elle était aimée

autant et peut-être plus qu'elle aimait elle-même. Dans ce cœur resté si jeune, dans cet esprit incomparable, elle tenait la première place!

« Ma Paule bien-aimée! » écrivait-il.

« Alain, mon amour », répondait-elle dans le mystère de son âme.

Que tout cela était simple et délicieusement doux, qu'ils allaient être heureux!

Mais Paule sursauta : il existait encore l'obstacle qui les avait séparés, ces fiançailles ridicules que Monnier avait forgées lui-même!

La jeune fille qui n'avait éprouvé qu'une joie immense et magnifique, sentit son cœur se serrer. Pourquoi s'était-elle si imprudemment promise? Épouser Jacques, maintenant qu'elle était sûre des sentiments d'Alain? C'était impossible! Impossible et monstrueux. On ne marche pas à l'autel avec des pensées coupables, on ne se donne pas à son mari quand le souvenir d'un autre vous envahit!

Apeurée devant de si grandes difficultés, elle se dit que le plus honnête serait de parler le plus tôt possible à Jacques. Aurait-elle le courage de faire souffrir son camarade? Mieux valait consulter sa tante d'abord et lui demander conseil.

Comme une indication, la cloche sonnait la fin de son service. Elle se vêtit en hâte, ne voulant pas rencontrer Jacques devant qui elle se sentait incapable de dissimuler. Elle quitta rapidement la clinique et rentra dans le coquet appartement du Luxembourg.

— Marraine! cria-t-elle, dès le seuil de la porte franchi, j'ai besoin de toi!

— Que t'arrive-t-il, petite?

— Quelque chose de terrible et de magnifique! Tante! je suis heureuse divinement et désespérée en même temps!

— Cela me paraît bien confus, explique-toi.

Paule, assise sur un tabouret, le front posé sur les genoux de la vieille demoiselle, laissa déborder son cœur. Elle dit tout! Son amour pour Monnier, le rêve qu'elle avait fait d'unir sa vie à la sienne, et puis, sa déception quand elle avait cru comprendre l'indifférence d'Alain, sa froideur et le désir qu'il avait exprimé d'un mariage entre elle et Théry. Elle ne s'était décidée à ces brusques fiançailles que par dépit et pour endormir ses regrets.

Et aujourd'hui qu'elle tenait entre ses mains la preuve de l'amour de Monnier, aujourd'hui que son âme aurait dû être illuminée de bonheur, elle s'affolait de sentir le poids de la chaîne qu'elle avait si imprudemment forgée.

— Marraine? Que faire? Que décider?

— Permetts-moi de te dire, répondit Henriette Aveline que tu t'es conduite comme une petite sotte dans toute cette affaire. C'est bien la peine de conquérir chaque année un parchemin nouveau pour être si désarmée devant la vie! Quel besoin avais-tu de conclure ces fiançailles extraordinaires avec Jacques?

— Je ne sais plus, balbutia Paule, je souffrais trop...

— Épouser un garçon qu'on n'aime pas! se donner à lui parce qu'un autre n'a pas voulu de vous! Le tromper, en somme, tu trouves que c'est honnête?

— Il m'aimait... Il était heureux, lui...

— Parce qu'il croyait ton cœur libre. Quand il saura la vérité, j'espère que sa fierté lui interdira d'accepter une aumône.

— Alors, selon vous, que dois-je faire?

— Il n'est plus question d'épouser Jacques?

— Certainement non!
— Eh bien! il faut le lui dire, loyalement, et tout de suite.

— Tout de suite! soupira la jeune fille, pauvre Jacques, c'est mon camarade le plus charmant... quelle peine il va avoir...

— Cependant, tu lui dois la vérité. Quant au professeur Monnier, procure-toi son adresse. Je lui écrirai moi-même pour remettre toutes choses au point. Le malentendu qui vous a séparés n'aura été que passager, il rentrera en France... et voilà!

Elle leva vers elle le visage de sa nièce, un doigt sous le menton.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Jacques... comment lui dire?...

— Veux-tu que je lui parle à ta place, puisque c'est si dur à faire pour toi?... Appelle-le au téléphone, dis-lui de venir ici. Tu vas voir comme tout cela est simple.

Paule se rassérénait et ce fut l'esprit plus calme qu'elle voulut bien faire honneur au repas que la bonne Octavie venait de servir.

À l'heure du coucher, tante Henriette la conduisit jusqu'à sa chambre :

— Dors bien, petite, demain nous liquiderons... ce qui est à liquider et nous verrons à faire revenir ton grand savant d'amoureux.

Elle bougonna, en gagnant sa propre chambre :

— C'est bien utile d'être un si grand savant pour se conduire comme un collégien!

Quand Paule eut entendu les pas feutrés de sa tante s'éloigner à travers l'appartement, elle reprit la lettre de Monnier, et dans le grand silence de la nuit, elle se grisa des phrases tendres dont, aux premières lectures, elle n'avait retenu qu'un seul mot : amour!

« Vous étiez le but suprême de ma vie, disait Alain, je croyais vous conquérir, vous mériter à force de dévouement à la cause d'autrui, de labeur acharné. Je pensais que cette auréole de gloire dont le monde enveloppait mon nom comblerait un peu ce qui nous sépare, ce qui me place si loin de vous : mon âge.

« Une femme est fière, dit-on, d'être choisie par l'homme que la foule met au-dessus des autres. D'être devenu ce que je suis, vous savez que je n'ai pas d'orgueil. Le titre, la renommée, l'hommage du corps médical et jusqu'à cet argent misérable, que j'eusse été heureux, Paule, de vous offrir tout cela!

« Vous n'avez pas compris mon rêve, je suis resté pour vous le professeur, le maître, sans doute admiré... je n'ai pas eu votre amour. Cela seul comptait.

« La jeunesse va vers la jeunesse. Ainsi la vôtre s'est promise à Jacques Théry, celui que j'estimais, que je chérissais le plus parmi mes élèves. Il me prend — sans le savoir — toute ma part de Paradis en ce monde. Je n'ai pas de haine contre lui... je n'ai que des regrets. Que le bonheur reste longtemps, toujours, dans le foyer que vous allez créer.

« Mais assister à cela... contempler chaque jour sur votre cher visage le rayonnement qu'y apporte l'amour, l'amour d'un autre... c'est au-dessus de mes forces.

« Je m'en vais, je m'évade. Peut-être suis-je lâche... peut-être simplement prudent. Là où je vais, je retrouverai le devoir quotidien. J'espère qu'il suffira à remplir ma vie.

« Adieu, Paule, je...

La lettre s'arrêtait là. L'avait-on interrompu? Ou bien un scrupule lui était-il venu de troubler la jeune fille qu'il croyait en plein bonheur? Ou bien était-ce par pudeur pour lui-même, pour son amour malheureux?

Les larmes de Paule coulaient. Elle pleurait d'attendrissement, de pitié et

"Sous prétexte qu'ils sont jumeaux - elle les gâte deux fois plus!"

La grand-mère des jumeaux apprend qu'il y a une différence entre gâter des enfants et les élever à la façon moderne.



1. Ma belle-mère était encore repartie sur son sujet favori! "Quelqu'un devrait bien dire à Jeanne que, si elle continue à dorloter les jumeaux comme ça, elle va les gâter pour la vie!"



2. "Voyons, maman," intervint grand-papa, "laisse-la donc élever ses enfants à sa façon". "J'ai pas du tout l'intention d'intervenir", s'exclama-t-elle; "mais ma foi! Des aliments spéciaux, un savon spécial, rien qui ne soit spécial..."



3. "Et même", dis-je en l'interrompant, "un LAXATIF SPÉCIAL! Pierrette va en prendre tout de suite. Je ne gâte pas les jumeaux, belle-maman, je les aime trop pour ça. Je les élève exactement de la façon conseillée par le docteur".



4. "Le docteur dit que l'organisme d'un bébé est délicat et ne peut être traité comme celui d'un adulte. Il faut aux bébés des choses conçues spécialement pour eux. Ainsi, il leur faut évidemment un laxatif spécial. Le docteur a recommandé Castoria".



5. "Il m'a dit que je verrais combien Castoria est efficace, tout en étant doux et sûr. Comme il agit surtout dans le gros intestin, il risque peu de bouleverser la digestion de l'enfant. Et de plus... les jumeaux l'adorent. Regardez-les!"



6. Pierrette prit son Castoria et lécha la cuiller. Et Pierrot se mit à hurler parce qu'on ne lui en donnait pas. Grand'maman sourit et dit que, si c'était ça la manière moderne, elle verrait à ce que désormais tous ses petits-enfants prennent du Castoria!

RENSEIGNEMENTS D'ORDRE MÉDICAL

Le principal ingrédient du Castoria est le séné.

Les traités de médecine disent:— (1) dans la plupart des cas, le séné ne dérange pas l'appétit ni la digestion et ne cause pas de nausées; (2) le séné produit surtout son effet dans le gros intestin; (3) dosé convenablement, il facilite l'élimination et n'a guère tendance à occasionner de l'irritation ou de la constipation après qu'on en a fait usage.

Le séné est soumis à un procédé spécial dans le Castoria de manière à éviter la colique et à produire un effet laxatif bénin.

CASTORIA

Le laxatif SÛR pour les enfants

Dents plus blanches — sourire plus engageant

quand les gencives reçoivent
le traitement *Ipana*



Finissez-en avec la "brosse rosée," les dents ternes,
les gencives tendres — adoptez

IPANA ET MASSAGE

VOTRE sourire est trop précieux pour que l'assombrissent des gencives molles et des dents ternes. Il importe de brosser vos dents, mais vous devez aussi, pour avoir un beau sourire, donner à vos gencives le traitement spécial qu'elles méritent — et les soumettre à l'exercice et au stimulant dont les prive une nourriture molle, crémeuse et trop bien cuite. Autrement, vos gencives se ramolliront et seront la cause de graves ennuis qu'on reconnaît à la "brosse rosée".

Attention à la "brosse rosée"

Si votre brosse est rosée, voyez votre dentiste ! Cela peut vous paraître sans importance, mais ce dernier pourra mieux juger. Il vous dira que si vos gencives sont devenues si tendres, molles et sensibles, c'est à cause de l'insuffisance d'exercice. Et sans doute, il vous conseillera "le massage Ipana, si sain, si stimulant".

Car le massage Ipana est tout indiqué, tant pour le soin des gencives que pour le

nettoyage des dents. Avec un peu plus d'Ipana, massez vos gencives quand vous brosserez vos dents. Eprouvez ce délicieux stimulant, exclusif à Ipana et indice d'une meilleure circulation. Ce double usage d'Ipana donnera plus de fermeté à vos gencives, un nouvel éclat à vos dents et un sourire plus radieux.

Procurez-vous dès aujourd'hui un tube d'Ipana chez votre pharmacien.

1 dentiste sur 2, en moyenne, emploie personnellement Ipana préférablement aux autres dentifrices

Un récent relevé d'un important journal de la profession dentaire du Canada démontre que près de la moitié des dentistes emploient eux-mêmes — et recommandent — Ipana de préférence à toute autre préparation — pâte, poudre ou liquide !

FABRICATION CANADIENNE

À PÂTE
DENTIFRICE **IPANA**

de joie. Et elle s'endormit brusquement, terrassée par tant d'émotions, vaincue, à bout de nerfs et de forces avec, sur les lèvres, le nom d'Alain qu'elle avait indéfiniment murmuré.

CHAPITRE VII

QUE se passe-t-il, mademoiselle Henriette ? je suis inquiet. Paule ne m'a pas habitué à des appels téléphoniques aussi imprévus. Elle n'est pas malade ?

— Rassurez-vous, monsieur Théry, se hâta de répondre l'excellente marraine. Ce qui nécessite votre présence ici est assez grave, mais ce n'est pas tout de même de ces choses irréparables.

Et elle ajouta aimablement :

— Mais je vous tiens debout dans l'antichambre ! Où ai-je la tête ? Entrez donc au salon. Nous avons à parler longuement.

Elle précéda Jacques et, lui désignant un siège, elle prit elle-même place dans son fauteuil favori. Théry s'assit et il attendit avec curiosité le bon plaisir de Mlle Henriette.

Visiblement embarrassée — elle n'avait pas prévu qu'en face du jeune homme cela serait si difficile à dire — la marraine de Paule reprit :

— La vie, si souvent banale, a parfois des surprises étonnantes. Ne trouvez-vous pas ?

Il la regarda avec des yeux si éfarés qu'elle s'empressa d'ajouter :

— Je ne vous ai pas arraché à vos livres et à vos malades pour philosopher sur le plus ou moins de surprise de la vie, mais simplement parce qu'hier au soir, nous avons appris. Paule et moi, une chose tellement inattendue, tellement bouleversante, que je ne parviens pas à penser à rien d'autre.

— C'est une nouvelle ennuyeuse ? demanda Jacques inquiet.

— Oui et non, cela dépend du point de vue... Tenez, je vous parlais de la vie, tout à l'heure ! Quand on est vieille comme moi, quel agrément croyez-vous qu'on ait à en parler ? La mienne est finie, c'est donc celle des autres qui m'intéresse. Paule est comme ma fille et c'est son mariage qui me préoccupe.

— Son mariage ? fit Jacques surpris, et pourquoi donc ?

— Le mariage en général ! s'empressa mademoiselle Henriette qui eût préféré être ailleurs. Il est, on l'a dit maintes et maintes fois, une terrible loterie. On se plaît, on croit se connaître, on s'épouse et puis... on est parfois malheureux.

— Il n'y a rien à redouter quand on s'aime.

— Oui ! Mais voilà : s'aime-t-on toujours quand on est marié ?

Jacques dit nettement :

— Je n'admets pas un mariage sans amour.

Elle jeta en hâte, se raccrochant à cette planche :

— Vraiment ? Vous pensez cela ?

— Oui. Un mariage de raison, de convenances, de pitié, de résignation, donnons-lui n'importe quel qualificatif, me fait franchement horreur. Pourtant, ces mariages-là sont nombreux... mais pourquoi me dites-vous cela ?

— Il peut arriver, dit mademoiselle Aveline, sans répondre à la question, que l'amour change de visage, qu'il ne soit plus ni si fort, ni si clair qu'on l'avait cru d'abord et que, déjà, avant l'union définitive, l'un se lasse et l'autre...

— Dans ce cas, dit Jacques, la gorge serrée, il n'y a qu'à parler. Ce serait une mauvaise action de s'engager définitivement... ce serait impardonnable de mettre à la base d'une vie future le plus odieux des mensonges.

La tante de Paule garda un silence qui valait une phrase brutale. Consciente du mal qu'elle allait faire, elle prit par contenance une pelote de laine dans sa corbeille et se mit machinalement à la dévider. Jacques demanda, persuadé maintenant qu'il s'agissait de Paule et de lui-même :

— Paule n'est pas à la clinique, je pensais la trouver ici...

— C'est de sa part que je vous tiens cette conversation.

Il jeta avec un peu d'impatience :

— Alors, je vous serais reconnaissant de me dire maintenant de quoi il s'agit et pourquoi vous m'avez appelé.

Mademoiselle Aveline releva les yeux de dessus sa laine et soupira :

— Je me suis chargée d'une commission bien pénible.

Il eut un triste sourire et laissa tomber ces mots désenchantés :

— Paule ne m'aime plus ? C'est cela que vous n'osez m'annoncer ?

— C'est-à-dire... commença Mlle Henriette.

— Alors, c'est qu'elle ne m'a jamais aimé.

Cette fois, la bonne marraine crut devoir protester :

— Vous étiez son meilleur ami, elle vous estimait et vous plaçait tellement plus haut que tous ses camarades...

— Est-ce que ces sentiments-là suffisent pour conclure des fiançailles ? Aveugle et sot que j'étais ! Je suis sûr que dans sa vie il y a un mystère !...

Il se tut un instant, le front soucieux, refoulant l'émotion qui montait.

— Depuis quelque temps, reprit-il, j'ai observé Paule, sans qu'elle s'en doute et j'ai compris que malgré les efforts qu'elle tentait de faire, elle ne s'attachait pas à moi. J'ai beaucoup souffert, d'abord... Il y a des soirs où, pour avoir enduré ses sautes d'humeur, écouté les bizarreries de ses réponses, constaté ses continuelles distractions et son indifférence quand j'évoquais notre foyer futur, j'ai pleuré comme un gosse.

Sa voix se cassait.

— Mon pauvre Jacques ! murmura mademoiselle Henriette, avec une sincère émotion.

— Ça passe, maintenant, je me suis repris. J'ai essayé d'y voir clair en elle et en moi, j'ai essayé de comprendre. Je n'ai pu déchiffrer l'énigme du cœur de Paule, mais j'ai senti qu'en unissant nos destinées, nous courions à la catastrophe. Je n'ai pas cessé de l'aimer ; cependant, l'avenir avec elle m'effrayait. Nous ne pourrions pas être heureux... c'est-à-dire que je ne suis pas l'homme qui lui assurera le bonheur... Car il y a quelqu'un, n'est-ce pas ? Ce secret qu'elle cache serait entre nous comme un démon !

Il regarda la marraine de Paule et demanda gravement :

— C'est tout cela que vous vouliez m'expliquer ?

Elle fit oui de la tête, trop émue pour répondre. Alors, il conclut :

— Paule a senti qu'elle ne devait pas aller plus loin dans ce grave malentendu. Elle vous a chargée de parler pour elle. J'ignore ce qui a pu se passer, mais je l'aime assez pour préférer son bonheur au mien, et je suis prêt à lui rendre la parole qu'elle m'avait donnée.

— Je vais la chercher, dit Mlle Henriette.

Elle revint presque aussitôt avec Paule. La jeune fille était très pâle : elle s'approcha de Jacques, la main tendue dans un geste de gratitude.

— Merci, dit-elle, pardonnez-moi, si je ne me sens pas capable de tenir ma promesse. A défaut d'une épouse bien imparfaite et qui vous eût déçu, voulez-vous retrouver l'amie

d'autrefois, une amie très sincèrement attachée à vous.

— Ayons l'esprit sportif, répondit Jacques, qui parvint à sourire.

— Je vous dois un complément d'explications, dit-elle. Ecoutez-moi, Jacques...

Assise près de lui, elle parla longtemps, très longtemps. Décidée à la franchise totale, elle ne lui cacha pas ce qui avait été son rêve d'étudiante et de jeune fille, son admiration pour Monnier, sa souffrance en croyant qu'elle n'était pour lui qu'une élève comme tant d'autres, et ses fiançailles conclues dans le désarroi de son âme.

Enfin, elle lui apprit les derniers événements, la découverte de la lettre dans laquelle le professeur avait crié son regret.

Jacques semblait rasséréné. — C'est un poids de moins, dit-il, je préfère que ce soit lui, le plus grand de tous... J'avais tellement peur que ce soit un de mes camarades!

— Je vais me procurer son adresse, conclut Paule, marraine lui écrira... j'ai fait souffrir beaucoup de monde, parce que je ne suis qu'une petite fille maladroite.

— L'adresse? ce ne sera peut-être pas commode, réfléchit Jacques. Avant de tenter n'importe quoi, vous devriez voir Toubib-ben-Toubib. Il est un des meilleurs amis de Monnier, il doit être au courant de sa nouvelle existence...

— Vous avez tout à fait raison, dit Paule. A cette heure, le docteur Lavarenne est certainement à la clinique. Je vais aller lui parler.

— Je rentre avec vous, Aveline. Il avait repris instinctivement l'appellation ancienne: celle du camarade.

— Oh! Théry, dit Paule, vous êtes chic! Je vous jugeais mal, je m'attendais à des reproches, à des critiques tout au moins; vous auriez pu me tenir rigueur de ma conduite... Au lieu de cela...

— J'ai l'instinct du terre-neuve, dit-il pour cacher l'émotion, allié à celui du médecin. Résultat: sauver les gens.

La pièce que Lavarenne avait transformée en laboratoire était un coin du sous-sol qui servait autrefois d'entrepôt pour les matières inflammables. Monnier avait jugé ce voisinage dangereux. La pièce libre, il l'avait adjugé à son ami qui n'avait pas les moyens de louer un laboratoire en ville.

Paule dégringola les dix marches qui y conduisaient, certaine d'y trouver Lavarenne à cette heure matinale. En effet, il était là, plongé dans ces travaux, d'énormes lunettes cachant ses yeux, les bras nus hors des manches de sa blouse, ses rares cheveux embroussaillés et l'air absent de ce monde.

— Docteur! appela doucement la jeune fille.

— Qu'est-ce que c'est? grogna-t-il avec humeur. Ah! c'est vous, Aveline!

— Je voudrais vous parler...

Il l'examina par-dessus un tas de paperasses et jeta avec la cordialité d'un ours dérangé:

— Je travaille.

— C'est important, insista-t-elle.

— Beaucoup moins que ce que je cherche en ce moment.

Paule n'était pas de celles qui se laissent impressionner, et puis... elle connaissait Toubib-ben-Toubib!

— C'est plus important! affirma-t-elle, il s'agit du professeur Monnier.

Cette fois, Lavarenne sortit de son indifférence. Il ferma d'un geste sec le dossier étalé sur la table, enleva ses lunettes d'écaïlle pour promener

le regard investigateur de ses yeux gris sur le visage de sa visiteuse.

— De Monnier? fit-il dubitativement.

La jeune fille était restée debout sur la dernière marche de l'escalier et elle attendait une invite ou un encouragement.

— Entrez, dit-il, et asseyez-vous, Aveline.

— Ce sera un peu long, s'excusa-t-elle, avec un sourire affectueux à l'adresse de ce savant, bougon et comique en même temps, mais qui était l'ami de l'homme qu'elle aimait.

— Qu'importe! s'égaya-t-il, je suis tout à fait capable, malgré mes allures de vieux fou, d'écouter sérieusement et autant qu'il faudra une histoire qui touche Monnier... Car il s'agit d'une histoire, je vois ça de là...

Paule était décidée à tout révéler à Lavarenne pour obtenir ce qu'elle désirait: l'adresse d'Alain.

— Eh bien! voilà, dit-elle, le professeur est parti au Canada à cause de moi...

Et sous le regard stupéfait de Toubib-ben-Toubib, elle refit le merveilleux récit. Il l'écouta avec la plus scrupuleuse attention, sans l'interrompre, malgré sa surprise et les difficultés qu'il avait à garder le silence devant une nouvelle si inattendue. Quand elle eut terminé, il se mit soudain à rire:

— La voilà, la raison qui s'opposait au départ de Monnier quand Launay lui a offert la situation au Canada! Je m'en doutais! Je le lui avait dit: «Alain, tu es amoureux!» Elle s'appelait Paule Aveline, cette raison.

Il contempla, d'un œil attendri son interlocutrice devenue toute rose et dit en secouant sa tête bizarre de hibou mal peigné:

— Le dépit fait faire de grosses bêtises!... Il conduit une petite fille à de ridicules fiançailles et il entraîne un grand homme de savant à s'expatrier.

«Heureusement, tout cet imbroglio va s'arranger.

— Oui, grâce à vous.

— Je suppose que ce sera plutôt grâce à vous. Vous avez bien quelque idée! Une femme n'est jamais à court d'imagination!

— Docteur, il faut me donner l'adresse d'Alain... Je lui écrirai... je lui expliquerai. Il reviendra, il faut qu'il revienne!

— Diable! vous me demandez là une chose impossible. J'ignore absolument où se trouve Monnier.

De déception, elle devint toute pâle:

— Comment! il ne vous a pas écrit?

— Non, pas encore. Pourtant, ne vous affolez pas, nous allons téléphoner à Launay.

Ayant extrait l'appareil d'un monceau de feuillets et de dossiers, il composa le numéro qu'il avait conservé sur son calepin.

— Allô, je voudrais parler à Henri Launay, de la part de Toubib... du docteur Lavarenne...

Presque aussitôt, la voix de l'industriel éclata joyeusement au bout du fil:

— Vous seriez-vous décidé, vous aussi?

— Non. Avez-vous l'adresse de Monnier? Il s'agit d'une chose très importante à lui communiquer.

Paule, qui l'écoutait, vit à son air consterné que la réponse de Launay était mauvaise.

— Comment! vous ne l'avez pas? reprenait-il. Tant pis, mais je me demande comment nous allons faire. Merci quand même. Au revoir.

Il raccrocha et se tourna vers la jeune fille:



ON SENT AU TOUCHER LA QUALITÉ DU DRAP



ON RECONNAIT L'ARGENTERIE À SA MARQUE



ET QUAND VOUS ACHETEZ DE L'ESSENCE, C'EST À CET EMBLÈME QUE VOUS RECONNAISSEZ LA MEILLEURE

L'EMBLÈME ETHYL sur une pompe à essence équivaut à un surplus de qualité générale et de propriétés anticogantes (octane). Les échantillons en sont vérifiés à la fois par votre compagnie pétrolière et les laboratoires Ethyl.

Pour votre auto, "Ethyl" signifie une température de moteur moins élevée en été; un démarrage plus rapide en hiver; une puissance et une souplesse additionnelles pendant toute l'année. Au dépôt d'essence, l'emblème Ethyl vous indique la pompe qui contient la meilleure.



A MEILLEURE ESSENCE, MEILLEURE AUTO
ETHYL GASOLINE CORPORATION, NEW-YORK

LA VOICI!

La charmante **BARBARA STANWYCK**
VOUS donne un conseil
de beauté!

LE SAVON DE TOILETTE LUX
EST MERVEILLEUX POUR
UN BAIN DE BEAUTÉ!
IL VOUS ASSURE LE
CHARME PERSONNEL!

CE DOUX SAVON BLANC
EST AGRÉABLEMENT
PARFUMÉ —
LAISSE L'ÉPIDERME
FRAIS!

LES femmes avisées suivent
l'exemple de Hollywood —
s'assurent d'un épiderme frais!
La Mousse Crémeuse du Savon de
Toilette Lux assure le charme
personnel si important — enlève la
transpiration, toute trace de pous-
sière et d'impuretés — laisse l'épi-
derme vraiment frais! Essayez-la!
Rappelez-vous que le prix réduit du
Savon de Toilette Lux vous permet
de vous donner ce doux soin à prix
de réelle économie!

9 étoiles de
l'écran sur 10
emploient le Savon
de Toilette Lux

MAINTENANT
À PRIX
RÉDUIT

LE SOIN DE BEAUTÉ à la

Mousse Crémeuse
DE HOLLYWOOD

Un produit
Lever —
Fabrication
canadienne

VOUS approuverez les étoiles de l'écran. Employez le
Savon de Toilette Lux régulièrement pour
votre bain de beauté, vous serez assurée du
charme personnel, d'un teint frais, attrayant.

— Launay ne sait pas encore à
quel poste Monnier sera affecté. Cela
a du se régler seulement à Québec,
à son arrivée. Il espère que Monnier
lui écrira bientôt, et promet de me
communiquer la lettre...

— Que de temps perdu! murmura
Paule, désespérée.

— Il n'y a que cette solution: at-
tendre.

— Attendre! cria presque la jeune
fille, attendre une lettre probléma-
tique qui mettra combien de jours à
venir! En supposant qu'Alain écrive!
Non, je n'aurais pas cette patience,
ni ce courage!

Lavarenne passa la main dans sa
tignasse ébouriffée, d'un geste per-
plexe et intrigué:

— Qu'avez-vous à proposer de
mieux? Que pouvons-nous faire à
tant de milles de distance?

Elle jeta, brusquement décidée:

— Les franchir.

Il répéta, comprenant mal:

— Les franchir?

— C'est si simple! Aller au Cana-
da, rejoindre Alain... tout lui expli-
quer! Oui, tout lui expliquer, mais
vite! Toubib, mon cher Toubib, je
vais partir, je pars!

— A la recherche de Monnier?
Vous êtes folle?

— Quelle délicieuse folie! continua
Paule avec exaltation. Une lettre?
espérer une réponse? laisser couler
des jours et puis encore des jours?...
Tandis que c'est si facile! si facile!
Le voir! Un mot, un regard, et nous
nous comprendrons... Tout sera
clair, divinement clair!

— Je suis moi-même un extrava-
gant, dit Lavarenne souriant; j'au-
rais tort de lever les bras au ciel pour
le prendre à témoin de votre folie.

— L'amour?... Le bonheur?...
Il faut se hâter vers tout cela! con-
tinuait Paule, exaltée.

Toubib-ben-Toubib la regardait
avec attendrissement:

— Je ne peux pas dire que je vous
désapprouve, dit-il, mais une jeune
fille ne court pas après un homme, à
travers le monde, seule.

Un sourire vint illuminer les lèvres
de Paule qui affirma:

— Aussi ne partirai-je point seule.

— Cela est un peu plus raisonna-
ble. Est-ce Mlle Henriette que vous
comptez entraîner dans cette prome-
nade?

— A son âge?

— Vous n'avez pas d'autre parent.
Vous ne pouvez guère demander à
Théry... ce serait un peu... un
peu...

Il ne trouvait pas le mot et ache-
va, en bougonnant:

— Mais sait-on jamais jusqu'où
peut aller la stupidité des hommes
quand ils sont amoureux!

— Non, coupa la jeune fille, sou-
dain sérieuse, je ne demanderai pas
à Jacques un service de ce genre,
ce serait incorrect et excessif. De
plus, il n'a pas l'âge d'un chaperon.

— Alors, je répète, qui?

Et il crut avoir mal entendu quand
la jeune fille répondit d'une voix
toute naturelle:

— Vous, docteur!

Il ébaucha un geste de protesta-
tion, mais elle ne le laissa pas parler.
Elle implora:

— Ne refusez pas! Songez qu'il
s'agit de Monnier, de votre ami Mon-
nier...

Elle posa ses mains fines, aux
longs doigts si habiles, sur la manche
du docteur:

— Toubib, mon cher Toubib, il
n'y a que vous pour une pareille et
si soudaine décision... N'est-ce pas
tentant un petit voyage en Améri-
que?

Elle le regardait avec tant d'espoir
qu'il se sentit fléchir et son envie de
voir le Canada lui parut, avec sa fan-

taisie habituelle, une chose urgente
et grave.

— Après tout, ce voyage... je ne
vois pas pourquoi je ne l'accomplirais
pas, moi aussi!

De joie, elle se jeta dans ses bras:

— Ce sera un voyage magnifique!
Une traversée idéale!

Elle rayonnait de bonheur. Elle fré-
missait d'impatience, elle eût voulu
partir sur-le-champ. Toubib-ben-
Toubib, habitué à l'étude des micro-
bes et à leur férocité, se sentait tout
chaviré devant elle. Il lui prit la main
dans ses larges paumes et dit avec
émotion:

— Entendu, Aveline; je pars avec
vous.

— Oh! merci, je suis si heureuse!

— C'est vous qui avez raison:
avec le bonheur, il ne faut jamais
tergiverser.

Paule redevint grave:

— Maintenant, il va falloir s'occu-
per des passeports. Je vais me ren-
seigner immédiatement... Mais le
plus compliqué est de faire admettre
ce voyage à ma tante... elle qui
n'est jamais allée plus loin que Bécon-
les-Bruyères!... Je ne me sens pas
le courage de l'affronter... je suis
trop heureuse.

— Téléphonnez-lui. Comme ça,
« tante Henriette » aura le temps de
ruminer cet événement avant votre
retour. Je vous propose même de dé-
jeuner avec moi en sortant de l'Amba-
ssade Canadienne.

— Accepté!

Paule composait le numéro de sa
tante pendant que Toubib se disait
avec la joie d'un écolier en vacances:

— Maintenant que je chaperonne
une belle jeune fille, il faut que je
perde un peu de mes habitudes de
vieux ours... Alain va en faire une
tête! Il ne faut pas rater ça.

Là-bas, dans le coquet apparte-
ment du Luxembourg, Mlle Henriette
sommolait près de la fenêtre, son éter-
nel tricot sur les genoux. Une sonne-
rie aigre et brutale l'arracha à sa
tranquillité.

— Encore ce sale appareil! gro-
gna-t-elle. S'il ne servait pas à la
« petite », il y a longtemps que je
l'aurais supprimé... Allô!...

A la voix de Paule, elle se radou-
cit:

— Ah! c'est toi! Du nouveau?
Tu dis qu'il y a du nouveau?... Je
ne comprends rien!... Hein! tu
pars!... tu pars pour... avec le
docteur Lavarenne!... Ce n'est pas
sérieux!... Paule, pas pour le Cana-
da, mon enfant, ce n'est pas sé-
rieux, et c'est trop loin!...

La jeune fille riait de son beau
rire heureux enfin retrouvé.

— Ce n'est pas si loin que ça!
disait-elle, deux ou trois fois la dis-
tance de Paris à Bécon-les-Bruyères!

— Tu te moques de moi! Rentre
tout de suite, nous nous explique-
rons mieux.

— Pas du tout! Je vais à l'amba-
ssade pour les passeports et je déjeu-
ne avec Lavarenne... Il viendra ce
soir dîner à la maison... Je t'em-
brasse, petite tante, je suis heureuse,
si heureuse!

Mlle Henriette entendit le dé clic
indiquant que sa nièce avait raccro-
ché. Elle posa le récepteur à sa place,
machinalement, et fit quelques pas
dans le salon.

— Au Canada! s'effara-t-elle, in-
capable de concevoir une folie de ce
calibre. Oh!

Ce petit mot laconique résumait sa
surprise, son indignation et son inquié-
tude, elle le répéta deux fois et revint
s'asseoir près de la fenêtre. Elle ne

pouvait comprendre car dans sa vie elle n'avait jamais rencontré l'amour.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DEPUIS qu'il avait quitté la France, et, après la France, l'Europe, depuis qu'il avait accumulé entre son passé et la vie présente des barrières qu'il estimait infranchissables, Alain Monnier avait reconquis la paix.

Ayant accepté bravement de s'arracher à la terre natale, il avait fait, dès son arrivée au Canada, tous ses efforts pour s'adapter. Il avait en partie réussi.

Monnier avait débarqué à Québec avec un groupe de médecins français dont Henri Launay était parvenu à s'assurer la collaboration. Mais c'étaient, pour la plupart des « jeunes » et aucun n'avait la réputation du professeur. Son nom s'imposait, le rayonnement de sa science était venu jusqu'à Québec et lui faisait comme une escorte.

Cependant, il se préoccupait assez peu de cette gloire.

Il avait décidé de s'intéresser à toute chose de façon à endormir ses souvenirs et ses regrets.

Par respect, par courtoisie, on ne voulut pas lui indiquer un poste, on le lui laissa choisir. Monnier consulta les cartes et décida de s'enfoncer à l'intérieur des terres. Alors que les « jeunes » de l'équipe s'attendaient à se voir octroyer le plus mauvais poste, ce fut Monnier, au contraire, qui le choisit.

A Roberval, sur les bords du lac Saint-Jean, à l'extrémité de la ligne de chemin de fer, on avait construit un hôpital.

Monnier quitta Québec le soir même de sa décision. Moins d'une semaine après, il était au travail.

Le labeur intense qu'il ne tarda pas à fournir, en plus de sa science, fit l'admiration de tous ses collaborateurs. Il bûchait comme un enragé, et il savait bien pourquoi. Devant son esprit harassé, les images douloureuses passèrent moins souvent; mais il y avait les nuits.

Monnier voyait, rapprochées, les silhouettes de Paule et de Théry, il imaginait leurs regards qui s'unissaient, leurs mains qui se cherchaient, il voyait très nettement la cérémonie du mariage... Paule sous ses voiles blancs. Une voix lui criait: « Elle est perdue... perdue pour toi! » Mais, une autre voix lui répondait: « Pourtant, si tu avais parlé... » Car il sentait encore sur lui la douceur de ce lointain regard de femme. L'admiration qu'il y avait lue si souvent lui réchauffait l'âme à distance. Et il se disait que, dans cette admiration, il y avait peut-être, à l'insu de la jeune fille, une sorte de tendresse. Cette tendresse, n'était-ce pas la source pure à laquelle il avait espéré boire?

Ah! Paule! claire et charmante petite fille qu'il ne presserait jamais contre son cœur! Après avoir été le charme de ses jours, voilà qu'elle était devenue le tourment et la torture de ses nuits.

Dès l'aube, Monnier se remettait au travail. Il fallait oublier, absolument.

A l'hôpital, on soignait les habitants de la ville, ceux des villes voisines et des campagnes et les étrangers de passage, mais cela ne suffisait pas à l'activité de Monnier. Et puis, ses jeunes collaborateurs et ses infirmières en blouse blanche lui rappelaient trop deux silhouettes qu'il voulait courageusement chasser de son esprit.

Maintes fois, la faiblesse des secours au centre de la province de Québec l'avait frappé. Il avait le

projet d'un poste plus au nord et d'une station de radio, à l'étude depuis quelque temps.

Monnier s'offrit pour aller examiner sur place au point de vue sanitaire et médical le plan de l'architecte.

Quand ses collaborateurs apprirent sa décision, il y eut un chœur de protestations:

— Pas vous, monsieur le Professeur!...

— Vous êtes indispensable, ici!

— On n'est jamais tout à fait indispensable, rétorqua Monnier avec tristesse.

Et pour montrer que sa décision était irrévocable, il quitta la salle de travail, sur un salut glacé.

Le petit groupe fut libre de commenter l'événement.

— Avez-vous entendu? dit un assistant. Pour qu'un homme comme lui s'expatrie, il faut une raison grave.

— Chagrin d'amour, peut-être, avança le plus jeune de la bande. Il a, par moments, un regard lointain et triste... si triste qu'on en a le cœur chaviré...

Le premier haussa furieusement les épaules:

— Chagrin d'amour ou pas, il va sûrement partir, rien ne l'en empêchera.

Un groupe d'infirmières entra, désireuses d'avoir des nouvelles. On les mit au courant.

— Eh bien! ça dépasse tout, dit l'une d'elles, une blonde au tendre regard bleu. Je voudrais bien connaître la chipie qui le torture ainsi! Un homme comme lui! Partir en plein désert! chez les bûcherons et chez les Indiens!...

Ils quittèrent la salle, continuant à commenter la décision du grand chirurgien pendant que celui-ci préparait un sommaire bagage.

Un matin blanc de neige, par un froid vif qui fouettait le visage, Monnier était arrivé en charrette sur cette terre inconnue. La première maison du village à laquelle il frappa fut celle de Justin Langlade qui vivait là avec sa fille Rose. Il n'eut aucune peine à s'entendre avec eux, le Canadien étant très accueillant. Pour une somme modeste, il fut convenu qu'il y prendrait pension.

A partir de cette minute, Alain Monnier pensa avoir coupé les ponts derrière lui, barré la route aux souvenirs et, sous ce ciel étranger, goûter un apaisement de pays natal.

Il ne tarda pas à se féliciter de la décision qu'il avait prise, d'autant qu'il avait le rare privilège d'attirer à lui les sympathies.

Rose le lui disait huit jours après son arrivée, alors qu'il rentrait de tournée et qu'elle épluchait les légumes pour le repas en commun:

— Je ne sais comment vous avez fait, monsieur le docteur, mais ici, tout le monde vous aime. Vous êtes venu nous apporter du bien-être, des soins. Le Canadien est reconnaissant.

Elle ajouta en riant:

— Quand même! N'êtes-vous pas un peu sorcier?

Il dit mentalement:

— Hélas! pauvre sorcier qui ne peut même pas triompher de lui-même!

Il eut un soupir vite réprimé et répondit:

— Je suis heureux de l'affection de tous ces braves gens.

— Quand vous repartirez, ce sera un vrai désastre.

Elle leva de dessus son travail sa tête chargée de tresses châtaines et fixa sur lui ses yeux clairs dans lesquels passa une appréhension:

— Comment pourrions-nous vivre sans vous?... Ce poste de secours dont j'entends parler depuis que



LIÉES POUR LA VIE!

Vous vous fiez l'une à l'autre — et, toutes deux, vous savez que la 'Magic' vous donnera des gâteaux tendres et légers

VOUS vous ressemblez comme deux gouttes d'eau — vous travaillez et vous vous amusez ensemble — vous êtes liées pour la vie.

Et, toutes deux vous mettez votre confiance dans la 'Magic' lorsqu'il s'agit de gâteaux — vous savez qu'elle vous donnera invariablement des gâteaux à mie fine, légers et savoureux.

3 mamans canadiennes sur 4 exigent aujourd'hui la 'Magic' — et les plus grandes autorités en art culinaire du Canada em-

ploient cette fameuse poudre à pâte pour tous leurs gâteaux et autres pâtisseries.

Donnez le bon exemple à votre fillette quand vous faites des gâteaux; demandez de la Poudre à Pâte 'Magic' chez votre épicière dès aujourd'hui. Vous lui ferez en même temps une leçon d'économie car, pour une cuisson ordinaire, il faut pour moins de 1¢ de 'Magic'.

LIVRE DE CUISINE GRATUIT! Quand vous cuisez à la maison, employez le nouveau Livre de Cuisine 'Magic'. Plus de 300 recettes. Adressez: Poudre à Pâte 'Magic', Fraser Avenue, Toronto 2.

FABRICATION CANADIENNE

j'étais enfant, nous allons l'avoir ! et, bien que vous soyez un grand chirurgien de Paris, à ce qu'on m'a dit, vous allez soigner n'importe qui, n'importe où, et gratuitement. Jamais, sauf avec le Bon Dieu, on aurait cru ça possible !... Mais, vous repartirez ?...

Il lui effleura la joue d'une tape amicale :

— Petite fille, je ne songe pas à repartir. Rien ne m'attire, ni à Québec, ni en France, j'y ai trop souffert.

L'adolescente n'osa pas demander de quoi et par qui, mais sa voix se durcit pour répliquer :

— Ici, rien ne vous atteindra, personne ne vous fera de mal, on ne permettrait pas... Si vous restez jusqu'à ce que le poste marche, ce sera toujours ça...

Comme il ne répondait pas, elle se leva pour aller attiser le feu dans la grande cheminée.

— Vous manquez de bois, dit Alain, je vais en chercher.

Et il sortit pour aller dans la forêt chercher les fagots que Justin Langlade et ses compagnons élaçaient des beaux troncs d'érables et de bouleaux qu'ils abattaient quotidiennement.

Alain les retrouva à la place où, la veille, la nuit avait arrêté leur travail. Quelques minutes, il les contempla, ces rudes compagnons, tout à l'ardeur de leur tâche d'abatteurs, de scieurs.

Le père de Rose lui avait conté ses débuts difficiles, alors que seul, avec sa femme, il commençait sa carrière comme « boss » d'un chantier. Et puis, Rose était née, la mère était morte le même jour et il était demeuré seul, avec ce petit enfant, au milieu des bois. Aujourd'hui, il était patron à son tour et sa fille remplaçait au foyer la maman trop tôt partie.

Au contact de ces êtres frustes, dans une habitation sans confort, où les murs faits de troncs d'arbres craquaient sous le poids de la neige, Rose s'était fait une âme vaillante et le grand chirurgien l'admirait. Il pensait à elle en marchant à travers la forêt, luttant contre le vent qui commençait à souffler. Il sourit à l'image aux lourdes tresses, mais brusquement, son sourire s'éteignit : une autre image venait de l'effacer, celle de Paule, de Paule qu'il retrouvait partout et toujours.

Il atteignait les bûcherons dont la tête coiffée de vieux bonnets de fourrure commençait à se couvrir de flocons légers.

— Rude journée ! dit-il.

— Un blizzard, pronostiqua Langlade, le premier de l'hiver. Bah ! ça n'est pas l'dernier, vous en verrez bien d'autres, monsieur Alain, si vous restez avec nous encore un peu de temps !

Le chirurgien ne répondit pas. Il chargea ses bras de branches soigneusement attachées et déjà sèches depuis deux mois qu'elles étaient empilées à cette place. Comme il achevait sa tâche, il aperçut Rose qui venait vers eux.

— Ça me fait honte, s'excusa-t-elle, quand je vous laisse faire des besognes pareilles.

— Vous les faites bien, répliqua-t-il en riant.

— Mais moi, je suis une simple fille toute pareille à vos paysannes de France, je suis endurcie dans le métier...

— Me croyez-vous incapable ou moins fort que vous ?

— Oh ! pour ce qui est d'être fort, on ne peut pas vous refuser ça ! mais ce sont vos mains...

— Comment, mes mains ? Qu'est-ce que vous leur reprochez ? s'amusa-t-il.

Rose regarda, pensive, les longs doigts fins de Monnier :

— Ce sont des mains de « monsieur », vous avez tort de leur demander des travaux grossiers, vous les abîmez et elles ne sauront plus soigner les plaies des pauvres gens.

— Si vous croyez qu'vous aurez l'dernier mot ! interrompit Langlade qui, sa hache sur l'épaule, s'éloignait de quelques cent verges avec ses compagnons pour s'attaquer à un groupe d'érables.

En descendant vers la cabane, Alain dit à Rose :

— Soyez sans crainte, petite fille, si je peux me transformer en bûcheron d'occasion, je n'ai garde d'oublier que je suis médecin. La preuve : dès que je vous aurai porté votre provision de bois, je vous demanderai de me servir bien vite votre bonne soupe et une omelette et j'irai faire un tour du côté des Indiens. Il y a des enfants bien atteints dans leur tribu...

— Oh ! fit-elle avec une moue, vous allez soigner ces sauvages !

— Seriez-vous une mauvaise chrétienne, Rose ?

— Tout de même... essaya-t-elle d'expliquer, mais elle n'alla pas plus avant, incapable dans sa simplicité de trouver les mots nécessaires pour traduire clairement sa pensée.

Ils continuaient leur chemin à travers bois vers l'humble maison.

Dans le ciel, galopaient de lourds nuages gris ourlés de blanc, les arbres craquaient sous la poussée du vent et des branches trop frêles tombaient autour d'eux.

Au débouché de la forêt, dans l'espace libre autour de la maison, une rafale les arrêta brutalement.

Rose examina le ciel, les cimes des arbres et chercha des yeux au loin le groupe compact des bûcherons. Elle mit ses mains en porte-voix :

— Ho ! père, ho !... Il faut cesser le travail, c'est imprudent. Rentrez, père !

— On vient, répondit Langlade, sans presque hausser la voix, car le vent portait le son vers sa fille. Allons, les gars, au repos !

Le tourbillon faisait gonfler la jupe de Rose, découvrait ses jambes robustes, moulait son corps hardi, sa taille fine. Ses cheveux un peu dérangés, malgré la natte solidement épinglée en auréole, illuminaient son front blanc. Elle était belle, non de cette joliesse fragile et artificielle des femmes du monde, mais d'une saine et pure beauté.

Alain l'admirait pour la grâce qui se dégageait d'elle et plus encore pour son tranquille courage. Elle était l'âme de cette cabane perdue. Elle apportait dans tous ses actes — si humbles, si pareils les uns aux autres — une humeur toujours égale, la gaieté de son sourire et, parfois, un mot espiègle, une boutade qui mettait tous ces rudes hommes en joie.

Fleur des neiges, l'avait surnommée Alain, mais le père, lui, l'appelaient : *Mon petit rayon*.

Cependant, pour le chirurgien, elle ne représentait pas autre chose qu'une enfant charmante, une sorte de petite sœur brusquement tombée du ciel. Rien de trouble ne se mêlait à la sympathie qu'immédiatement Rose lui avait inspirée et qui s'était transformée bientôt en une profonde affection.

Et il pensait d'être pour Rose qu'un grand camarade, car, perdu dans son rêve — dans ce rêve dont il semblait ne devoir jamais guérir — il ne savait rien du tendre cœur qui battait à ses côtés.

Dans les regards que Rose fixait gravement sur lui, il ne voyait pas monter l'amour. Certes, il n'ignorait pas qu'il lui était sympathique et

qu'elle avait une vraie peine, aux heures où, ne pouvant surmonter le passé, il sombrait dans une mélancolique et lourde songerie. Il croyait qu'elle redoutait de voir partir l'indispensable médecin.

Pour lui, Rose était une petite fille qu'il admirait. Voilà tout.

Sur le seuil de la maisonnette, ils déposèrent leur fardeau.

— Vite, monsieur Alain, faites un grand feu, ordonna d'un ton enjoué la fille du bûcheron avant de retourner dans la neige.

Sur les braises, il posa un fagot entier et des bûches comme il l'avait vu faire à Rose et, empoignant un énorme soufflet, il activa consciencieusement la combustion. Les flammes jaillirent en quelques minutes et la cabane en fut illuminée.

— Vraiment, vous allez ressortir par un temps pareil ? s'inquiéta l'adolescente qui s'activait, une marmite à la main.

— Il le faut, je dois me préoccuper de ce qu'on pourra organiser dans un cas de ce genre avec le maximum de rapidité... et puis, je vous ai déjà dit que j'étais assez inquiet pour ces misérables enfants.

De nouveau, une petite moue arqua ses lèvres. Il se mit à rire :

— Oui, je sais, ce sont des sauvages ! mais ils ont confiance en moi, eux aussi, ils m'attendent, je ne voudrais pas que ce soit en vain.

— Même s'il y avait du danger ?...

— Mais il n'y a pas de danger. Le blizzard n'est pas très violent.

— Mangez toujours, docteur.

Elle le servait, heureuse, avec des gestes simples et charmants. Il la complimenta pour les mets qu'elle avait préparés et, sa faim une fois apaisée, il alluma sa pipe. Ce geste lui rappela les cigarettes au goût sucré qu'il fumait à Paris.

Paris ! Qu'on était loin, ici, des habitudes de civilisés ! Qu'il était différent, cet humble logis, de l'appartement luxueux de Passy dans lequel il avait pris l'habitude de vivre !

Paris !... Le nom prestigieux chantait en lui, évocateur de tant d'images inoubliées... inoubliables ! Ses années d'étudiant, les examens préparés avec conscience, passés avec succès, la guerre, la rude amitié de Toubib-ben-Toubib, la clinique, sa clinique, et enfin, Paule ! Paule !

Le docteur se leva de table et vint s'asseoir à l'intérieur de la vaste cheminée. Le menton dans le creux de sa main, il suivit les volutes légères qui sortaient de sa pipe, montaient en spirale dans les hauteurs de la cheminée. A travers ce nuage bleu, une image se précisait : silhouette fine, gracieuse, tête aux boucles d'or, aux regards de lumière ! Paule Avenue, telle qu'il l'avait contemplée si souvent, admirée aussi.

Décidément, le moindre mot, la plus innocente phrase, lui rappelaient toujours, lui rappelleraient éternellement son bel amour perdu.

Il restait là, assis, immobile. Sa pipe s'était éteinte, mais, distraît, Alain continuait de fumer. Il était si loin de ce foyer de bûcherons, de cette forêt canadienne, si loin de l'adolescente rustique qui, debout, devant lui, ayant terminé sa besogne de ménagère, le regardait avec tristesse.

— Monsieur Alain, appela-t-elle, à voix basse, quelqu'un vous a fait du mal...

— Pourquoi ? fit-il, surpris, arraché soudain à son rêve.

— Parce que vous avez un visage si changé... vous êtes malheureux...

Il répondit avec amertume :

— Y a-t-il, en ce monde, des gens qui peuvent se dire heureux ?

— Mais, bien sûr ! s'égaya-t-elle, naïve. Il y a moi, par exemple.

— Vous, Rose, vous détenez le bonheur ?

Elle eut un joli rire sonore :

— Oh ! le bonheur, ce n'est pas bien difficile à trouver ! C'est une petite maison modeste — comme celle-ci — bien défendue contre le froid, la neige, les ours et les loups. Et, dans cette maison, avec le bon travail de chaque jour, la joie des présences aimées : un vieux père, des camarades pleins de gaieté, un ami comme vous...

— Un ami, petite Rose ? Je n'apporte guère de bonheur chez vous. Je suis un étranger de passage...

— Un Français n'est pas un étranger pour des Canadiens, riposta-t-elle.

Alain se sentait un peu rasséréné, il eut envie de parler de lui à cette enfant :

— Vous aviez raison, Rose, une douleur a assombri ma vie, une douleur très grande... mais dont personne n'est responsable...

— Je m'en doutais, fit-elle, émue de la soudaine confiance.

— J'en reste marqué à jamais et je suis un bien triste camarade pour vous.

Elle croisa ses mains et les serra vivement l'une contre l'autre :

— Vous êtes tout pour nous. Nous avons compris que vous êtes un grand savant et que les Indiens ont raison qui vous croient un peu sorcier. Nous n'avons qu'une crainte, c'est que vous nous quittiez un jour, sans crier gare... comme vous êtes venu.

Il secoua sa tête comme pour chasser des pensées sombres :

— Non, petite Rose, cela n'est pas à redouter pour le moment... Il y a des choses auxquelles je ne dois plus penser, avant...

Il balaya de la main une image importune :

— Bah ! Ne parlons plus de tout cela !... Voulez-vous me donner ma pelisse et mon bonnet ?

— J'ai recousu un bouton qui allait tomber, dit-elle.

Elle l'aïda à s'envelopper chaudement avec des soins de mère ou d'épouse. Quand elle ouvrit la porte, un tourbillon les fit reculer. A ce moment, Justin Langlade et son équipe rentraient, chargés de leurs outils qu'ils remisèrent sous une hutte près de la cabane. Puis, ils s'engouffrèrent sous le toit protecteur.

— C'est-y qu'vous partez, m'sieur Alain ? s'inquiéta le père de Rose.

— Je vais du côté des Indiens.

— Leurs cabanes sont isolées, attention de n'pas vous perdre ! Faudrait pas qu'on vous ramène sonnante !... (bon à enterrer, à sonner les cloches.) Et chaussez vos raquettes. Ça va être un fameux temps !... Pour nous, ça n'est jamais qu'un gillon ! (repos causé par le mauvais temps).

Le docteur serra la main de Langlade, adressa un signe amical aux bûcherons, sourit au clair visage de la jeune fille, et, les pieds solidement fixés aux indispensables raquettes, il se dirigea vers la forêt.

Un souffle sauvage lui mordit le visage et, pour donner moins de prise au vent, il se courba en avant et se dirigea vers ce qu'il estimait être son devoir.

CHAPITRE II

IL RENTRA tard, tout proche de la nuit, harassé de fatigue. Rose tenait prêtes, depuis plus d'une heure, des boissons chaudes qu'il but avec avidité.

— Vous allez vous mettre au lit tout de suite, dit-elle avec autorité... Si c'est possible de risquer la mort !...

(Lire la suite page 39)



“Si vous étiez à ma place un seul jour vous choisiriez une Pontiac!”

Sedan deux portes “torpédo” six de luxe

“Vous l’avez dit! Il n’est pas difficile de comprendre pourquoi tant de gens achètent la Pontiac 1941. Si vous étiez à ma place, vous sauriez *pourquoi* — et vous choisiriez vous aussi une Pontiac!

“D’abord, il ne s’en fait pas de meilleure que la Pontiac. Je travaille sur toutes les marques d’autos, en dedans et en dehors, de haut en bas — et prenez ma parole, *je m’y connais!*

“Ce qui m’intrigue, c’est que le manufacturier puisse fabriquer une belle voiture comme la Pontiac à un prix parmi les plus bas. J’ai des clients qui avaient l’habitude de dépenser deux ou trois milliers de

dollars pour leurs autos, et aujourd’hui, ils me disent que la Pontiac est la meilleure qu’ils aient jamais eue; qu’elle leur donne tout ce qu’ils pourraient désirer dans une auto *sans considération* de prix.

“Ils sont enthousiasmés par le fameux moteur à tête en L de Pontiac, qui est si puissant, silencieux, économique et sûr—disent que l’auto se conduit comme un rêve—que les genoux mécaniques sont très doux. Et il va sans dire que les dames admirent l’élégance de la Pontiac “torpédo” à marchepieds dissimulés, soustraits à la neige et à la boue. Prenez donc mon conseil — considérez l’avenir et entrez dans le mouvement économique—*choisissez une Pontiac!*”

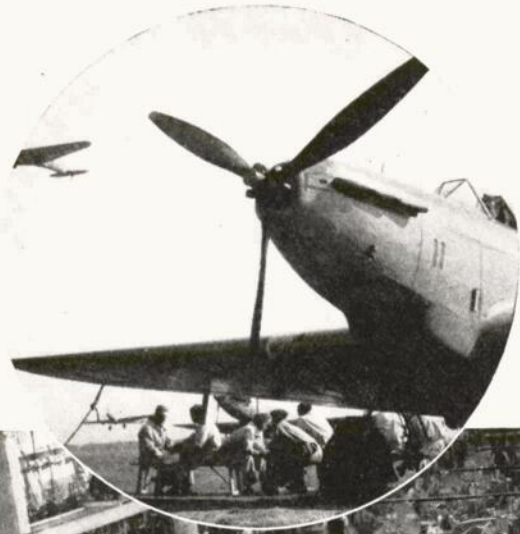
FABRICATION CANADIENNE
PAR GENERAL MOTORS

Pontiac



Travaillez pour la
victoire...
Prétez pour vaincre!

Voici ce que vos



Les avionneries canadiennes, mal préparées en 1939 à la production massive, sont maintenant à même de fabriquer des avions pour le Canada et la Grande-Bretagne. Mais leur expansion exige de l'argent.



Le Canada a réalisé un record de production de mitrailleuses. 600 pièces entrent dans la fabrication de cette arme moderne. Le Canada et la Grande-Bretagne en réclament des milliers. On ne peut les produire qu'avec beaucoup d'argent.



Seuls des ouvriers spécialisés peuvent fabriquer les canons anti-avions de marque Bofors. Le Canada fabrique maintenant ces canons en quantité.



Les canons modernes contre-avions sont coûteux. La ligne de nos côtes est très étendue. Pour les défendre contre toute attaque, il en faut beaucoup. Il faut en outre des détecteurs d'avions, des projecteurs, des télémètres, autant d'appareils qui coûtent beaucoup d'argent.

Avions, canons, obus... Navires, camions, chars d'assaut... Le nerf de la guerre, c'est votre argent

CETTE GUERRE, tous les vrais Canadiens sont bien décidés à la gagner. Et pour la gagner, coûte que coûte, ils mettront à contribution toutes les ressources de leur pays pour délivrer le monde de la tyrannie nazie.

Armes, munitions, ravitaillement de toutes sortes, équipements, sortent tous les jours de nos usines tandis que nos centres d'instruction forment d'incomparables soldats.

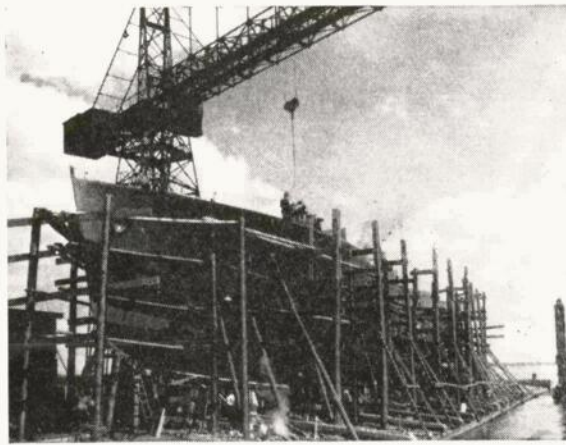
Partout, dans les mines, les manufactures, les moulins et les chantiers, on travaille à plein rendement. Et l'industrie canadienne produit, à un rythme sans cesse accéléré, tout le matériel de guerre nécessaire.



Les chars blindés et les chars d'assaut sont indispensables à la guerre moderne. Les fabriques d'automobiles canadiennes en produisent en quantité. La fabrication des chars d'assaut est aussi commencée. De plus, on en a acheté un grand nombre aux Etats-Unis.



De nos usines de munitions sortent des millions d'obus... La demande en est illimitée. L'ouvrier ci-dessus vérifie le filetage à l'intérieur d'une capsule d'obus.



Le Canada construit présentement 70 corvettes au coût de \$39,000,000, pour convoyer nos troupes et nos munitions. Aussi des navires marchands et peut-être même des destroyers. Notre marine compte 400 unités avec un personnel de 27,000 hommes coûtant annuellement \$170,000,000.



Nos usines canadiennes fabriquent environ 400 véhicules de transport armés par jour. Ils ont joué déjà un rôle important sur toutes les scènes de la guerre.

Il faut en finir!.. Souscrivons

dollars acheteront

Vivres, acier, bois... Equipement, outillage d'entraînement... Ce sont encore vos dollars qui les fournissent

IL FAUT de l'argent pour faire marcher notre machine de guerre. De l'argent pour la construction d'usines, pour leur outillage, pour l'achat des matières premières et pour la main-d'œuvre. De l'argent pour fabriquer des canons, des obus, des avions, des camions et des chars d'assaut... en nombre toujours croissant.

De l'argent encore pour armer, nourrir, former et instruire nos combattants... Pour construire des navires affectés au transport des approvisionnements, à l'escorte des convois et à la défense de nos côtes.

Beaucoup de cet argent provient des taxes et des impôts. Mais il en faut davantage. En consacrant à l'achat d'Obligations de la Victoire une bonne part de nos économies, nous prouverons à Hitler que les Démocraties sont capables de sacrifices... et qu'elles entendent faire combattre leur argent pour la victoire.



Navires, canons, munitions exigent des milliers de tonnes d'acier pour les usines de guerre canadiennes qui s'en servent jour et nuit.



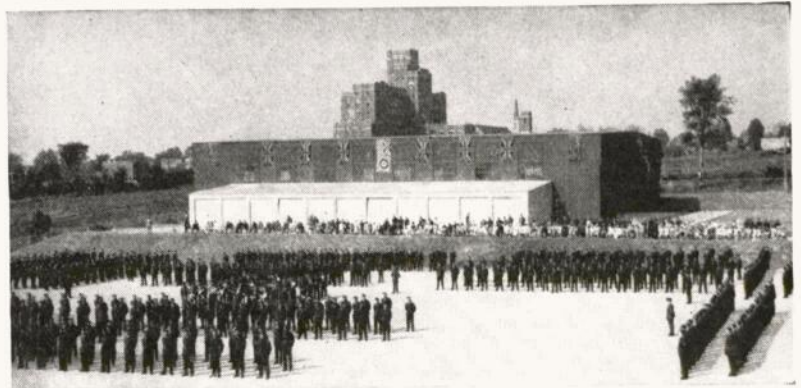
Le bois canadien est une matière première précieuse pendant la guerre. En 1940, la Colombie britannique, pour sa part, en a expédié en Angleterre un milliard de pieds carrés. Sur la vignette, des bûcherons emploient une grue à crochet pour charger les billots expédiés aux moulins à scie.



Les recherches scientifiques jouent un rôle important dans l'effort de guerre du Canada. L'expert sur la vignette soumet des casques d'acier à une épreuve contre les balles.



Nos soldats ont besoin de milliers d'uniformes et autres articles d'habillement. La manufacture que vous voyez ici est l'une des nombreuses entreprises qui fabriquent ensemble plus de 40,000 paires de chaussures.



Pour l'instruction de nos pilotes et pour mener à bonne fin le plan gigantesque connu sous le nom de "Commonwealth Air Training Plan", il faut des centres d'instruction nombreux dans toute l'étendue du Canada. Le Canada consacre à cette œuvre des millions de dollars.



L'entraînement, l'équipement et l'envoi outre-mer d'un nombre toujours croissant de pilotes de la R.C.A.F., tout comme l'entretien de ces jeunes aviateurs, tels ceux que vous voyez ici, à qui on vient de remettre leurs ailes, coûtent plusieurs millions de dollars.



La seconde division de l'armée canadienne, à son départ pour l'Angleterre. Le Canada a jusqu'ici levé, formé et expédié outre-mer deux divisions d'infanterie. Deux autres divisions sont à l'entraînement.



On construit et aménage de nombreux camps d'instruction dans tout le Canada. Tentes, huttes, lits, eau courante et travaux de drainage, etc., entraînent pareillement des frais considérables.

L'EMPRUNT de la VICTOIRE

L'élégance et l'économie
vont de pair! quand vous
PORTEZ-UNE
WESTFIELD



*Vous n'avez
jamais vu de
si belles montres...
à si bas prix!*

Trojan

\$9.95 en blanc
\$12.75 en jaune
15 pierres

Cette belle montre de confiance semble valoir deux fois son prix!

Miss Liberty

\$17.75
15 pierres

Une exquise montre minuscule que vous serez fière de porter n'importe où!

Sportsman

Nouveauté frappante. Élégante! Fonctionnement sûr!

\$24.50
17 pierres

Brenda

Minuscule, ronde. Gravure superbe.

\$22.50
17 pierres

MONTRES
WESTFIELD

Fabrication Soignée - Style Élégant - Bas Prix!

WESTFIELD WATCH COMPANY — 372 BAY STREET, TORONTO



Elégante tenue de villégiature exécutée avec des tissus Viyella. Avec ces tissus, tous du dernier chic, on peut faire toutes les toilettes imaginables, pour femmes et enfants.

L'Industrie de la céramique au Canada !



Il existe depuis peu, au Canada, une industrie de la céramique capable de fabriquer en série de la vaisselle décorative tout aussi attrayante que la production européenne d'avant-guerre. Ci-dessus, un service de la Sovereign Potters Limited, maison 100% canadienne. Ce service, de la série « Silhouette », peut aussi bien servir au petit déjeuner qu'au lunch à la campagne et à un thé sans cérémonie. En quatre fonds de couleur différents : vert, noir, rose et bleu turquoise.

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 34)

— Le fait est, avoua-t-il, que je tombe de fatigue et de sommeil.

Et le matin suivant, il dormait encore d'un sommeil exempt de rêves (enfin !) et tous les hôtes de la cabane avec lui, lorsqu'on frappa rudement à la porte.

— Qui va là ? cria Justin Langlade, sans bouger du sillon douillet qu'il avait creusé dans la couette de son lit.

— On d'mande le docteur, répondit une voix du dehors.

— Le docteur ? Il dort.

— Faut qu'il vienne tout de suite, rapport à un garçon qui s'étouffe à c'qu'on m'a dit.

Cette fois, le père Langlade rejeta ses couvertures et sauta par terre.

— Y vient, tranquillisa-t-il, y va s'lever !

— Va lui dire, insista la voix.

— Compte sur moué.

Et le vieux bûcheron s'en alla, traînant des chaussons usagés, vers le lit que Monnier occupait dans la même pièce que lui.

Le chirurgien dormait, écrasé par les fatigues de la veille. D'une pression sur l'épaule, il le réveilla.

— Qu'y a-t-il ?

— Un gamin qui peut pu respirer, paraît-il, on vous attend.

— Demandez la route à suivre et dites que j'y vais.

Dans une pièce contiguë, grande comme un placard, Rose avait entendu la conversation. Elle se vêtit en hâte. Pendant qu'au dehors, son père interrogeait l'homme qu'on avait dépêché vers le docteur, elle se mit à préparer un rapide déjeuner. Partir l'estomac vide était dangereux par un temps pareil.

— Prenez ceci, dit-elle à Monnier qui achevait de s'équiper.

Il but un bol de bouillon en se rapprochant de la porte :

— Langlade, où faut-il aller ? Est-ce loin ?

— Très loin, fit le vieux étendant le bras, de l'autre côté de la forêt, en pleine neige. A pied, c'est impossible, vous enfoncerez jusqu'aux genoux.

— Il faut pourtant y aller ! Est-ce que ce petit est le seul malade du village ?

— Oui, m'sieur l'docteur, répondit l'homme qui était entré en refermant la porte derrière lui.

— C'est sans doute une angine, mais en cas, j'emporte trois ampoules de sérum antidiphthérique.

— J'vous dis qu'vous pouvez pas partir ! insista le bûcheron.

— Père, le traîneau... suggéra Rose.

— Le traîneau ? Oui, comme cela, on peut tenter l'coup. Venez, m'sieur Alain, j'vas vous conduire.

C'était le premier voyage que le docteur Monnier entreprenait dans de pareilles conditions, c'était aussi le commencement de la saison d'hiver au Canada.

Jamais encore, il n'avait fait des visites dans un semblable véhicule. Qu'elle était loin, sa luxueuse automobile qui glissait confortable et rapide sur les chaussées parisiennes !

Ce trajet en traîneau le long des pistes neigeuses avait du charme et de l'imprévu. Le véhicule, attelé d'un lourd cheval pommelé, raclait la terre gelée, sautait sans douceur par-dessus les aspérités du chemin, déferlait sur les pentes à grand bruit de grelots, de claquements de fouet.

Justin Langlade conduisait d'une main sûre et l'on filait à vive allure, sans échanger une parole, à cause du froid et du tintamarre de l'équipage.

Un lièvre presque blanc traversa la piste et Alain se demanda de quoi il pouvait vivre dans ce désert.

Derrière eux, le traîneau laissait deux légères ornières parallèles. Mais du village canadien, on n'apercevait jamais les toits.

— Que c'est loin, se disait Monnier, avec une inquiétude accrue.

Il devinait les progrès que le mal pouvait faire. Heureusement, il avait emporté du sérum.

— Nous y voilà ! cria Langlade pour se faire entendre.

Et il montra du bout de son fouet, près d'un bois de sapins, de misérables masures, si complètement couvertes de neige qu'on ne les devinait qu'à la mince colonne de fumée qui s'échappait de chacune d'elles.

On devait guetter cette arrivée car le traîneau ne fut pas plutôt arrêté que toute la population affolée se précipita au-devant du médecin. Il comprit que quelque chose de grave se passait.

Pendant les heures qui s'étaient écoulées depuis qu'on avait dépêché le messenger, le mal avait fait des progrès énormes.

Limité d'abord à un garçon de sept ans, voilà qu'il gagnait de foyer en foyer, menaçant de frapper toutes les familles.

Quatre mères se jettèrent littéralement sur Monnier :

— Chez moi ! Venez chez moi, d'abord !

— Monsieur le docteur, c'est mon petit, sauvez-le !

— Ma fille, monsieur, elle vous attend !

— La mienne s'étouffe ! elle râle déjà, elle va mourir !

D'un geste, il apaisa les plaintes :

— Je soignerai tous vos enfants, dit-il, et à sa voix les sanglots même se turent. Mais il est juste de combattre le mal là où il est entré d'abord. Où est la maison du premier atteint ? ...

Une autre femme, les yeux hagards, à moitié folle, se précipita :

— Venez, c'est chez moi ! ...

— Cela fait cinq, se dit Alain, bigre ! ...

Il suivit la femme en promenant un regard sur toute cette population complètement démoralisée.

Monnier faisait figure de demi-dieu. Il était le sauveur, le guérisseur, le grand savant à qui rien n'était impossible. On l'avait attendu comme le Messie et maintenant, il était là, on l'avait ! Pour un peu, tous ces êtres se seraient agenouillés devant lui. Bien sûr il allait triompher du mal, tous ces petits qui gémissaient sous leurs couvertures allaient retrouver leur respiration.

Le docteur alla de maison en maison, suivi par tout le village. Quand il eut examiné les malades, il se demanda avec angoisse comment il allait, avec si peu de moyens, les soigner tous. S'installer au chevet de l'un, c'était sûrement au détriment des autres. Il fallait tenter de les sauver tous.

Il réfléchit quelques secondes, puis il se tourna vers les mères angoissées, qui attachées à ses pas, semblaient prêtes à se dévorer entre elles pour qu'il consente à s'arrêter définitivement au chevet de l'enfant bien-aimé.

— Nous allons, dit-il, transporter tous les malades dans la même cabane, la plus chaude, la moins délabrée. Là, nous organiserons une sorte d'infirmerie et chacune de vous veillera à tour de rôle et exécutera mes or-

(Lire la suite page 41)

Quand le confort est si désiré



● A l'intérieur de l'enveloppe de gaze qui recouvre la serviette sanitaire

Modess, il y a une bourrure si souple, que nous la disons

"duveteuse." C'est l'extrême souplesse de cette bourrure qui rend la

nouvelle Modess si merveilleusement confortable — si extra-

ordinairement réconfortante. Le dépliant que vous trouverez dans la

boîte de Modess vous expliquera pourquoi. Vous trouverez la

serviette Modess chez votre fournisseur régulier.



Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 55

Solution du problème du mois dernier.

M	A	L	C	H	A	N	C	E	V	X	M	E	D	I	C	A	M	E	N	T	S
A	M	E	R	I	C	A	I	N	S	F	T	A	M	A	R	I	N	I	E	R	
E	V	A	S	U	R	E	S	P	O	T	M	A	R	R	A	N	T	E	S		
R	E	N	T	I	E	R	C	R	U	E	L	M	O	M	I	E	S	P			
A	H	S	E	M	S	C	H	E	R	S	D	N	E	E	R	C	O				
V	A	V	R	E	B	O	K	M	O	L	E	R	C	R	U						
I	T	O	S	T	A	T	H	O	U	D	E	R	I	E	N	S	O	I	R		
G	U	I	S	E	E	N	E	I	R	E	T	E	S	S	A	L	E	P			
O	R	T	P	I	E	I	S	E	R	E	R	C	A	S	U	R					
T	E	C	I	M	E	N	O	E	A	T	H	P	O	L	E	R	I				
E	C	A	L	I	C	E	S	A	U	T	E	Y	O	T	I	V	E	S			
S	R	E	T	A	R	D	U	R	E	S	O	L	I	V	E	R					
D	O	S	R	E	L	I	R	E	I	M	A	L	I	C	E	R	A	T			
R	U	E	R	R	E	G	A	R	D	M	E	N	A	L	E	M	A	T	E		
A	R	N	I	M	R	E	I	S	P	R	A	G	E	B	A	D	I	L			
M	I	T	R	E	S	E	N	P	A	R	S	E	S	A	N	A	N	E			
A	S	I	A	L	I	E	S	O	R	E	L	S	A	R	D	I	N	E	S		
T	R	I	N	E	T	A	T	E	L	I	E	R	S	U	I	E	S	C			
U	T	T	I	N	P	A	R	A	N	G	E	R	E	N	G	H	O				
R	O	T	U	B	A	R	E	N	T	E	E	L	E	C	E	P					
G	U	E	T	B	A	I	F	S	T	E	I	N	I	A	L	A	R	A			
I	R	E	H	A	I	R	F	S	E	M	O	I	S	I	R	D	O	G			
E	S	P	A	R	L	E	R	I	E	S	E	N	A	T	E	U	R	N	E		

HORIZONTALEMENT

- Genre de crassulacées. — Souvenir. — Anciens récits et légendes scandinaves.
- Mauvais chien. — Qui se rapporte au lierre. — Mise en pâte.
- Qui appartient aux minéraux. — Personne qui administre les affaires d'autrui. — Savant français.
- Ecrits médisants. — Eau congelée. — Tissu rougeâtre qui entoure les dents à leur base.
- Rêve. — Se suivent dans bosse. — Grande foule.
- Pronom personnel. — Venue au monde. — Onomatopée. — Répare. — Se suivent dans *Nemrod*. — Mimologisme.
- Partie d'une charrue. — Fortement exprimées. — Argile rouge et jaune.
- Côté d'une pièce de monnaie. — Qui n'est pas du lieu. — Chocs. — Mal insignifiant.
- Colère. — Manière de filer. — Inspections exactes. — Règle obligatoire.
- Article contracté. — Note. — Saison. — Tête. — Etendue d'eau entourée de terre. — Interjection. — Ville de Chaldée.
- Poète italien. — Voleur au jeu. — Nuages.
- Huile purgative (pl.). — Promesse solennelle. — Mouvoir une chose.
- Conjonction. — Moment où la mer ne monte ni ne baisse. — Nom vulgaire de la larme du hanetton.

VERTICALEMENT

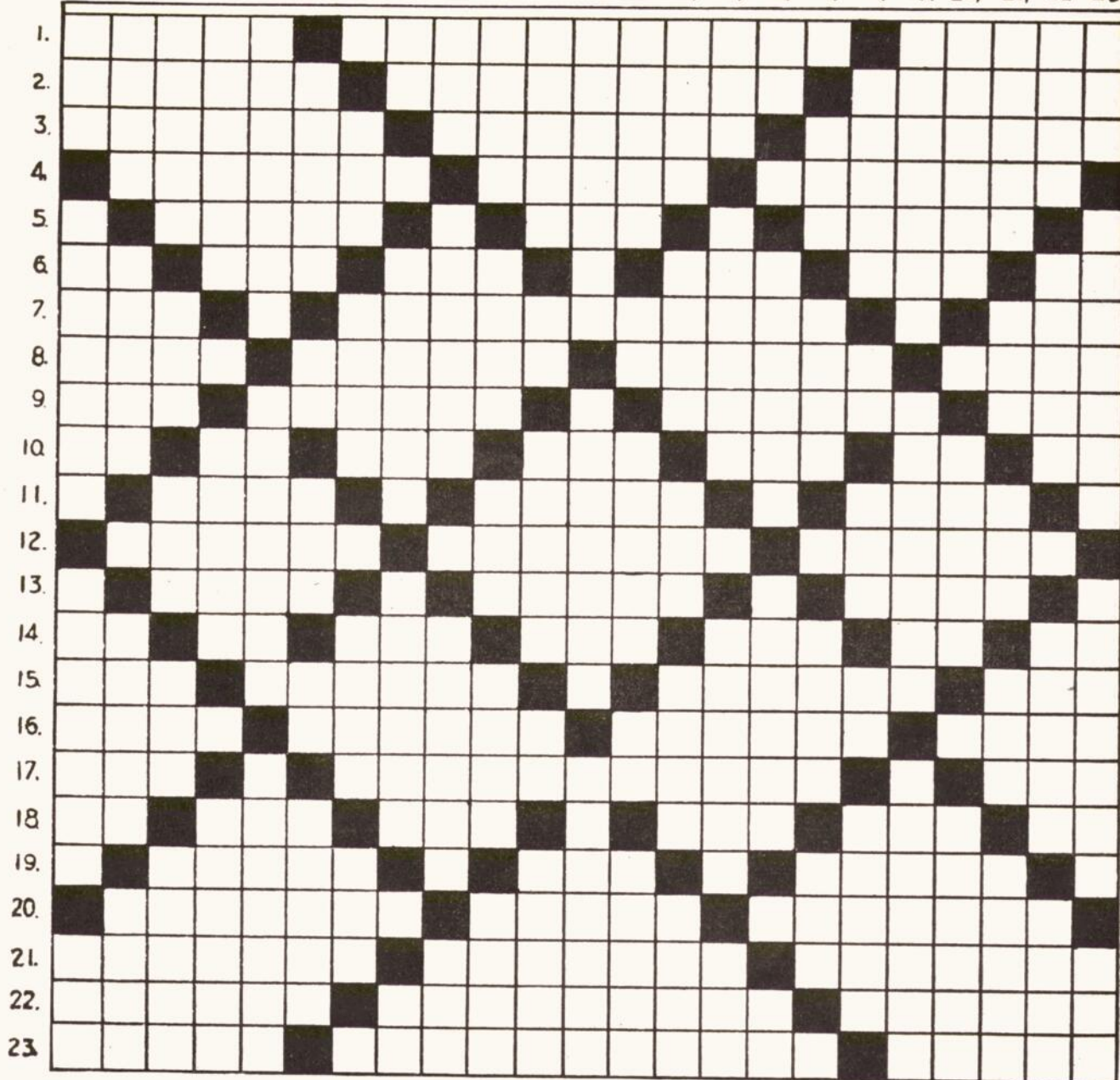
- Interjection. — Négation. — Inférieur. — Homme ignorant et entêté. — Monnaie japonaise. — Note. — Interjection.
- Espèce de graminée. — Qui n'est pas droite. — Rompu. — Particule des noms arabes.

- Le petit d'une âne. — Etoffes de soie fine. — Toucher avec la main. — Faire quelque chose.
- Adjectif possessif. — Qui a une sensibilité un peu romanesque. — Roi de Hongrie.
- En les. — Syllabe de *buccal*. — Abréviation de sainte. — Substance dure. — Gomme (en anglais). — Fille d'Inachos.
- Coupée avec la sape. — Consonnes de *viril*. — Collection.
- Qui a la forme d'un fer de flèche. — Qui est essentiel à la vie. — Navires cuirassés.
- Sorte de casserole en fonte. — Sorte de pantalon. — Qui a des rentes.
- Extrémité d'une veine métallique. — Garnie de clous à larges têtes. — Extrémité d'une maîtresse branche.
- Disposée. — Ouvriers qui travaillent aux terrassements. — Sorte de siège que l'on met sur le dos du cheval.

- Maux des montagnes. — Principe. — Tragédie de Corneille. — Onomatopée. — Grand fleuve de l'Europe.
- Genre de Cromwell. — Manière. — Bavardage hardi et effronté.
- Mollusque. — Dé à jouer. — Meuble de classe.
- Petit bouclier. — Interjection. — Jamais. — Lame chitineuse des seiches. — Démonstratif.
- Général américain. — Se meut, au moyen d'ailes. — Support latéral d'un siège. — Saison.
- Interjection. — Bandit qui court les mers. — Pièces triangulaires terminant les bras d'une ancre. — Pronom personnel.
- Préfixe. — Equipage de voyage. — S'écoule presque insensiblement. — Conjonction.
- Paradis terrestre. — Viscère, organe sécrèteur de la bile. — Etre fantastique. — Sorte de greffe. — Fourrure blanche et grise.
- Celles qui donnent des soins maternels. — Adjectif numéral. — Ville forte de Numidie. — Note. — Maison de campagne élégante.

- Action. — Assortir les couleurs. — Unité. — Préposition. — Romancier français.
- Venue au monde. — Qui appartient à la vue. — Sentiers. — Personne qui a des aptitudes spéciales pour.
- Démonstratif. — Ch.-l. de canton (Loire inf.). — Qui a du génie. — Terminaison d'infinifit.
- Hareng en caque. — Enduit imitant le marbre. — Lexicographe français. — Animal contractile.
- Girouette. — Pronom personnel. — Poli, sans tache. — Ville de Chaldée. — Caillou poli et aplati.
- Variations du niveau de l'eau. — Préparation liquide salée. — Gravés.
- Chez les Romains, cour intérieure entourée d'un portique. — Moment déterminé du jour. — Petit morceau.
- Jambière d'armure. — Note. — Aride. — Noms donnés aux officiers turcs. — Personnage de *Tempête*, de Shakespeare.
- Contentement. — Oiseau de proie nocturne. — Absence d'un lieu prouvé par la présence dans un autre. — Veau marin.
- Maigre. — Forts bordages qui relient entre elles les différentes pièces du pont d'un navire. — Ancien roi d'Egypte. — Chemin de ville.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22 23



dres
aller
Il
tout
qu'u
—
que
veid
va y
C
Ma
cé l
ban
s'él
rain
sou
dut
—
fau
—
des
ner
et u
Je n
d'ic
qu'i
qui
pas
—
bûc
est
nor
A t
I
d'o
rab
ser
tra
télé
val
Bie
pet
pla
rep
me
—
sor
—
I
ner
—
mé
imp
ma
pre
plu
l'im
—
ser
po
ser
d'a
mè
req
—
do
—
n'é
—
to
ser
me
—
vo
co
te
Ay
—
l'a
ce
pe
—
ter
co
fle

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 39)

dres. Chez laquelle de vous faut-il aller ?

Il s'agissait de la vie des petits : toute jalousie sombra et il n'y eut qu'un cri pour déclarer :

— Chez la Mariette ! tout est presque neuf, là-dedans et si propre !

— Qu'on y porte les enfants, enveloppés dans des couvertures. On va y dresser cinq lits tout de suite.

Ce fut fait en un tour de main. Mais à peine Alain avait-il commencé les piqûres de sérum que, des cabanes voisines, des cris de désespoir s'élevèrent : l'épidémie gagnait du terrain. Une fillette se plaignait d'un soudain mal de gorge, un garçonnet dut se coucher, brûlant de fièvre.

— Langlade ! pria le docteur, il faut à tout prix d'autre sérum.

— Ousqu'il est, monsieur ?

— Chez vous, sur l'étagère au-dessus de mon lit. Rose vous le donnera. Seulement, vous êtes fatigué, et un second voyage aller et retour... Je n'ose pas envoyer un des hommes d'ici, ils n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils font... Moi, je ne peux pas quitter ces gosses et je ne répons pas d'eux sans sérum.

— Comptez sur moi, répondit le bûcheron avec simplicité. Le ch'val est rapide, j'vous promets de n'économiser ni ses forces ni les miennes. A tout à l'heure, donc !

Il boutonna sa veste en peau d'ours, enfonça son bonnet, dont il rabattit les oreillettes pour se préserver du gel et il grimpa sur son traîneau, qu'on avait rentré tout atélé dans une grange.

Il fit claquer sa langue et le cheval prit tout de suite le trot allongé. Bientôt, le messenger ne fut plus qu'un petit point noir sur le blanc de la plaine, puis il disparut tout à fait, repris par le vent, le givre, la tourmente.

— Pourvu que rien ne lui arrive, songea Monnier.

Et sa pensée compléta aussitôt :

— Et pourvu que mes malades tiennent jusqu'à son retour !

Il revint vers la cabane transformée en dortoir, se pencha sur les lits improvisés et tenta, pour atténuer le mal, des palliatifs de fortune : compresses, frictions, boissons chaudes, plutôt pour rassurer les mères dont l'inaction augmentait l'angoisse.

Il savait trop bien que le fameux sérum découvert par le docteur Roux pouvait seul apporter la guérison. Il sentait, fixé sur lui, le regard lourd d'anxiété de chacune de ces pauvres mères, qui épiaient dans son propre regard le reflet de la vérité.

— Vous les sauverez, monsieur le docteur, implora l'une d'elles.

— Je l'espère.

— Vous l'espérez seulement, vous n'êtes pas sûr ?

Il murmura, les nerfs vibrants :

— Je ne suis pas le bon Dieu...

Mais il lut un tel désespoir sur tous ces visages tendus vers lui qu'il sentit la nécessité d'un encouragement immédiat :

— Mais vous allez le prier, de tout votre cœur, tenez, là, dans ce petit coin. Il n'est pas possible qu'il n'écoute pas l'imploration de tant de mères. Ayez confiance...

— Nous avons confiance.

Il demeura seul, allant d'un lit à l'autre, désespéré de son impuissance, affolé devant le mal qui peu à peu s'amplifiait.

Dans la misérable cabane, on n'entendait bientôt plus qu'un murmure confus de voix suppliantes, et le souffle rauque des enfants.

Alors, le docteur, frissonnant, sentit que la mort rôdait dans la pièce et qu'il était désarmé.

CHAPITRE III

LANGLADE arriva chez lui, courbé par la fatigue et recroquevillé par le froid, et son cheval fourbu, buttant tous les cinq pas.

Mais l'idée du but qu'il poursuivait et la pensée que tant d'êtres n'attendaient leur salut que de sa promptitude, le fit dégringoler de son traîneau et pousser la porte de sa cabane :

— Rose, où donc es-tu ? cria-t-il, dès le seuil franchi.

Il s'arrêta, saisi par le spectacle inattendu qu'il avait sous les yeux : sous le manteau de la cheminée, frileusement pelotonnée, une jeune fille inconnue était assise et, de l'autre côté de l'âtre, il y avait un homme également inconnu, aux cheveux gris ébouriffés.

Justin Langlade ôta poliment son bonnet de fourrure et salua ses hôtes. A ce moment, Rose entra dans la pièce et elle expliqua aussitôt :

— Cette demoiselle et le monsieur sont arrivés depuis une heure ; ils veulent voir le docteur Monnier.

— Alors, faudra qu'ils attendent un bout de temps : la maladie a fait là-bas, de sacrés progrès. M'sieur Alain m'envoie chercher toute sa provision de sérum. Attrape-moi ça, paraît qu'tu sais où ça perche...

— Mais, père, tu es à bout de forces ! s'effraya Rose.

— Non point, fillette. Mais y faut changer l'cheval. César n'en peut plus. Donne-moi la Roussette ; elle trotte bien et faut gagner du temps. Vous, m'sieur et dame, vous êtes ici chez vous.

Il se versa un bol de vin chaud et continua de raconter ce qui se passait là-bas.

— Tout le village est sens dessus dessous. Y avait sept malades quand j'suis parti. M'sieur Alain peut pas grand chose pour les soulager. Viens m'aider à atteler, acheva-t-il, posant son bol vide. A bientôt, m'sieur et dame...

Rose le suivit et, d'un mouvement presque inconscient, l'inconnue en fit autant :

— Aveline, appela l'homme, sans se lever, ne sortez pas dans cette rafale.

— Le monsieur a raison, approuva Langlade, qui s'aperçut soudain que l'inconnu avait une jambe bandée jusqu'au genoux. Faut être habitué pour naviguer dans la tempête, si vous n'êtes pas d'ici...

Et, curieusement, il examinait les mains fines, le visage lisse et les riches fourrures de la jeune fille.

— J'arrive de Paris, expliqua-t-elle. Quand le professeur Monnier rentre-t-il ici ?

— Quand les malades iront mieux, promit le bûcheron. J'emporte du sérum pour ça. Avez-vous une commission pour lui ?

Paule hésita et consulta son compagnon du regard. Il était docteur et elle était assistante ; ils savaient tous deux qu'on ne doit pas troubler un homme de qui dépendent tant de vies.

— Non, dit la jeune fille courageusement. Nous lui ferons la surprise quand il reviendra. Dites-lui seulement que des amis l'attendent avec impatience.

Elle revint s'installer près du feu ; elle semblait très fatiguée.

— Chauffez-vous, engagea Langlade, ma fille va vous préparer du thé bouillant, ça vous remettra. Notre

Mères! Aux enfants qui ont passé l'âge des Purées et sont encore trop jeunes pour prendre part aux Repas de Famille, donnez des

Aliments Heinz pour Enfants



LES nouveaux Aliments Heinz pour Enfants fournissent des menus pratiques et bien équilibrés pour les enfants qui sont d'âge à prendre des repas plus copieux. Ces mets spéciaux sont préparés avec les mêmes soins et le même art que les Purées Heinz et les autres des 57 Variétés Heinz. Et ils sont appuyés par une réputation de qualité qui est renommée depuis 72 ans et digne de votre confiance.

12 Sortes Délicieuses

TOMATE ET RIZ À LA CRÈME. Légumes de choix, poudre de petit lait et farine de soya y sont ajoutés pour fournir une alimentation mieux équilibrée—une saveur plus riche.

POMMES DE TERRE EN DES À LA CRÈME. Du lait, de la crème, du beurre et de la levure de bière rendent cet aliment plus énergétique et plus nutritif.

LÉGUMES VERTS À LA CRÈME. Cet aliment résout le problème de faire aimer les légumes verts aux enfants! C'est un mélange succulent de chou frisé, laitue verte, asperges vertes, petits pois, lait et crème.

LÉGUMES EN DES À LA CRÈME. Lait, riz, et légumes de choix en dés ou hachés. L'addition d'un concentré de levure en rehausse la valeur diététique.

AGNEAU ET FOIE AVEC LÉGUMES. Cet aliment comprend de la viande et du foie d'agneau, et du foie de poulet. Il est utile pour prévenir l'anémie et y remédier. Des légumes de choix en améliorent la saveur et la valeur diététique.

BOUILLIE DE LÉGUMES FARINE ET POULET. Faites avec de la viande et du bouillon de poulet sélectionnés, des légumes savoureux, de la farine Durum, du germe de blé et du lait. Voici un bon moyen de donner plus de céréales à bébé! Il s'en régalerait!

CAROTTES. Des carottes sucrées, mûres, hachées assez grossièrement pour demander à être mastiquées. Très nourrissantes et très appétissantes.

LÉGUMES MELANGÉS. C'est un mélange nourrissant de plusieurs légumes, très apprécié dans l'alimentation des enfants. Ce mélange comprend des pommes de terre, patates sucrées, carottes, céleri, haricots verts et oignons.

ÉPINARDS. Des épinards frisés d'un beau vert foncé sont coupés en morceaux de grosseur qui ne demande qu'une mastication moyenne.

POUDING AU RIZ À L'ANANAS. Préparé avec des ananas de Hawaï de qualité supérieure dans une bonne cossetarde avec du riz. Grâce à sa teneur élevée en hydrates de carbone, c'est un aliment énergétique. Les oeufs et le lait en rehausse la valeur nutritive.

POUDING AUX PRUNEAUX. Des pruneaux de choix et de la farine sont cuits avec du lait et des oeufs, fournissant un mets nutritif, bien équilibré et moins laxatif que les pruneaux seuls.

DESSERT AUX POMMES FIGES ET DATTES. Des pommes mûres et savoureuses sont mélangées avec des figes blanches à graines fines et des dattes sélectionnées. Du jus de citron est ajouté pour donner à ce mélange savoureux, un petit goût acide.

H. J. HEINZ COMPANY OF CANADA LTD.

LONGINES

la montre la plus honorée
dans le Sport



Mlle. ALICE MARBLE, reine internationale du tennis, gagnant pour la troisième fois consécutive son titre à Forest Hills, N.Y., en 1940. La partie et toutes peines furent mesurées par Longines, la montre officielle de la U.S. Lawn Tennis Association, une des 104 associations nationales de sport et de lutte dont Longines est la montre officielle. La montre personnelle de Mlle. Marble est une Longines.

Longines
LA MONTRE LA PLUS RENOMMÉE

Depuis soixante-quinze ans, Longines fabriquent de belles montres, les améliorant toujours; on leur discerne chaque année de nouveaux honneurs, pour l'exactitude, la fiabilité et la beauté. Les montres Longines ont été honorées par 10 Grands Prix d'exposition mondiale, 28 médailles d'or, et ont gagné plus d'honneurs en fait d'exactitude que toute autre montre.

Les montres Longines—Soixante-quinzième Anniversaire—surpassent en charme, style et valeur technique. Les bijoutiers Longines les étalent avec fierté; les Montres Longines se vendent à \$50.00 et plus; les montres Wittnauer à \$29.75 et plus, produits de la—

LONGINES-WITTAUER CO. of CAN LTD
MONTREAL

LONGINES
Montres 75^{ème} Anniversaire
SÉRIES "WORLD'S FAIR"
CHAQUE MONTRE \$65.00



maison est bien pauvre, mais elle est à vous.

Paule remercia d'un sourire. Elle vit Rose remettre à son père la précieuse boîte de sêrum qu'elle enveloppa d'un vieux vêtement de laine, et qu'elle plaça dans une musette imperméable, ne sachant pas si ce remède craignait la gelée et l'humidité.

Elle entendit le pas du cheval dans la cour, le raclement du traîneau et le claquement du fouet, puis la porte se rouvrit et Rose rentra.

Tout de suite, elle ajouta des bûches au feu et versa l'eau qui bouillait sur le thé odorant.

— Nous vous donnons du mal, mademoiselle, dit Paule.

— Mais je suis heureuse de vous servir, sourit-elle. Et puis, votre arrivée est une chose imprévue, donc agréable. Ce n'est pas tous les jours qu'on a des visites! Tenez, buvez, vous avez eu certainement très froid pour arriver jusqu'ici, surtout si vous venez de Paris, c'est si loin!

Brusquement, l'inconnu émit un gémissement, et Paule se pencha vers lui :

— Vous souffrez, Lavarenne?

— Je souffre et je suis furieux, gronda-t-il, parlant pour la première fois. J'enrage de cet accident idiot, je ne peux même pas aller aider Monnier qui se débat Dieu sait comment, et, de plus, je vous encombre, j'encombre cette charmante enfant; c'est rageant, à la fin!

— Mais vous ne venez pas de Paris comme ça? s'avisait Rose.

— Non, heureusement! C'est sur le chemin de Roberval... la charrette qui nous conduisait à perdu une roue dans une fondrière... Je préfère encore que ce soit moi le blessé, acheva-t-il en manière de consolation en souriant à Paule.

Rose, un peu effarée d'abord par cette brusquerie, sembla comprendre le caractère de son hôte; elle sourit aussi et reprit, rêveuse :

— Paris!... C'est le pays de monsieur Alain.

— En effet, dit Lavarenne; d'ailleurs Alain est notre ami, un ami très cher puisque nous avons fait un si long et si pénible voyage pour le voir.

— Comme il va être surpris!

Ce fut Paule qui répondit, cette fois :

— Oui, bien surpris.

— Et heureux!

La jeune fille hésita. Tout depuis son arrivée ici lui paraissait si différent de Paris, surtout la nouvelle vie de Monsieur. Elle eut un soupir vite réprimé :

— Oui, j'espère qu'il sera heureux.

Elle se tut, porta la tasse fumante à ses lèvres. Les lueurs du foyer éclairaient en plein son visage si blanc sous l'aurole dorée. Ses cils abaissés dessinaient sur ses joues une fine grille, elle était ainsi très jolie, d'une joliesse précieuse dans ce décor rustique. Rose l'observait curieusement, l'admirait avec une naïve candeur.

Une Parisienne! c'était donc ça, une Parisienne! La fille du bûcheron n'avait pas assez d'yeux pour contempler tant de beauté, tant de grâce et tant de distinction. Elle détaillait la toilette de Paule : une robe bleue toute brodée devant, des bas de soie qui sortaient des bottes fourrées, et ce manteau, surtout ce manteau! Elle savait bien qu'il était en vison, pour avoir vu son père rapporter, l'hiver, les bêtes qu'il avait capturées. Il disait : « C'est pour les Parisiennes! » C'était donc vrai; il y avait dans le monde des jeunes filles qui vivaient autrement qu'elle, qui s'habillaient d'une manière différente?

Cette visiteuse semblait une créature presque irréelle et elle se de-

manda si elle appartenait vraiment à la terre.

Elle prit des mains de Paule la tasse vide, servit à son compagnon un verre de whisky et, tandis qu'il allumait une cigarette, elle offrit à la jeune fille de se reposer un peu dans sa petite chambre.

— Je me ferai un lit par terre, dit-elle.

— Jamais de la vie! vous dormirez avec moi.

— Ce n'est pas grand ici, s'excusa Rose; voici le lit de mon père et le lit de monsieur Alain.

Elle désignait aux deux extrémités de la pièce les deux couchettes surélevées et dans lesquelles il devait faire bon quand le vent soufflait dehors, comme en ce moment.

— Peut-être que votre père voudra partager celui de monsieur Alain?

— Certainement, acquiesça Paule; mais ce n'est pas mon père, c'est un ami bien cher, bien dévoué, et un grand savant, lui aussi.

— Lui aussi, répéta Rose, qui pensait également à Monnier.

La petite bûcheronne ouvrit la porte de sa chambrette :

— Tenez, installez-vous ici, mademoiselle!

— Appelez-moi Paule, rectifia la jeune fille qui se sentait de la sympathie pour cette charmante hôtesse. Je vous appellerai Rose... Je serai très bien ici, d'ailleurs, nous ne vous encombrerons pas longtemps; dès que nous aurons revu le docteur, nous repartirons pour Québec.

Rose répondit avec ce sourire qui la rendait si charmante :

— Vous allez me faire souhaiter que son absence se prolonge...

Lavarenne, épuisé de fatigue et la jambe douloureuse, s'était assoupi au coin du feu. Il avait conservé de la guerre la possibilité de dormir n'importe où et n'importe comment. Au surplus, Paule était en sûreté, Monnier rentrerait bientôt. Quelle tête il allait faire! Toubib ne voulait pas rater ça! Mais, pour le moment, il n'avait qu'à reprendre des forces et à oublier les vicissitudes de leur voyage.

Dès que Paule Aveline avait su par Henri Launay que Monnier était à Québec, elle avait décidé de se rendre dans cette ville, où on lui donnerait tous les renseignements quant aux déplacements possibles d'Alain. Avec une énergie peu commune, elle avait établi leur plan, tracé un itinéraire impeccable, et, leurs places retenues par téléphone sur un paquebot en partance, elle avait bousculé Toubib-ben-Toubib, pour qu'il mette, disait-elle, ses microbes en cage jusqu'à son retour. La plus difficile personne à convaincre avait été naturellement tante Henriette. La présence de Lavarenne la rassurait un peu, mais le Canada était si loin!

Enfin, ils s'étaient embarqués au Havre. La traversée avait été dure, d'autant que Toubib, qui n'avait pas le pied marin, s'était vu malade dès les premières heures.

Quant à Paule, intrépide et vaillante, elle regarda fuir les côtes de France et élit domicile sur le pont, heureuse de s'éloigner toujours un peu plus et de voir par contre approcher davantage la terre Canadienne, son but!

A Québec, elle prit juste le temps de se mettre en rapport avec les représentants de la Société à qui Launay l'avait recommandée. Ils lui apprirent que le professeur Monnier avait été affecté, sur sa demande, à l'hôpital de Roberval, au terminus de la ligne de chemin de fer.

Vite, vite, on repartit! Il semblait à Paule que l'ignorance où était Monnier de son amour pesait sur son cœur comme un bloc glacé.

Lavarenne et elle débarquèrent donc à Roberval, où, à l'hôpital, on leur annonça le départ du professeur pour créer un poste de secours dans le désert. S'ils voulaient le rejoindre, ils devaient faire vite, car bientôt les pistes seraient bloquées par les neiges. Ils louèrent donc un char-à-banc dont le conducteur dut changer quatre fois les chevaux avant la cabane des Langlade. C'est à un demi mille du but qu'une roue, coincée brusquement dans une ornière, se détacha, blessant Lavarenne. Pendant que Paule le soignait, le conducteur remplaça la roue tant bien que mal, et ils repartirent au pas de crainte d'un nouvel accident, mais littéralement gelés par le vent et par la neige. Et voilà qu'un mauvais hasard avait éloigné le docteur quelques heures avant leur arrivée!

Décus tout d'abord, ils s'étaient ressaisis, grâce à la gentillesse de Rose et les heures leur paraissaient d'autant moins longues que le bûcheron avait fait prévoir pour bientôt le retour d'Alain.

Paule ne songeait plus qu'au bonheur qu'elle allait donner. Et elle s'étendit sur le lit de la petite bûcheronne, afin d'être fraîche pour l'arrivée du bien-aimé.

Quant à Toubib, bien calé entre des couvertures, sa jambe blessée appuyée sur une chaise, il dormait d'un sommeil réparateur.

Cependant, tout le long de la piste, et tandis qu'il activait de vibrants coups de fouets la marche de son traîneau, le bûcheron songeait à ces deux visiteurs inconnus, surgis on ne savait d'où et encore moins pourquoi. Ils voulaient voir le docteur Monnier. Voilà ce qui l'intriguait le plus.

Quels liens les rattachaient au Français? Étaient-ils parents? Jamais, pourtant, il n'avait parlé de sa famille et Langlade avait cru comprendre qu'il n'en avait pas.

Et la jeune fille blonde? Cette fine et gracieuse demoiselle devant qui, lui, le vieil ours de la forêt, s'était trouvé tout ébloui.

Une fiancée, peut-être? Pouvait-on voir cette ravissante créature sans l'aimer? Oui, une fiancée, dont Monnier, pour des raisons graves, avait dû se séparer et qui, n'en pouvant plus de se « languir » loin de lui, venait le chercher sur cette terre lointaine.

Dans ce cas, quelle bonne surprise pour le cher docteur!

— Hue! Roussette! encore un p'tit effort!

Surprise par la voix, Roussette fit un léger écart et reprit son trot allongé en secouant ses oreilles, en manière de protestation.

Langlade jugea prudent de ne pas faire des réflexions à haute voix, d'autant que des flocons de neige glacée ne sont pas très agréables à recevoir dans la bouche.

Son arrivée au village fut saluée de tels cris de joie auxquels se joignirent les aboiements des chiens que le docteur quitta son poste de surveillance et s'élança au-devant du bûcheron.

— Nous les sauverons! cria-t-il, vous avez marché avec une rapidité que je n'espérais pas!

Il rentra en grande hâte dans la cabane transformée en infirmerie, serrant dans ses bras la boîte de sêrum enveloppée dans une vieille jupe de Rose.

— On est un peu plus calme, dit une femme à Langlade; deux des enfants ont craché des peaux, et le docteur a cicatrisé leur gorge en les badigeonnant.

— Est-ce qu'il y a d'autres malades?

— Non, entrez avec nous, vous devez être moulu, on va s'occuper de votre cheval.

Dans la cabane, le docteur remplissait des seringues :

— Je vais administrer le sérum aux plus atteints ; pour les autres, il y a du mieux. Je suis obligé d'économiser ces précieuses ampoules, avant d'avoir pu m'en procurer d'autres à Québec.

Il s'activait, aidé par les mères, et Justin s'assit près du feu, attendant qu'il ait fini pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Ce ne fut que vers le milieu de l'après-midi que Monnier, complètement rassuré, consentit à s'asseoir un moment. Il levait déjà la main pour taper sur l'épaule de Langlade complètement endormi, mais il se dit :

— Il sera toujours temps de le réveiller avant notre départ.

Et comme les femmes, comprenant son désir de rentrer, s'approchaient, le visage soucieux, il leur fit signe de garder le silence en leur montrant le bûcheron écrasé de fatigue.

Il quitta son tabouret et attira le groupe au fond de la cabane. Là, il murmura :

— Les gosses sont saufs, j'en réponds. Suivez les conseils que je vous ai donnés. Ma présence est inutile ; vous serez d'aussi bonnes infirmières que si j'étais près de vous. Je réveillerai Langlade dans un moment, vous nous ferez un peu de thé chaud, et nous rentrerons...

Elles approuvaient de la tête. Elles auraient bien voulu garder le docteur, mais elles comprenaient que du moment qu'il affirmait pouvoir partir, les petits ne risquaient plus rien.

Monnier reporta ses regards sur Langlade, tout tassé sur un fauteuil de bois :

— Il est terriblement fatigué ! Je vais le laisser dormir encore une demi-heure...

Et comme du bruit montait de la rue, il ouvrit la porte pour demander le silence. Mais ce qu'il vit le surprit au point qu'il quitta l'infirmier improvisée, refermant la porte derrière lui.

Un homme, disparaissant sous un ample manteau de fourrures, avançait vers lui, soutenu par deux bûcherons du village.

Un d'eux expliqua :

— Il était tombé à deux cents verges de d'la, j'ai entendu des appels, on est allé voir... J'le connais, c'est un marchand d'fourrures... Ousqu'on l'met ?

— Portez-le dans une de vos maisons, ordonna Monnier, ici les enfants se reposent et Langlade aussi...

Il suivit le groupe et, dès que l'inconnu fut étendu près d'un feu, il lui fit avaler une bonne rasade d'alcool. L'homme eut une petite toux sèche et ouvrit les yeux. D'un sursaut, il fut sur son séant.

— Du secours, vite, dit-il.

— Ça va, dit Monnier, vous êtes sauvé.

— Pas moi ! Dans la cabane du Caribou, j'ai laissé mon compagnon.

— Y risque rien, dit un des bûcherons avec philosophie. Au Caribou, les réserves sont pleines de vivres, d'eau et de bois sec. Je l'sais, c'est moi qu'j'ai visité l' refuge avant c'coup d'blizzard...

L'homme s'était levé en chance-lant :

— Mais mon compagnon est blessé, il s'est foulé la cheville en cassant sa raquette, il ne peut rester seul...

— C'est différent, dit Monnier, toujours calme.

Et, s'adressant aux bûcherons :

— Croyez-vous qu'il va durer, ce blizzard ?

— M'étonnerait ! affirma le plus bavard. C'est point un vrai blizzard et c'est point la vraie saison. Demain, y peut faire soleil ? Pas, vous autres ?

— Sûr ! approuva le chœur avec conviction.

Monnier qui avait obligé le voyageur à s'asseoir, le rassura aussitôt :

— Je suis docteur et je vais aller passer la soirée et la nuit près de votre compagnon. Demain, les bûcherons viendront nous chercher avec une charrette, demain, ou le jour suivant, quand le vent s'arrêtera. En attendant, le blessé et moi, serons très bien au Caribou, puisqu'il y a tout ce qu'il faut.

Il revint à l'infirmier, prit sa trousse, demanda une paire de raquettes, boutonna soigneusement sa pelisse et, voyant toujours Langlade endormi, il recommanda de ne pas le réveiller puisqu'il ne rentrerait pas. Il serait toujours temps avant la tombée de la nuit pour qu'il puisse retourner près de Rose.

Dans la rue, il se fit indiquer le chemin.

— Vous n'pouvez pas vous tromper, m'sieur l'docteur, affirma le plus loquace de la troupe, vous prenez la piste tout dret en suivant toujours l'bois d'sapins. Dans c'bois, aussitôt après un monticule de rochers, y a une p'tite chétive de grotte qui peut toujours vous servir d'abri dans l'cas où vous seriez fatigué.

— Est-ce loin, la cabane ? s'enquit le docteur.

— Faut bien deux heures...

— Fichtre ! se dit Monnier, il faut se méfier des distances, ici. Enfin, j'ai promis d'y aller...

Les hommes sentirent sans doute son hésitation, car l'un d'eux proposa :

— Voulez-vous que j'parte avec vous, m'sieur l'docteur ?

— Non !... du moment qu'il n'y a qu'à marcher tout droit, je ne risque pas de m'égarer !

Il appuya résolument sur ses piolets et s'éloigna vers l'extrémité du village. Sa silhouette se devinait encore dans le nuage de flocons qui l'entourait, quand la porte de l'infirmier s'ouvrit vivement. Langlade sortit, le bonnet de travers, et se mit à courir vers le docteur sous les yeux ébahis des bûcherons.

— J'vous ai pas dit ! Y a du monde qu'est arrivé dans ma cabane pour vous voir !

— Qu'est-ce que vous dites ? cria le docteur qui n'entendait pas avec le bruit du vent.

— Des amis à vous qui sont arrivés chez moi !

— Bon ! Je les verrai au retour.

Et sa silhouette sombre se perdit parmi les flocons.

Il pensait que, de Roberval, on lui envoyait de l'aide, ou que, de Québec, l'architecte et l'entrepreneur venaient discuter avec lui les fameux plans du poste de secours. Cela pouvait attendre 24 heures, d'autant qu'il y avait un blessé abandonné à lui-même à deux heures de marche.

Ah ! si Langlade avait dit qu'une jeune fille blonde venait d'arriver de Paris !...

Le père de Rose resta planté au milieu de la rue, complètement ahuri.

— Ça alors ! fit-il, en se grattant la tête, l'docteur a l'air de savoir qui ils sont ! Il a point l'air pressé d'les voir... J'aurais pourtant bien cru...

— Reste pas planté au mitan du village, Langlade ! appela un des hommes, tu vas t'changer en père Noël.

Le bûcheron rentra dans l'infirmier en bougonnant :

— Pouviez pas m'réveiller ?

— Vous étiez bien fatigué, s'excusa une des femmes, l'docteur a pas voulu. Il a dit comme ça, qu'vous aviez qu'à rentrer avant l'soir chez vous. On l'conduira demain à vot' cabane quand l'blessé sera tranquille ici.

Langlade ronchonnait toujours :

— C'est pas des amis ordinaires qui sont chez moi... Surtout une jeune fille blonde... Ça pouvait être



NE RECOUREZ PAS AUX PURGATIFS CONTRE LA CONSTIPATION! CORRIGEZ-LA!



ALL-BRAN KELLOGG vous garde régulier naturellement. Essayez cette "meilleure méthode"

Les violents cathartiques ne soulagent la constipation que temporairement. Si vous souffrez de constipation ordinaire due à l'insuffisance de "volume" approprié dans votre alimentation, ne feriez-vous pas mieux de vous traiter de cette manière sensée... en essayant de vous attaquer à la cause? ALL-BRAN KELLOGG... une délicieuse céréale toute prête à servir... apporte à l'intestin le "volume" qui en assure la régularité. Mangez-en chaque matin, comme céréale ou en muffins et buvez beaucoup d'eau. Rappelez-vous, toutefois, que ALL-BRAN n'agit pas comme les purgatifs: il lui faut du temps. Les épiciers vendent ALL-BRAN en boîtes de deux grandeurs commodes. On vous le sert aussi au restaurant en portions individuelles. Fabriqué au Canada par Kellogg.

ALL-BRAN Kellogg

ASSURE UNE RÉGULARITÉ NATURELLE!

"Servez en épargnant! Achetez des Certificats d'Epargne de Guerre"

Pourquoi Faire Usage d'un Remède Laxatif "Trop Doux"?

La constipation chronique a rapport au colon ou gros intestin. A moins que le gros intestin soit complètement vidé de temps à autre, vous-devenez une victime de la constipation chronique et de l'empoisonnement du système, ce qui pourrait se développer en colitis ou autres maladies sérieuses.

Un remède laxatif "trop doux" occasionne seulement un mouvement des intestins sans nettoyer complètement le colon ou gros intestin. Pour cette raison, vous faites l'erreur de penser que vous faites tout ce qui est possible afin de surmonter la condition constipée et empoisonnée du système.

Ceux qui connaissent les Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie apprécient la valeur d'un vrai remède qui non seulement nettoie complètement le colon ou gros intestin, mais éveille l'action du foie et des reins leur permettant ainsi de filtrer les poisons qui se sont accumulés dans le sang.

Un fois que vous aurez fait l'épreuve des Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie, vous ne voudrez jamais faire encore usage de remèdes laxatifs "trop doux". Maintenez-vous régulier en prenant les Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie une ou deux fois par semaine.



INUTILE DE VOUS ÉREINTER À FROTTER— LA GILLETT EMPORTE VITE CETTE SALETÉ...

• Vous n'avez pas besoin de vous fatiguer à frotter, car la Lessive Gillett Pure en Flocons emporte la saleté sans frottage. Employez-la pure une fois par semaine dans le bol du cabinet. Elle emporte les taches, dégage les tuyaux obstrués et facilite tous les nettoyages désagréables. Commencez à l'employer dès aujourd'hui!

**GARDEZ LES BOLS DE
CABINET PROPRES,
INODORES ET
SANITAIRES**

FABRICATION
CANADIENNE



*Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURETTES GRATUITES — Demandez une copie gratuite de la brochure de la Lessive Gillett à la Standard Brands Ltd., Fraser Ave. et Liberty St., Toronto, Ont.

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir. Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25¢.

Un Traitement Sensé

POUR LES
CORS

pour personnes
sensées



• Les Emplâtres Anticors Blue-Jay font deux choses importantes. D'abord, le coussinet en feutre soulage la douleur en éliminant la pression. Puis, le médicament détache doucement le cor qui peut être enlevé au bout de quelques jours — y compris la racine! Blue-Jay ne coûte que quelques sous pour le traitement de chaque cor — dans toutes les bonnes pharmacies.

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux
3 grands magazines : Le Samedi,
La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

sa promesse... L'doctor n'a pas eu l'air étonné, il d'vait sans doute les attendre.. Moi, alors, j'vas r'partir, c'est point la peine d'entrer à la nuit sur ces sacrés ch'mins... la Rose s'inquiéterait.

Une femme s'empressa de lui apporter un bol de thé bouillant.

Puis, un homme s'en fut atteler la Roussette et la conduisit par la bride jusqu'à devant la porte de l'infirmerie. Là, les femmes entouraient Langlade et le remerciaient encore de ce qu'il avait fait pour leurs petits. Le bûcheron sauta sur son siège, leur adressa un geste cordial de la main et le traîneau reprit la piste sous les flocons qui tombaient drus.

CHAPITRE IV

LANGLADE rentrait chez lui au trot fatigué de son cheval. La route lui parut plus longue qu'à l'aller. Il n'avait plus comme réconfort la pensée qu'il portait la vie pour les petits malades, et de la joie pour le docteur.

Au contraire, il était peiné de l'attitude de Monnier. Sa réponse: « Bon!! je les verrai au retour! » lui paraissait bien désinvolte.

La demoiselle blonde était pourtant charmante et le monsieur qui l'accompagnait semblait très comme il faut. Le docteur aurait bien pu lui donner une petite commission pour eux.

Il n'allait tout de même pas s'en mettre « les sangs à l'envers! » En somme, cela ne le regardait pas. Au surplus, voilà sa cabane et qu'il allait faire bon se mettre au chaud!

Il détela, rentra le cheval et rangea le traîneau, puis, d'un pas alourdi par la grande fatigue, il franchit le seuil de sa maison.

— Voilà le père, prévint Rose qui, dans sa chambrette, avec Paule, avait reconnu le bruit coutumier des bottes du bûcheron.

Son cri autant que le froid qui pénétra dans la pièce par la porte largement ouverte, réveillèrent Toubib-ben-Toubib qui, tête baissée devant l'âtre, n'avait pas interrompu son sommeil.

— Eh bien! dit-il, jovial et joyeux, entre, mon vieux Monnier, et montre un peu la tête que tu vas faire.

Paule s'avançait, suivie de Rose; elle cria presque:

— Alain? Où est Alain?

Le bûcheron était fort embarrassé. En somme, il était surtout furieux de revenir bredouille.

— Monsieur Monnier n'a pas pu quitter ses malades? interrogea à son tour Rose. C'est donc si grave, encore?

— Non, le mal est enrayé...

— Alors, coupa Paule, impatiente, déjà inquiète, pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné?

— C'est rapport à un blessé qu'est à la cabane du Caribou...

— Quand pourra-t-il le quitter?

— C'est point tellement l'blessé qu'est gênant, c'est le temps.

Paule s'énervait. Une sorte d'anxiété agrandissait ses beaux yeux.

— Je vous en prie, supplia-t-elle, dites-moi ce que vous lui avez dit et ce qu'il a répondu... Car, vous lui avez dit que quelqu'un, des amis l'attendaient ici?

— Oui, bien sûr, seulement à la réflexion, je crois qu'il a pas dû comprendre. Je m'étais endormi, vous comprenez? Je me suis réveillé comme il filait au secours du blessé. Je lui ai crié que des amis à lui étaient dans ma cabane et il a répondu: « Bon, je les verrai au retour! »

— Sacré nom d'une pipe! grogna Lavarenne. Sans la description de ces amis, Monnier a pensé qu'il s'agissait de confrères ou d'envoyés de la Société...

Langlade était assez penaud. En réalité, s'il ne s'était pas endormi, il aurait fait à Monnier la commission sous un tout autre aspect.

— Ce n'est qu'un retard, essaya de réconforter Rose.

— Un retard! gémit Paule Aveline qui semblait prête à défaillir. Dites un nouveau retard!

Elle se jeta sur un escabeau près de Lavarenne, effrayé de son désespoir.

— J'ai peur! Une fatalité semble nous séparer!

Comme à une bouée de sauvetage, Paule se cramponna aux mains du brave Toubib consterné.

— Réfléchissez, Lavarenne... A Paris, tout nous a séparés, depuis la chose la plus grave jusqu'à la chose la plus infime. A Québec, il était parti. A Roberval, il était parti. Ici, nous arrivons, il est parti. Et voilà un nouveau retard. J'ai peur, j'ai l'impression que nous ne nous rencontrons jamais!

— Calmez-vous, Aveline, ma petite enfant, suppliait Lavarenne. C'est un retard, certes, mais Monnier rentrera ici fatalement.

— Et si on l'appelle ailleurs et qu'il retourne à Roberval par un autre chemin... Comment pourrait-il se douter que je suis là et de ce que je lui apporte?

Rose avait écouté ces propos sans rien dire et, même, par discrétion, elle s'était un peu écartée du groupe désolé. Mais des phrases lui parvenaient et aussi les brefs sanglots de la jeune fille. Elle avait de la peine d'assister au chagrin de cette inconsciente et puis voilà qu'elle venait de dire: « Comment pourrait-il se douter que je suis là et de ce que je lui apporte? » Donc, c'était du bonheur pour M. Alain.

Or, le bonheur d'Alain, la fille du bûcheron le désirait par-dessus toutes choses, même s'il devait lui en coûter à elle une peine — la plus cruelle de sa jeune vie.

— Mademoiselle Paule, risqua-t-elle, puisqu'il ne vient pas, le mieux est d'aller le retrouver.

Paule se dressa:

— Mais comment, dans ce désert?

— Mon père vous a dit qu'il était allé soigner un blessé à la cabane du Caribou. Il sera bien obligé de ramener ce blessé au village...

— Oui, mais vos chevaux sont fourbus...

Rose sourit finement:

— On vous trouvera un traîneau et un guide.

— Pas votre père?

— Oh! pour ça non! il est trop fatigué, le pauvre cher homme! Voyez, il ne tient même pas assis... Mais nos bûcherons sont tout prêts et plusieurs ont des chevaux frais.

— Rose? s'écria Paule avec reconnaissance, comment vous remerciez?

La jeune fille répondit avec simplicité:

— Ne cherchez pas; ce que j'en fais, c'est pour notre docteur. Vous me jurez/que vous ne lui apportez que du bonheur.

— Je vous le jure.

— Je vous crois. Je vais m'occuper de votre traîneau.

Elle sortit et Paule se rapprocha de Lavarenne, comme Langlade se levait lourdement pour aller prendre une brassée de bûches dans la resserre.

— Mon cher Toubib, dit-elle, renaissant à l'espoir, je vais partir.

— C'est abracadabrante, par un temps pareil.

Il faisait un effort pour se lever et elle comprit son intention:

— Non, non! je pars seule.

— Dans un pays perdu, avec des gens que vous ne connaissez pas!

— Vous avez entendu ce qu'a dit Rose? Je n'ai vraiment rien à redouter qu'un peu de froid et j'ai de bonnes fourrures.

Mais Lavarenne s'affolait:

— Attendez demain. Si Monnier rentre pas, après une nuit de repos je pourrai sans doute vous suivre.

— Vous avez dit vous-même que ne faut pas tergiverser avec le bonheur. Si le bonheur tergiverse avec moi, je dois avoir le courage d'aller vers lui... Qui sait demain où pourra se trouver Alain? J'espère ce rencontre depuis Paris, mon cher Toubib, j'irai de l'avant jusqu'à ce que j'aie atteint mon but.

Langlade rentrait, les bras chargés de bois; il vit la jeune fille remettre son manteau, enfonçant sur sa tête une toque de même fourrure:

— Partez-vous ce soir? J'crois que l'traîneau, c'était pour demain.

— Je ne peux pas attendre.

Le bûcheron hocha la tête, posa sa fardeau devant le foyer et redressa ses reins avec peine:

— Le temps est pourri, m'est avis que vous n'êtes guère habituée aux tourbillons de neige. C'est pas très prudent, et vous arriverez là-bas la nuit!

— Le principal est que j'arrive s'entêta Paule. Il me serait impossible de passer des heures ici, en songeant qu'Alain ignore tout... Ah! mon sieur Langlade, vous ne savez pas pour sûr!

— C'est pas les affaires de moi pour sûr! Mais j'vous prévienne que ça va pas être une partie d'plaisir... j'dois vous dire ça, vous comprenez?

— Je vous remercie, fit-elle, émue. Mais ce que je fais, j'ai conscience qu'il faut que je le fasse.

Le bûcheron montra d'un geste de menton Lavarenne pestant contre sa jambe blessée:

— Et ce monsieur?

— Je vous le confie. Qu'il ne s'impatiente pas trop, rassurez-le et songez-le.

A ce moment, Rose entra.

— Voilà qui est fait, dit-elle, vous avez devant la porte un traîneau attelé de deux bons chevaux; ça va filer, d'autant que le conducteur est le plus habile d'alentour.

Elle examina la Française et sa toque de fourrure qui laissait à découvert ses fines oreilles roses.

— Ça ne va pas ainsi, dit-elle, le vent emporterait votre chapeau et vous auriez les oreilles gelées au bout d'un mille.

Elle ajusta elle-même son propre bonnet de fourrure et rabattit soigneusement les oreillettes.

— Et laissez cette écharpe de laine, c'est mauvais, elle serait raide comme du bois avant d'arriver au village. Prenez ce cache-nez de fourrure, c'est du lièvre, ça ne craint rien.

Elle suivit Paule jusqu'au traîneau, l'enroula dans une chaude couverture, et le conducteur, qu'on distinguait à peine sous l'amas de ses vêtements, enveloppa ses chevaux d'un énergique coup de fouet. La neige volait sous leurs sabots ferrés et ils s'élançaient sur la piste.

— Rentrez, monsieur, dit Rose.

Son invité s'adressait à Lavarenne qui s'était traîné jusqu'au seuil.

Elle rentra elle-même, songeuse et triste pour la première fois de sa vie. Elle sentait confusément qu'un livre mystérieux, un chapitre était prêt de se clore et que, par la venue de cette étrangère brusquement apparue sous son toit, elle allait éprouver un immense chagrin.

Rose s'était habituée à la présence d'Alain, elle s'était sentie comme affinée à son contact et une affection que, dans son innocence, elle ne savait pas appeler par son nom, la liait au docteur. Privée de lui, elle allait retomber dans son isolement, à

la seule compagnie des ouvriers de son père.

Monnier l'avait fait entrer dans une sorte de paradis qu'elle ne soupçonnait même pas avant et dont elle ne pourrait peut-être pas passer.

Lui parti, c'était le vide autour d'elle, et un instinct sûr lui disait qu'il semblait ignorer, qu'à poser sur lui son doux et franc regard et son cœur fondrait comme neige au printemps.

— Comment pourrait-il se douter de ce que je lui apporte, avait dit Paule.

Pour cela, elle bravait la distance, le froid, la tempête. Rose ne savait au juste en quoi consistait ce qu'elle lui apportait, mais c'était sûrement une chose précieuse et belle, car Paule, en prononçant cette phrase, avait une lumière dans ses yeux bleus.

Rose soupira ; d'un revers de main, elle sécha ses paupières humides, indignes de la fille raisonnable qu'elle était et sourit bravement à Lavarenne qui avait péniblement repris sa place près du feu.

— Je n'aurais pas dû la laisser partir, se reprocha-t-il soudain.

— Soyez en paix, rassura Rose ; d'ici là-bas, le traîneau marchera sans défaillance, le blizzard n'est pas plus fort que tout à l'heure.

— Il fait plus froid, il me semble, s'inquiéta Toubib-ben-Toubib.

— C'est parce que vous êtes souffrant.

Rose accrocha à la crémaillère une marmite aux flancs rebondis et pendant que la soupe chauffait, elle entreprit de réparer une veste de son père. Peut-être travaillerait-il demain ?

Après le repas, tout le monde souhaita le repos, Rose prépara les lits, et, avant d'aller se coucher, pria, comme une enfant sage et pure, pour celle qui était partie vers Alain.

•

Sur la piste, le traîneau filait comme le vent. D'ailleurs, les bourrasques venaient par derrière, ce qui poussait les bêtes, au lieu de les arrêter.

— Est-ce encore loin ? demandait parfois la jeune fille en criant.

Le conducteur se penchait un peu de côté :

— Patience ! demoiselle, patience !

Il était bien intrigué, le brave homme, par cette belle jeune fille qui s'en allait précipitamment sur des pistes bonnes tout au plus pour des durs gaillards de sa trempe.

Mais la course si rapide ne permettait pas la conversation que l'attitude de Paule n'encourageait guère d'ailleurs. Pelotonnée sous ses fourrures, luttant contre le froid qui pénétrait quand même avec obstination, elle laissait un flot de pensées envahir son cerveau.

Tantôt elle espérait, tantôt elle s'abandonnait au découragement. Qu'allait être son arrivée au village ? Elle sauterait à bas du traîneau, on lui indiquerait la cabane transformée en infirmerie, elle entrerait et, tout de suite, elle le verrait lui ! Il serait penché sur une petite tête. Au bruit de la porte, il lèverait un peu les yeux et il la regarderait. Elle serait émue, sur le seuil, et hésitante aussi.

Elle verrait la haute taille se redresser, son regard se fixer sur elle et dans ce regard, une telle lueur d'angoisse qu'elle dirait vite :

— Alain, je sais tout... et je suis venue vers vous.

Il s'approcherait. Alors, elle parlerait. Tout devait être clair, aucune ombre ne pouvant subsister.

Paule rêvait, et c'était magnifique, quand une pensée la fit tressaillir : ce blessé de la cabane de Caribou, l'avait-il ramené au village ?

Elle ignorait la distance qui séparait ces deux points.

— Vous allez voir le docteur Monnier ? parvint à demander le conducteur entre deux coups de vent.

— Oui, répondit laconiquement Paule.

— C'est vot' fiancé ? Vous venez pour « le mariage » ?

Se marier avec Alain ? Sous l'épaisseur des fourrures, Paule sentit une douce chaleur lui monter au visage. Depuis que Joséphine Bouju lui avait remis la lettre toute froissée de Monnier, elle ne pensait qu'à ce mariage. Mais, aujourd'hui, elle avait eu peur pour la première fois. D'abord, devant l'existence d'Alain, si différente de celle de Paris — ses sentiments n'avaient-ils pas changé, eux aussi ? — ensuite, devant la fatalité qui semblait l'éloigner toujours au fur et à mesure qu'elle courait vers lui.

— M'sieur Monnier, disait le conducteur, essayant encore d'interroger la voyageuse, c'est notre providence par ici !

Et il désignait de son fouet l'horizon tourmenté à gauche, devant, à droite. Il acheva en riant, moitié-fugue, moitié-raisin :

— Si vous nous l'enlevez, on va vous en vouloir !

Un léger soupir gonfla la poitrine de Paule :

— Retrouvons-le, d'abord.

— Oh ! il est point difficile à trouver, v'là le village !

Paule sentit un froid terrible l'envahir et ce n'était pas seulement le blizzard qui la glaçait. Elle avait peur.

L'attelage décrivit une courbe en plein galop, ce qui fit pencher les occupants d'un côté, et il stoppa net devant la première cabane.

— Hé ! les amis ! cria le conducteur, oùqu'elle est vot' infirmerie ?

— C'est la troisième cabane à vot' drète, renseigna une grosse voix à travers la porte.

Les chevaux firent quelques pas.

— C'est là, annonça le conducteur, tendant son fouet vers une porte close.

Il sembla à Paule que son cœur s'arrêtait de battre. Elle mit pied à terre en tremblant.

CHAPITRE V

PAULE Aveline entra dans l'humble logis qu'éclairaient les dernières lueurs du jour. Elle fut sur le seuil une radieuse apparition.

D'une main, elle tenait son bonnet de fourrure prêté par Rose et l'or de ses cheveux la nimait de clarté. Les femmes qui veillaient près de leurs enfants la contemplèrent un instant, muettes de surprise. Elle était si différente d'elles !

Paule eut un léger mouvement de tête pour saluer à l'entour, et elle demanda, le cœur serré, devant la déception nouvelle :

— Le docteur Monnier est-il rentré ?

La réponse vint, nette et brutale :

— Non. Il est allé soigner un blessé.

— Je sais. J'arrive de chez les Langlade... mais je croyais, j'espérais qu'il était revenu.

Une voix expliqua posément :

— La cabane du Caribou n'est pas si près !... Fermez donc la porte.

Paule sentait une hostilité qu'elle ne s'expliquait pas... à moins qu'on ne lui cachât quelque chose. Il fallait savoir à tout prix.

Calmement, elle referma la porte et, tournée de nouveau vers le groupe immobile, elle demanda avec douceur :

— Est-ce loin, la cabane du Caribou ?

(Lire la suite page 49)



"CE QUE J'AI FAIT AU SUJET DES DOULEURS RHUMATISMALES!"

SALON DE BARBIER

Ca fait 10 ans que j'endure ces douleurs et je n'ai jamais trouvé de remède à cela.

N'avez-vous jamais entendu parler des Sels Kruschen? J'étais moi aussi tenaillé par le rhumatisme, mais c'est fini.

Pardon, monsieur, c'est encore mon rhumatisme qui m'élançe.

Cette pincée de Kruschen ne goûte rien dans le café. J'espère que ça me soulagera.

Ce conseil au sujet de Kruschen, m'a valu un million! Mes douleurs sont disparues et je me porte comme un charme.

Il n'y a rien comme la "petite dose quotidienne" de Kruschen.

• Est-ce que, comme ce barbier, vous endurez vous aussi des douleurs rhumatismales depuis des années sans trouver de soulagement? Si oui, vous devriez essayer les Sels Kruschen. N'oubliez pas que les douleurs rhumatismales, la névrite et autres malaises peuvent être causées par la présence de déchets toxiques dans l'organisme. Même les personnes assez "régulières" peuvent ne pas échapper à ces malaises parce que leur élimination est incomplète. C'est

ici que Kruschen peut aider. Il active le fonctionnement d'organes importants et favorise l'élimination complète.

Essayez la petite dose quotidienne de Kruschen. Vous verrez qu'il aide à débarrasser le sang des déchets toxiques. Vous vous sentirez mieux portant et vous vous félicitez d'avoir eu recours à Kruschen. Prenez ce bon vieux remède britannique et vous y éprouverez la bienfaisante sensation Kruschen. 25¢ et 75¢ le flacon.

Prenez chaque matin—dans votre café ou de l'eau chaude—la quantité qui tient sur une pièce de 10¢.



C'EST LA PETITE DOSE QUOTIDIENNE QUI FAIT TOUT
KRUSCHEN
 Les Sels Kruschen sont tous fabriqués en Angleterre



La beauté physique c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRES LUCE
 LES PRODUITS SANO ENRG.
 Casier Postal, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
 Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____



Les modèles de broderie de
"La Revue Populaire"

Création de Mme. L. de Bellefeuille.
Présentation de Francine.

PREMIÈRES FLEURS

Qui a-t-il de plus ravissant que les premières fleurs printanières? Nous espérons que le choix de jolies nuances et de points faciles de notre premier modèle plaira à toutes les brodeuses. Ce modèle peut être utilisé de diverses manières : sur un dessus de coussin à fond beige ou vert clair ou encore sur un de ces indispensables sacs à emplettes ou à tricot, en toile ou en flanelle. L'effet est charmant quand la broderie est exécutée avec des laines souples, selon les couleurs indiquées : blanc pour les narcisses, jaune pour les lys,

rouge foncé pour les tulipes, bleu pour la vigne et vert brillant pour le feuillage. Les contours sont presque entièrement exécutés avec le point de tige. Le centre des fleurs et l'osier du panier sont faits en nœuds français et le dessus du panier est travaillé au point de boutonnière distancé.

Nous espérons que vous nous témoignerez votre approbation de notre nouvelle page en même temps que vous inscrirez sur ce coupon vos suggestions concernant nos modèles à venir.

MODE DE REPRODUCTION

Détacher de la revue la page du modèle.
Repasser le tissu sur lequel il doit être étampé.

Appliquer le modèle bien en place sur le tissu.

L'épingler ou le maintenir avec un poids.
Introduire le papier carbone entre le tissu et le modèle, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe.

Dessiner alors le modèle avec un crayon à mine ronde.

Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée.

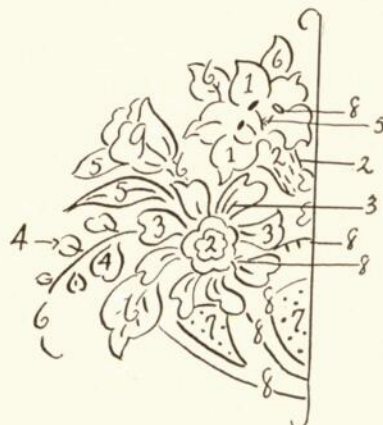


TABLEAU DES COULEURS

| Indique | Couleur |
|---------|------------|
| 1 | JAUNE |
| 2 | ORANGE |
| 3 | BLANC |
| 4 | BLEU (P) |
| 5 | VERT (P) |
| 6 | VERT (F) |
| 7 | BLEU ROYAL |
| 8 | NOIR |
| 9 | ROUGE |

COUPON DE SUGGESTIONS

A adresser au : Service de la Broderie,
LA REVUE POPULAIRE,
975, rue de Bullion, Montréal.

Indiquez l'article dont vous aimeriez voir un modèle dans *La Revue Populaire*
Dimensions approximatives _____

Feston ou Bord uni Broderie blanche
ou Broderie couleur

A être exécuté en (coton) (sole)
(laine)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Hâtez-vous d'essayer

Lollipop et Butterscotch

les nouvelles teintes pour ongles de **CUTEX**



• Butterscotch évoque la fraîcheur stimulante de la mer — le ruissellement de la vague, et l'éclat de ses gouttelettes ensoleillées. Irrésistible avec une peau hâlée!



• Lollipop a la teinte chaude et l'effet capiteux d'une coupe de "bordeaux" glacé! Une touche sur vos ongles — leur donnera un attrait grisant!



• Chiffons vaporeux et crêpes soyeux vous rendront séduisante si vous avivez leur éclat avec Lollipop ou Butterscotch de Cutex! Il sera conquis!

Délicieusement aguichantes — ces deux nouvelles teintes Cutex pour l'été! Avec les roses, les bleus et les beiges, portez Lollipop — d'une nuance de framboises appétissantes bien mûres! Pour les jaunes, les verts et les tons de bronze — adoptez Butterscotch — une teinte *sucre-brûlé* absolument exquise!

Les autres nuances d'été Cutex comprennent: Riot, Rumpus, Cedarwood, la gaie Tulip, Old Rose, la ravissante Laurel, Clover, et la délicieuse Cameo. Toutes sont près de **deux fois aussi poreuses** que tout autre poli à ongles populaire du même prix. Commencez dès maintenant à vous servir régulièrement du Cutex poreux; vos ongles seront plus longs et plus beaux, cet été!

Northam Warren, Montréal, New York, Londres

Inégalable en éclat et en durée

Fabrication canadienne



Une jeune mariée ne saurait pas cuisiner?



... elle cuisinera très bien si vous lui donnez des Ustensiles modernes en Pyrex

TOUTE FEMME peut être une meilleure cuisinière si elle a des Ustensiles en Pyrex. Ces ustensiles en verre cuisent réellement les aliments plus vite. Les aliments doront plus uniformément. Elle peut voir les progrès de la cuisson à travers les côtés en verre clair. Elle a même moins de vaisselle à laver! Elle fera cuire les aliments, les servira et les gardera dans le même plat. Si vous voulez vraiment lui faire plaisir, offrez-lui des ustensiles en Pyrex! Vous pouvez vous procurer un service complet, en boîte pour cadeau, pour pas

beaucoup plus d'un dollar! Et aujourd'hui 75% des plats en Pyrex sont encore meilleur marché! Notez donc aussi les ustensiles en Pyrex dont vous avez besoin pendant que vous pensez à ceux que vous allez offrir à la jeune mariée?

* **LA VOGUE** des repas cuits au four fait que le plat utile (ci-dessus) est une nécessité. Vous pouvez y cuire un rôti roulé de bonne grosseur, avec les pommes de terre et les légumes! Servez tout le repas dans le plat dans lequel il a cuit! Deux grandeurs pratiques.

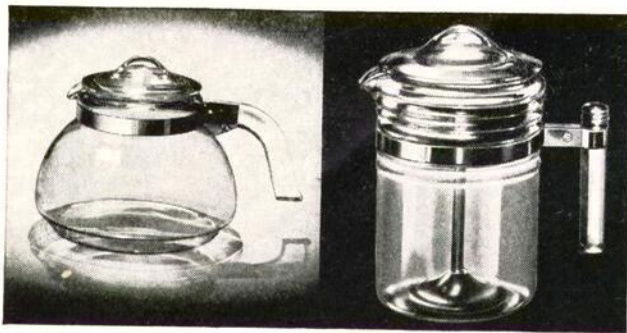


Familiarisez-vous

avec les plats en Pyrex allant au feu! Ils sont beaux et très nouveaux! Fonds larges et plats allant bien sur les ronds de poêle. Becs spécialement conçus pour verser facilement. Voyez cuire les aliments. Faites de la meilleure cuisine grâce à la casserole de 32 onces (ci-contre) allant au feu, et procurez-vous aussi le bain-marie de 32 onces qui est à côté. Tous deux se lavent en un clin d'oeil!

Les experts admettent

que le café est meilleur dans une cafetière en verre clair de marque Pyrex! Il conserve son arôme naturel parce que le verre non poreux ne peut ni brûler, ni devenir rance, ni laisser un goût "de cafetière" désagréable. Et voir cette Bouilloire utile allant au feu, qui ne peut ni rouiller ni se ternir, c'est la vouloir... pour maints usages. Ces deux ustensiles en Pyrex sont à des prix convenables!



Ce service

de 17 pièces répondra à 90% de vos besoins pour la cuisine. Les personnes économes ont ce service qui comprend: une tasse à mesurer, un plat, un moule à pain, une assiette à tarte, deux moules à gâteaux, quatre moules à tartes profonds, six petits pots à cossarde et un support pratique en fil de fer. (On peut aussi acheter les articles séparément.)

Concessionnaires exclusifs au Canada
JOHN A. HUSTON CO.
LIMITED—TORONTO

PYREX
ALLANT AU FEU
ET AU FOUR



Sir Thomas Beecham qui dirigera le prochain Festival de Musique de Saint-Laurent (Montréal), du 10 au 19 juin.

Les Festivals de Montréal

par Thérèse FOURNIER

Le Festival de Musique de cette année aura lieu à Saint-Laurent, du 10 au 19 juin. M. Wilfred Pelletier est le directeur fondateur des Festivals de Montréal et leur chef d'orchestre chaque fois que ses engagements professionnels, pris longtemps à l'avance et qui le conduisent parfois très loin de son pays natal, le lui permettent.

Tel n'est pas le cas cette année. C'est pourquoi l'orchestre du prochain Festival de Musique sera dirigé par l'éminent musicien dont l'Angleterre est justement fière: Sir Thomas Beecham.

Né à St. Helens, dans le Lancashire, Thomas Beecham montra dès son jeune âge des dispositions remarquables pour la musique. C'est ainsi que l'orchestre du Collège de Wadham, à Orford, exécuta à plusieurs reprises les compositions du jeune étudiant. Ses études secondaires terminées, il se consacra tout entier à son art et suivit à Londres et à Paris les cours des meilleurs maîtres. Puis commencèrent ses tournées en qualité de chef d'orchestre. Engagé d'abord en province, puis à Londres, il ne tarda pas à être connu dans toute l'Angleterre et même à l'étranger.

Directeur de l'Orchestre Symphonique de Londres, fondateur de l'Imperial League Opera et de la Beecham Opera Company, conducteur en chef de l'orchestre de la British Broadcasting Company, Sir Thomas Beecham est depuis une trentaine d'années le plus grand nom dans l'histoire de la musique anglaise contemporaine, et c'est une bonne fortune pour nous qu'il ait accepté la direction de notre Festival.

Le Festival de cette année sera composé de quatre concerts qui tous auront lieu dans la Chapelle du Collège de Saint-Laurent, à 8 heures et demie du soir.

Mardi, 10 juin: *Messe en si mineur* de Bach.

Jeudi, 12 juin: *Symphonie en do majeur* de Boccherini; *Requiem* de Gabriel Fauré; *Symphonie No 7* et *Finlandia* de Sibelius.

Mardi, 17 juin: *Le Rêve de Géronte* d'Edward Elger.

Jeudi, 19 juin: *Symphonie No 35 en ré majeur*; *Divertimento No 2 en ré majeur*; *Ave Verum*; *Symphonie en do majeur*, Opus 41. (*Jupiter*); *Chœur final de la Messe en do mineur*.

EN ATTENDANT LE FEU DE LA SAINT-JEAN

(Suite de la page 6)

Le temps avait passé trop vite à mon gré, car après avoir écouté avec grand intérêt mon compagnon qui est l'un des apôtres les plus compréhensifs, les plus infatigables de la survivance française, j'aurais voulu à mon tour pouvoir l'interroger sur des courants d'idées et des mouvements d'opinion dont la Saint-Jean-Baptiste ne saurait sûrement pas se désintéresser, en raison même du caractère de sa mission nationale.

Entre autres choses, j'aurais tenu à connaître la réaction de ce patriote aussi éclairé que désintéressé sur certains articles et discours où quelques-uns des nôtres avocassent assez bruyamment un « ordre nouveau », — expression surprenante et même déconcertante dans les circonstances actuelles — constitué par un mélange indéfini de corporatisme, de syndica-

lisme, de créditisme et que sais-je encore, le tout abondamment saupoudré d'un nationalisme trop tapageur pour ne pas être inquiétant. Ensuite, je l'aurais prié de me dire s'il ne craint pas que le vocable « national » si beau, si complet par lui-même, ne risquerait d'être compromis, sinon déformé et diminué par l'adjonction de cet « isme », suffixe sinistre qui sonne bien mal aux oreilles des modestes patriotes sans épithète. D'ailleurs avant tout cela, au-dessus de tout cela, n'y a-t-il pas d'abord la guerre à gagner, la civilisation chrétienne à défendre, la liberté du monde à sauver?

.....
Décidément, il va falloir que je revvoie bientôt mon vieil ami, Canadien-français exemplaire et parfait Canadien.

LA POURSUITE BLANCHE

(Suite de la page 45)

— Pas très loin... mais c'est le mauvais temps.

— Le docteur Monnier doit vraiment ramener le blessé ici ?

— On ne peut pas vous dire... Les hommes iront le chercher quand il fera moins mauvais temps.

— Je vous remercie, fit Paule, qui comprit qu'elle n'en tirerait pas davantage.

Elle sortit résolument et revint près du traîneau qui l'avait amenée. Le conducteur tapait sur le sol gelé les semelles de ses bottes.

— On retourne ? demanda-t-il, surpris.

— Non, on repart plus loin.

— Plus loin ? Et où ça ?

— A la cabane du Caribou. Vous savez où c'est ?

Elle s'apprêta à remonter en traîneau quand le Canadien l'arrêta d'un geste :

— Comptez pas sur moi pour ce nouveau voyage, dit-il d'un ton brusque et sans réplique. La piste du Caribou est mauvaise, au bord d'un ravin, et je ne veux pas y hasarder mes chevaux par un temps pareil.

— Comment ? Un temps pareil ? Il ne fait pas plus mauvais que tout à l'heure.

— On voit bien que vous n'êtes pas du pays. Ecoutez ces sifflements dans les sapins... C'était tout à l'heure un petit coup de vent de rien ; maintenant, nous n'y couperons pas !

— A quoi ?

— Au blizzard, donc !

Cet homme avait raison, mais la jeune fille ne comprit pas, toute à son désir unique : retrouver Alain. Cependant, elle sentit qu'il était inutile d'insister.

— Soit, fit-elle. Pouvez-vous me dire où je pourrais trouver un autre traîneau ?

— Voyez par là.

Il désignait une vaste cabane toute proche.

Paule l'aborda en toute hâte et heurta légèrement à la porte. Une femme parut. Par la porte entrebâillée, la jeune fille aperçut un poupon dans un berceau rustique balancé par un solide gaillard.

— Votre mari voudrait-il atteler ses chevaux ; j'ai un voyage urgent à faire.

La réponse vint, spontanée et trop prévue :

— Avec ce blizzard qui se prépare ?

Paule tenta un argument qu'elle pensait irrésistible :

— Je payerai cher, très cher.

Un sourire effleura les lèvres de la femme, mais elle fit non de la tête d'un air résolu :

— C'est pour aller où ? cria l'homme sans se déranger.

— A la cabane du Caribou...

— Impossible ! Il y a deux heures, j'aurais pas demandé mieux, mais maintenant, non !

— Puis-je trouver quelqu'un d'autre ? insista Paule.

— J'en doute, reprit la femme. Pourtant, essayez là où il y a ce tas de bois devant la porte : si l'homme est rentré, il se peut qu'il accepte.

Un nouvel espoir porta la jeune fille vers la cabane indiquée, mais, à la question toujours pareille qu'elle s'empressa de poser, ce fut le même refus :

— Blizzard...

— Demandez-moi le prix que vous voudrez...

— Personne ne voudra se risquer avec des chevaux.

Paule revint, le front lourd, l'esprit vide, vers la cabane de l'infirmerie. Quand elle rentra pour ne

pas rester seule sous la neige qui tombait de plus en plus, et, après avoir constaté que son conducteur avait dételé, un tel désespoir se lisait sur ses traits que ces femmes furent émues. Plusieurs s'approchèrent, la firent asseoir et voulurent à tout prix lui offrir une tasse de thé chaud. Paule se laissait faire, remerciait d'un pauvre sourire contraint, et, brusquement une pensée la traversa :

— Je vous remercie... pour le thé. Puisque tout le monde ici a peur du blizzard et refuse de m'accompagner, je partirai seule.

— A pied ? s'effara une des femmes.

— Je voudrais acheter des raquettes. J'espère que vous n'allez pas refuser de m'en vendre ! Je vous préviens que, sans les raquettes, au risque d'y perdre la vie, je partirai quand même. Je ne puis croire que vous désiriez ma mort...

Ces gens simples ne comprenaient pas cette exaltation et cette hâte. Une des plus âgées parmi les femmes s'approcha de Paule et lui dit avec une certaine douceur :

— Vous tenez donc beaucoup à voir Monsieur Monnier ?

— Si j'y tiens ! Vous ne pensez pas que c'est par fantaisie que j'ai quitté mon pays, mes habitudes, ma maison, pour venir ici, sur une terre hostile, au milieu d'hommes dont je ne peux attendre aucune aide ?

La Canadienne perçut la sincérité des paroles de la petite Française :

— Je vais vous donner une paire de raquettes... Mais savez-vous vous en servir, au moins ?

— Oui ! oui ! Dans les montagnes de mon pays, on a installé des patinoires, on a sillonné de pistes les champs de neige...

— Hum ! grogna ironiquement un des hommes, m'est avis que les champs d'ici sont moins bien balayés !

Tous rirent et cela détendit un peu les visages. Paule laissa une des femmes attacher solidement les raquettes, remercia, serra son manteau, attacha son bonnet et, avant de sortir, embrassa spontanément celle qui lui avait procurer les précieuses raquettes.

— Je n'oublierai jamais que je vous devrai la plus grande joie de ma vie ! De quel côté est la cabane ?

— Au sortir du village, suivez tout droit le bois de sapin. Vous en avez pour deux heures.

— Merci, coupa la jeune fille qui avait hâte de partir, vous me reverrez bientôt !

Elle se pencha un peu en avant et, appuyée sur les deux piolets que la femme lui fourrait dans les mains, elle glissa sur le tapis qui s'apaisissait toujours.

Paule, une fois lancée sur la piste, commença à sentir ses craintes se calmer. Cette course prenait les apparences d'une rude promenade. Elle voyait nettement des traces de raquettes, sans doute celles d'Alain. La neige, qui tombait à peine, ne les avait pas recouvertes. Elle se savait sur la bonne piste ; il ne pouvait être ailleurs qu'à la cabane du Caribou, près du blessé ! Elle allait le retrouver...

Les minutes coulaient, les quarts d'heure tombaient les uns après les autres dans le sablier du temps ; la piste s'allongeait, souvent droite, parfois avec des tournants imprévus. A gauche, il n'y avait qu'un champ de neige qui tournait au gris ; à droite, des sapins en contre-bas semblaient

"Heaven-Sent"

un nouveau parfum céleste par

Helena Rubinstein

Voici un nouveau parfum exquis, subtil, rappelant l'odeur des fleurs quand il pleut... un parfum céleste pour vos robes fleuries... pour vos robes blanches à ruchers. Le parfum "Heaven-Sent" d'Helena Rubinstein possède un cachet angélique.

EAU DE TOILETTE "HEAVEN-SENT"—pour vous envelopper d'une atmosphère céleste. Son odeur est durable.

POUDRE DE TOILETTE "HEAVEN-SENT"—douce... comme les ailes d'un ange.

HUILE POUR LE BAIN "HEAVEN-SENT"—une vapeur céleste, embaumée, pour votre bain.

SAVON "HEAVEN-SENT"—pains en forme de nuages. Une abondante mousse crémeuse.



Poudre de Toilette

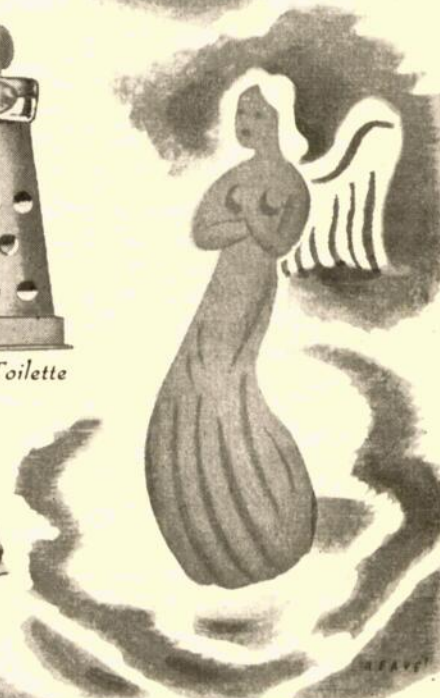


Huile pour le bain

Eau de Toilette



Savon



Helena Rubinstein

126 BLOOR STREET WEST, TORONTO

LONDRES

NEW YORK

SYDNEY

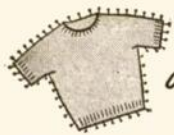
*Visant à l'élégance,
ne prenez pas de chances
les chandails défraîchis
font perdre les amis!*



Voici comment garder vos lainages frais et comme neufs

La laine absorbe vite l'odeur de transpiration. Il n'y a rien qui pêche plus contre la fraîcheur qu'un chandail porté de semaine en semaine.

Ne courez pas ce risque. Lux-lavez vos lainages souvent. Lux fait disparaître l'odeur de transpiration, garde les lainages souples, en protège la couleur et la forme plus longtemps. Et, vous êtes sûre de votre fraîcheur!



UN-DEUX-TROIS-
UN LUX-LAVAGE POUR MOI

1. Faites une riche mousse avec du Lux et de l'eau tiède.
2. Pressez délicatement la mousse à travers le vêtement. N'étirez ni ne tordez.
3. Epinglez en place et séchez à plat loin de la chaleur.



Faut-il
un LUX-LAVAGE
à votre chandail
CE SOIR ?

Un produit Lever—
Fabrication canadienne

des sentinelles sombres et redoutables.

Le décor était grandiose, mais Paule ne voyait que les traces des raquettes et elle éprouvait comme une ivresse de suivre ce chemin qu'il venait de parcourir lui-même.

— Il songeait à moi, pensait-elle. Quand il est tout seul, il doit sûrement songer à moi. Seulement, tandis que je suis transportée de joie, il souffre, il me croit heureuse à Paris avec Jacques. Oh! Alain! Alain! comment ne sentez-vous pas qu'il faudrait venir à mon avance!... Alain! Alain!

CHAPITRE VI

LES tourbillons de neige se levèrent soudain aux pieds des sapins et retombèrent alentour pour se lever de nouveau. Un grondement naquit, s'enfla, passa par-dessus Paule qui comprit : le blizzard!

C'était vrai, lesp aysans n'avaient pas menti : c'était le blizzard!

Du fond d'elle-même, un doute naquit, terrible, angoissant! Pour sauver leur docteur d'ils ne savaient quel danger, ces êtres rustiques ne l'avaient-ils pas envoyée sur une fautive piste?

Le doute angoissant qu'elle se forgeait de toutes pièces la fit chanceler. Ce fut à ce moment qu'elle tomba pour la première fois.

Une gifle du blizzard la mit debout. Elle serra les dents, chercha un moment les traces de raquettes, ne les trouva pas; elle eut un regard égaré sur la piste, le petit morceau de piste qu'elle apercevait encore devant elle, et, à travers le voile que la neige mettait devant ses yeux, elle aperçut une silhouette sombre qui semblait arrêtée près d'un sapin et qui se découpait sur un monticule de glace et de neige.

La vision disparut, mais elle se dit que c'était la bourrasque qui la lui masquait. Elle cria... sa voix se perdit.

Une crainte lui vint : Était-ce le docteur Monnier? Mais oui. Qui donc se serait risqué à cette heure, par ce temps? Mais, alors, il n'avait pu atteindre la cabane?

Paule eut un regain d'espoir et de forces; elle fonça aussi vite que le vent le lui permettait, acharnée, vaillante, mais si grêle dans ce désert hostile.

Nouvelle inquiétude : la piste ne craquait plus sous ses raquettes, la neige se durcissait. C'étaient des skis qu'il aurait fallu! Elle glissa et son genou lui fit mal aussitôt.

Elle jeta par deux fois le nom d'Alain, mais rien ne répondit à cet émouvant appel. Partout le silence, la solitude, la neige. Cette neige qui allait peut-être devenir son linceul.

Alors, brusquement, avec lucidité, Paule jugea la situation et se sentit perdue. Elle comprit que cette course allait s'achever là, que ce coin de terre canadienne serait son suprême asile et qu'elle mourrait sans avoir vu Alain. Elle crut entendre les sages conseils de Lavarenne, le refus de tous ces gens d'atteler leurs traîneaux, de la conduire dans ce désert.

Ils avaient tous raison : c'était folie pure de partir ainsi, de vouloir lutter contre les forces obscures! Comment, elle, si prudente, n'avait-elle pas compris qu'elle échouerait? Qu'elle allait au devant de la mort? Et quelle mort?

Toute seule, comme un chien perdu!

Elle se releva et tenta un nouveau départ, trébucha, se releva encore. Sa raquette de droite rencontra un obstacle dur, si dur qu'elle s'abattit la tête la première. Un nuage passa devant ses yeux. Elle sentit qu'il lui serait impossible de se mettre debout.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, je ne suis qu'une petite fille, et j'ai peur, j'ai si peur!... Mon Dieu, je vous demande pardon du mal que j'ai fait involontairement à Alain...

Si près de lui et avoir échoué!

Elle resta étendue, immobile, respirant à petits coups précipités. Elle voyait tourner autour d'elle les visages amis des siens; elle se sentait bien, mais sa lucidité restait entière :

— Je vais m'engourdir, c'est comme cela que ça arrive dans la neige, et ce sera fini...

Un cri bizarre vibra dans le lointain. Qu'est-ce que cela? Un animal ou un appel?

Elle se releva sur les coudes. Une bête sauvage! Allait-elle voir surgir une bête sauvage? Ah! non, pas ça!

Recroquevillée, elle délaça ses raquettes. Elle pourrait peut-être marcher un peu. La cabane ne devait pas être très loin, elle allait essayer de dépasser le monticule aperçu tout à l'heure.

Chancelante, courbée presque jusqu'à terre, elle avança de quelques mètres. Alors, comme si le blizzard n'attendait que cela, il courut sur elle, rasant le sol. Elle le sentit venir, et, avant de rouler une suprême fois sur la neige durcie, elle poussa un cri terrible, déchirant, où il y avait sa souffrance, son adieu. Et elle ne bougea plus.

Alain Monnier, parti du misérable bourg, était arrivé sans encombres et avant le plus gros de la tourmente au bois de sapins qui offrait un asile relativement abrité : une petite grotte, plutôt une anfractuosité de rochers, de quoi se reposer un instant, lui permettre de faire du feu et de réparer, avec une ficelle, une lanterne de ses raquettes qui s'était rompue.

Sa pensée s'arrêta un moment sur ces visiteurs qui l'attendaient chez Langlade. Il les chargerait d'obtenir les crédits de la Société pour que tout soit mis en œuvre pour protéger les villages clairsemés de ce rude pays.

Il avait laissé le feu se consumer, en fumant une pipe, puis, comme l'image de Paule revenait flotter devant ses yeux, il redouta une fois de plus de se trouver seul et inoccupé.

Des branches, abattues par le vent, traînaient à quelques mètres de la grotte. Alain se dit qu'il devait les rentrer : cela pouvait servir à un voyageur égaré.

A ce moment, il lui sembla entendre un crin lointain. Il sortit, écouta, pensa que c'était un renard affamé et rentra en traînant les branches.

Il venait de se rééquiper et n'avait plus qu'à boucler les courroies de ses raquettes, quand un autre cri le jeta hors de la grotte.

Cette fois, il en était sûr, c'était un cri humain, un appel déchirant et désespéré.

Il empoigna un de ses piolets et grimpa sur la piste. Le cri venait de là, dans la direction du bourg. Un bûcheron blessé, sans doute, et qui ne pouvait pas regagner le village, ou un trappeur que le blizzard avait surpris.

Les clous à tête de ses souliers s'agrippaient suffisamment à la glace pour l'empêcher de glisser. Il allait lentement, le vent en face et les yeux fouillant l'ombre de chaque côté de la piste.

Brusquement, très près de lui, un nouvel appel jaillit, un long hurlement qui semblait un reproche et un adieu.

Dirigé par le cri, il avança plus vite, fichant son piolet avec précaution devant lui.

Après un monticule qui oblige la piste à tourner, il vit un tas de fourrures immobile.

Il se pencha vite, s'agenouilla avec peine à cause de ses lourds vêtements, tourna le corps sur le dos.

— Qu'il est mince! s'étonna-t-elle. C'est un gamin ou une femme!

D'un rétablissement, il se releva avec son fardeau, mais il constata immédiatement qu'il ne pourrait pas avancer sans son piolet. Alors, plaça le corps léger sur son épaule gauche, arracha le piolet qu'il avait planté dans la neige et reprit le chemin de la grotte.

Les quelques cinquante verges qu'il avait à parcourir sur la piste et tant dans la forêt lui assurent intérieurement qu'il ne tomberait plus jamais. Il faillit tomber plusieurs fois et dut souffler, appuyé à un pin grinçant de toutes ses branches sous la bourrasque.

— Le feu est éteint, grogna-t-il. Je se dirigeant sur un tison rougeoyant. Pourvu que je puisse le rallumer.

Il y avait au fond de la grotte un exhaussement de terre spécialement fait pour y étendre des couvertures et y dormir en cas de besoin; il déposa son fardeau et se mit à acculer son compagnon imprévu.

— Le cœur bat, dit-il au bout d'un moment. Qu'est-ce que cette femme avait bien à faire dehors par ce temps pareil et à cette heure? On va essayer de la ravigoter.

En tâtonnant dans le noir, il chercha un flacon de whisky qu'il avait pris l'habitude d'emporter dans son paquetage, plutôt comme remède. Il en fit couler quelques gouttes entre les dents serrées de l'égaré.

La nuit était profonde; il n'était pas possible d'apercevoir les traits de la jeune femme, qu'il venait ainsi de ramasser et qui, à son avis, s'était sans doute trompée de route en rentrant chez elle.

CHAPITRE VII

QUAND Paule revint de son évanouissement, elle étendit les mains autour d'elle, en un geste instinctif et rencontra le sol battu et une couverture, mais pas de neige.

Le souvenir lui restait de sa tragique randonnée. Avait-elle rêvé? Pourtant, elle était bien montée en traîneau, puis une femme lui avait prêté une paire de raquettes? Et cette course à travers la neige qui se durcissait de quart d'heure en quart d'heure. Et le coup de blizzard qui l'avait couchée par terre?

C'était tout, elle ne se souvenait pas d'autre chose.

Elle ressentait un grand bien-être, une douce chaleur. Elle se rendait compte qu'elle était étendue sur une fourrure et enveloppée dans son propre manteau.

Ses yeux distinguaient une lueur blanche encadrée de noir et, avec une intelligence décuplée par ces événements tragiques, elle comprit qu'elle était dans une grotte. Il y avait donc quelqu'un qui s'était porté à son secours? Elle avait crié, elle avait crié très fort, désespérément, elle s'en souvenait. Cet appel avait donc été entendu et c'était grâce à ce sauveur providentiel qu'elle se trouvait maintenant protégée dans ceabri de rochers, défendue contre le froid dehors. Elle entendit, très près d'un arbre qui s'écroulait dans un grand déchirement de branches.

A ce moment, une silhouette haute et sombre se découpa sur le carrelage blanchâtre de l'ouverture : l'inconnu à qui elle devait la vie.

Paule se souleva un peu, cherchant à distinguer les traits de l'homme, mais elle ne put y parvenir dans le noir. Un élan de gratitude lui fit jeter très vite :

— Je vous remercie, monsieur, sans vous...

Il ne la laissa pas achever et dit avec insouciance ou indifférence, elle ne savait au juste :

— C'est peu de chose...

— Comment, peu de chose ! mais j'allais mourir !

Il répliqua avec amertume :

— Vous semblez beaucoup tenir à la vie ?

— J'ai cette faiblesse.

L'inconnu soupira :

— Alors, vous êtes heureuse. Il y a donc des êtres pour qui exister est synonyme de bonheur ?

Paule pensa :

— Quel curieux homme ! et comme il semble triste !

Puis, tout haut :

— Ce n'est pas seulement pour mon bonheur personnel que je désire vivre, mais pour celui de quelqu'un qui m'est cher.

— En ce cas, il m'est agréable de penser que je vous y aurai aidée quelque peu.

Pendant cette conversation, l'homme avait posé devant l'ouverture, des branches mortes de sapin. Paule apercevait l'enchevêtrement, veuf d'aiguilles. Il avait attiré à lui des bûches qu'il prenait dans le noir de la grotte et il dit :

— Je vais rallumer le feu ; nous en aurons besoin pour nous réchauffer. Ensuite, Cela nous permettra de faire connaissance.

— Je n'ai presque plus froid, protesta Paule ; il est vrai que la nuit n'est pas finie. Quant à nos visages, est-ce bien la peine que nous les contemptions ?

— Mais parfaitement, assura-t-il avec une soudaine gaieté. J'espère bien que vous êtes jolie.

— Pourtant, si j'étais laide...

— Une femme ne l'est jamais tout à fait.

— Si j'étais vieille ?

— Non, vous avez trop de fraîcheur dans la voix, trop de douceur dans les cheveux.

— Mes cheveux... fit Paule, surprise.

— Votre bonnet de fourrure est tombé come je vous portais ici. Ma foi, nous n'irons pas le chercher sur la piste, ce serait trop périlleux.

Et, tirant une bûche du tas qui s'écroula avec un bruit sonore et craquant de bois sec, il dit encore :

— Heureusement que chaque abri possible contient toujours quelques réserves. Nous avons de quoi nous chauffer pour la nuit, car vous n'êtes guère en état d'aller plus loin...

Il s'activait, cherchant son briquet, fouillant ses poches pour en extraire un bout de journal. N'en trouvant pas, il réunit des aiguilles de pins, et, brusquement, la flamme jaillit.

Elle dansa, éclairant les parois de la grotte, la couverture de fourrure sur laquelle la jeune fille était à demi couchée ; elle éclaira surtout leurs deux visages curieusement tournés l'un vers l'autre.

Un double cri jaillit aussitôt :

— Paule !

— Alain !

— Vous ! vous ! balbutia-t-il. Mais qu'est-ce que vous faites ici ?

Et ne pouvant dissocier son image de celle de Jacques, il ajouta :

— Où est Théry ?

— A Paris, répondit-elle, la gorge serrée, effrayée des premiers mots qu'ils allaient échanger.

Ils se regardaient, immobiles, stupéfaits, embarrassés et ressemblant fort peu à des amoureux.

Alain était tellement étonné de son rêve se levant brusquement devant lui qu'il redoutait de le voir se dissoudre et de se trouver de nouveau seul dans la grotte.

Paule sentait un froid l'envahir, un froid pire que celui qu'elle avait eu

à supporter sur la piste. Elle eut peur de ne plus avoir la force de parler. Elle se souleva et dit très vite :

— Il faut que je vous explique...

Devant son immobilité, une terreur la saisit. S'il allait quitter la grotte avant qu'elle eût parlé ? Mais parler, c'était bien difficile pour une petite fille qu'on laisse là, sans l'aider un peu. Elle voulut se mettre debout, mais sa volonté la trahit. Elle retomba lourdement à genoux sur le sol battu.

Alors Monnier sortit soudain de son immobilité et se précipita vers elle, l'étendit de nouveau sur la couverture, disant, très vite, des phrases incohérentes :

— Ma petite enfant, quelle folie ! Pourquoi étiez-vous ici ?... Et dans cet état ? Mais vous êtes à bout de forces... Et moi qui vous regarde comme un imbécile !... C'est bien la peine d'avoir été un grand savant !...

Il la couvrait pour la protéger du froid, l'obligeait à boire encore une gorgée d'alcool. Elle était heureuse de se sentir dorlotée par lui, mais il fallait parler. Que c'est donc difficile de dire à quelqu'un : je vous aime !

— Vous parlerez plus tard, ordonnait-il ; pour le moment, laissez-moi vous soigner...

Il pensait : « Est-ce que Launay l'aurait engagée aussi pour augmenter son équipe ? » et il ajoutait avec désespoir et joie en même temps : « Moi qui voulais la fuir ! Je la retrouve ! »

Enfin, Paule commença les confidences :

— Je suis chez les Langlade avec Toubib-ben-Toubib !

— Comment, lui aussi ! Et il vous a laissée partir dans la neige !

— Il est blessé ! Je n'ai pas eu la patience d'attendre qu'il soit guéri et que le temps se mette au beau... J'avais trop de choses à vous dire...

— C'est donc moi que vous essayiez de rejoindre ?

— Qui vouliez-vous que ce soit ? fit-elle, stupéfaite.

Il passa sa main sur son front, d'un geste égaré, et pria, d'une voix basse et comme déchirée :

— Je n'arrive pas à concevoir cela... que pouvez-vous avoir à me dire de si important ?...

Elle sentait le courage lui revenir un peu devant le désarroi du grand Monnier qui avait plutôt l'air d'un collégien embarrassé.

— Ne m'avez-vous pas écrit une lettre d'adieux avant votre départ ? demanda-t-elle.

— Une lettre ?... Mais... mais elle n'est pas partie ?

— Elle n'est peut-être pas partie, mais elle est arrivée quand même. C'est la petite Annette Bouju qui s'est transformée en facteur, et quel gentil facteur !

Annette ! A ce nom, le docteur sourit.

— Elle avait fouillé dans votre corbeille à papiers, reprit Paule, placé une lettre dans sa poche, sa mère l'a trouvée et, après réflexion, me l'a apportée... Comme cela, j'ai su ce que vous m'aviez toujours caché...

Monnier semblait faire un effort prodigieux sur lui-même. Il lâcha les mains de la jeune fille et articula avec peine :

— Vous n'auriez pas dû lire cette lettre ; il était inutile de troubler votre bonheur.

— Mon bonheur ! mais c'est elle, mon bonheur !

— Paule !... Ah ! je vous en prie, ne prononcez pas des mots qui m'ouvrent un paradis défendu !

La jeune fille lui prit à son tour les mains et dit avec une douce tendresse :

— Que croyez-vous donc que je suis venue chercher ici, si ce n'est un

"N'oublie pas les draps et les taies d'oreillers"

Colonial





"T'en fais pas ! Cette fois, je vais m'en procurer TOUTE une provision" ...

Voilà qui arrive tous les jours dans de très nombreux foyers, car les draps et les taies d'oreillers Colonial constituent un véritable placement qui procure des années de *bien-être* et de *satisfaction* à tous les membres de la famille. Frais et crépés, ils favorisent ce sommeil reposant que chacun recherche ; les bords solides et la haute qualité du coton résistent indéfiniment au blanchissage et au dur traitement des enfants. Et voici qui répond de tout : coton pur dénué de charges artificielles et garantie de qualité avec chaque étiquette "Colonial".



UN PRODUIT DE LA
DOMINION TEXTILE CO. LIMITED



Vous ne sauriez soupçonner à quel point vous pouvez devenir attrayante, par l'emploi persévérant de "PETAL-TONE"! Faites l'essai de ces puissants auxiliaires de Beauté de DERNY et jugez vous-même de l'amélioration de votre épiderme — préparations à la fois nettoyantes, toniques et adoucissantes — maquillage délicat et artistiquement harmonisé: poudres, fards et rouges à lèvres, qui ajouteront un cachet particulier à votre charme personnel.

Constatez l'avantage — pour vous et pour les autres — de l'emploi de "PETAL-TONE", une création de Paris, à l'arôme des plus subtils.

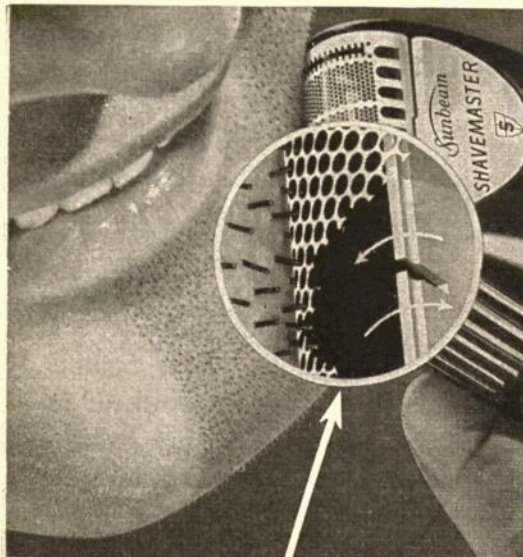
Faites l'essai — indifféremment — de ces facteurs de charme; vous en serez émerveillée. En vente dans les pharmacies et les magasins à rayons.

DERNY'S Petal-Tone

PRÉPARATIONS DE BEAUTÉ



Parfums de 25 à \$1.00
Crèmes - rouges -
crayons-Poudre pour
la figure 25¢ et 50¢
Lotion pour les
mains - - - 50¢
Eau de toilette \$1.00
Talc - - - - 25¢
Poudre de bain 75¢



Vous aimerez le SHAVEMASTER

Parce qu'il rase à la perfection, n'importe où, n'importe quand. Pas besoin d'attendre que la salle de bain soit libre; ni savon ni serviette. Et même vous vous passez de miroir. Le SHAVEMASTER s'apprend du premier coup — rasage parfait dès la PREMIÈRE fois et toujours.

Caractéristiques. La flèche indique une section agrandie du peigne, dont l'épaisseur est de deux millièmes de pouce seulement. Il a 475 trous — soit presque trois fois plus que de métal. Les poils y entrent aisément et sont coupés par deux lames à rainure qui oscillent à très grande vitesse. Vous avez un rasage rapide et parfait sans irriter la peau.

Sunbeam
SHAVEMASTER



Modèle "M" pour (CA) seulement

Muni du nouveau moteur magnétique type CA. Moteur très fort. Si vous employez votre rasoir sur CA de 60 cycles seulement, vous vous raserez parfaitement et rapidement avec ce Shavemaster.



Modèle "R" (CA-CD)

Fonctionne avec le célèbre moteur Universal, type à balais, avec bobine à enroulement série, pour CA et CD de 25 ou 60 cycles. Si vous devez employer votre rasoir sur l'un ou l'autre courant, vous choisirez le Shavemaster Modèle "R".

En vente dans les magasins d'appareils électriques, les quincailleries, les bijouteries, les pharmacies et les magasins à rayons.

paradis... mais, un paradis permis? Il est vrai qu'il est un peu froid et pas du tout accueillant...

Elle essayait de plaisanter pour cacher son émotion.

Monnier put enfin articuler la phrase qui lui brûlait les lèvres depuis le début de leur rencontre:

— Pourquoi Théry n'est-il pas avec vous?

— Parce que sa place n'est pas près de moi. En un mot, je lui ai dit toute la vérité, il a eu beaucoup de chagrin, je crois, mais il s'est montré très courageux et très chic. Il a compris et m'a rendu ma parole.

— Alors, vous ne l'épousez pas?

— Non.

— Et cela parce que vous avez lu ma lettre?

— Oui.

— Paule, ma chère petite, qu'est-ce que je dois comprendre?

— Tout ce que vous voudrez.

Il referma les bras sur elle comme s'il avait peur qu'elle ne s'échappât et l'aveu monta enfin irrésistiblement à ses lèvres:

— Je vous aime, Paule, ma chérie, depuis toujours...

— Moi aussi, Alain, depuis toujours...

Ils restèrent sans parole, goûtant une joie rare et précieuse qu'aucun mot ne pouvait rompre.

Après ce flot de souffrance, après les doutes du début de leur entretien, il leur semblait ressusciter à une vie nouvelle où tout était clair et pur. C'était comme s'ils se fussent trempés dans un océan d'amour et de paix.

— Petite Paule, cruelle petite Paule, dit enfin le docteur, comme vous m'avez fait inconsciemment souffrir...

— Chut, dit-elle, ne ressortons pas ces mots-là.

Dans l'ombre de la grotte, elle se serra contre lui, posa ses lèvres sur la main tendre qui l'obligeait à garder son manteau soigneusement fermé à cause du froid. Elle pria:

— Ami chéri, ne pensons plus au passé, cela n'a pas existé puisque vous allez l'oublier près de moi.

Il baisa tendrement les doigts légers et ils dirent en même temps:

— Mon amour...

Un aboiement prolongé et assez rapproché leur coupa la parole. Il sentit Paule frissonner contre lui.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle avec effroi.

— Un renard... peut-être, dit-il.

Un concert de cris lui répondit.

— Vous me cachez quelque chose? Je croyais vous avoir déjà démontré que j'étais courageuse.

— Ce sont des loups, fit-il aussitôt.

Elle dit: « Ah! » d'une petite voix sans timbre et, dans le silence de l'asile précaire, il entendit nettement battre son cœur.

— Il y a peu de danger, rassura-t-il. Nous avons une provision de bois suffisante pour la nuit et, tant qu'ils verront du feu, ils n'oseront pas attaquer.

Il attisa le brasier, plaça dessus une branche de sapin et deux nouvelles bûches. Une lueur nouvelle jaillit, éclairant leurs visages un peu inquiets, mais heureux.

Le feu à l'entrée de la grotte et barraît la route aux indésirables visiteurs.

— Il faut vous reposer, Paule, invita le docteur avec sollicitude, je veillerai. Reprenez des forces afin que demain nous puissions tenter de partir.

Il montra à la jeune fille à plier la couverture à la mode canadienne pour former un sac bien clos. Il l'enveloppa dans son manteau et l'obligea à s'étendre, enfouie jusqu'au nez dans les fourrures, la tête appuyée sur son paquetage. Elle se laissait

faire, émue de sa sollicitude, de sa tendresse et rassurée devant son calme.

— Je suis bien, murmura-t-elle.

Ses paupières se fermèrent, la lueur du feu dansa sur sa chevelure blonde, sur son visage pâli par les fatigues et elle s'endormit avec la confiance d'un enfant.

Au dehors, le blizzard grondait et déferlait par vagues comme un océan de tempête. De temps en temps, les cris des loups s'élevaient dans cette nuit redoutable, tantôt près, tantôt se répondant au loin.

Monnier pensa au blessé qui attendait du secours au Caribou, mais qui, au moins, avait de sérieuses provisions et des murs de rondins.

CHAPITRE VIII

UNE faible lueur de jour entra dans la grotte réveilla Paule Avline. Elle examina d'un œil étonné ce qui l'entourait, ayant peine à concevoir l'endroit où elle se trouvait et les circonstances qui l'y avaient conduite.

Une voix tendre demanda à ses côtés:

— Vous avez bien dormi, petite fille?

Et le visage d'Alain se pencha vers elle, souriant, ému, affectueux.

— Très bien dormi, s'égaya-t-elle et j'en ai honte. Je suis sûre que vous n'avez pas fermé l'œil.

— Et le moyen! Croyez-vous que messieurs les loups ont eu la politesse de s'éloigner?

— Ils sont encore là?

— Plus que jamais! Ecoutez-les!

Les fauves n'avaient pas désarmé. Ils tournaient autour de la grotte s'éloignant à petits pas dans le bois de sapins, rôdaient un moment, revenaient, alléchés par la perspective d'un magnifique festin. Les lièvres étaient rares et bien cachés, les chevreuils avaient émigré au sud vers les terres où, eux, les loups ne pouvaient pas poser leurs pattes et, dans par ce froid, un bon repas n'est pas à dédaigner et cette grotte abritait du gibier bien plus gros que lièvre et chevreuils.

Paule regarda avec angoisse la place du tas de bois. Il n'y avait plus près du feu que trois petites bûches.

— Pour une heure, affirma le docteur Monnier qui suivait le regard de Paule. Tant qu'il brûlera, les loups ne s'approcheront pas.

— Mais après?

— Après?... Ils ne sont pas un troupeau. J'ai un bon revolver...

Il affecta une soudaine insouciance:

— Reposez-vous encore un peu.

— Non, c'est votre tour. Je peux très bien attiser le feu pendant un heure.

Il consentit avec un sourire sentant que cela la rassurait:

— Entendu. Je vais me refaire des forces.

A son tour, elle veilla et, telle la vestale antique, alimenta le feu. Le temps coula minute par minute, interminable! Les loups se battaient dans le bois. Peut-être avaient-ils capturé un malheureux lièvre ou un innocent écureuil. Leurs cris semblaient indiquer qu'ils s'éloignaient mais pas complètement dépendant.

Paule faisait des efforts inouïs pour ne pas céder à la tentation du sommeil. Elle était sur le point parfois de s'allonger mais l'instinct l'avertissait à temps.

D'ailleurs, les assaillants n'étaient pas partis et leurs hurlements lui rapelaient à brefs intervalles l'imminence du danger.

Par moment, elle regardait Alain. D'abord, il avait fermé les yeux pour lui faire croire à son sommeil, mais maintenant, il dormait profondément.

et elle sentit comme une douceur et un orgueil monter en elle à la pensée qu'elle veillait sur lui.

Ses efforts avaient été couronnés de succès, son but atteint et voici qu'elle en était magnifiquement récompensée : cette chose merveilleuse qu'elle avait tant désirée autrefois, l'amour d'Alain, elle l'avait ; c'était son bien, sa part ! Elle se sentait capable de tous les dévouements, de toutes les tendresses, rien ne serait assez beau pour le grand homme qui avait renoncé à tout pour elle. Quand ils auraient quitté ce lieu maudit, quelle vie splendide serait la leur !

— Pourvu que nous puissions repartir ! songea soudain Paule avec une terreur renouvelée.

Elle n'aspirait plus qu'à une chose : Vivre ! pour le bonheur d'Alain.

Il se réveilla. Tandis qu'elle avait pensé à lui, il avait rêvé à elle. Ils se sourirent et voilà que, cessant brusquement de réduire le monde à eux seuls, le souvenir de leur ami Lavarenne leur revint :

— C'est Toubib-ben-Toubib qui va être content ! dit Paule.

— Ce brave Toubib ! lui qui ne voulait se rendre que dans un pays de moustiques !

— Un pays de moustiques ? Quelle idée !

— Il est passionné pour le microbe de la fièvre jaune et, dame ! la fièvre jaune sans le stégomyia fasciata !

Paule se mit à rire :

— Je le reconnais bien là ! Il refuse une situation magnifique parce qu'il n'y a pas de moustiques au Canada... mais il y vient pour rien, dans les plus mauvaises conditions possibles... uniquement pour ses amis. Il m'a été d'un très grand soutien, moral surtout. Sans lui...

Elle ne dit pas la détresse où elle se serait trouvée, sans l'excellent Lavarenne. Mais Monnier comprit. Il dit avec émotion :

— Je le connais depuis la guerre. Qu'est-ce qu'il a au juste à la jambe ?

— Un éclat de bois a déchiré le muscle. Ce sera assez long, mais pas dangereux.

Les regards de Paule qui ne quittaient pas le visage de Monnier descendirent soudain vers ses mains occupées à fouiller dans le paquetage.

— Vous prenez votre revolver ! s'effraya-t-elle, Alain, qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle se plaçait devant lui comme pour lui barrer le chemin de l'ouverture.

— Les cris sont assez éloignés ; j'aurai le temps de ramasser quelques branches, après nous déjeunerons. Je n'emporte cet objet que par précaution.

Il s'avança vers l'ouverture, dépassa le maigre feu, regarda prudemment autour de lui et obliqua à droite. Il voulait faire le tour de la route pour ne pas risquer d'être surpris par derrière.

Le blizzard soufflait encore, mais moins fort et la neige avait cessé de tomber.

Le docteur Monnier dégacha de leur blanc manteau des branches cassées, en traîna près de la grotte, revint en chercher d'autres, mais, comme il s'appropriait à soulever un jeune arbre brisé net par un précédent blizzard, il aperçut, entre les fûts sombres, les silhouettes des loups. Ils avançaient doucement, muets et menaçants. Malgré tout son courage, il frissonna.

De toute évidence, la meute ne lâcherait pas facilement ses proies. Alain l'évalua à une douzaine. Impossible d'engager la bataille. Impossible de continuer les provisions de bois. Il traîna le maigre arbrisseau vers la grotte en surveillant l'attitude des assaillants et ses réflexions n'étaient pas gaies. Elles se résumèrent en trois mots : la faim, le froid, les loups. Pouvait-il cacher la vérité à Paule ? Devait-il essayer encore de la rassurer ? Tôt ou tard, elle saurait. Elle avait assez prouvé qu'elle était vaillante, il devait lui faire l'honneur de lui dire la vérité.

Aussi, quand elle le vit revenir et qu'elle lui demanda :

— Je n'entends plus les loups, est-ce que nous pouvons partir ? Il répondit :

— Les loups sont plus dangereux quand ils n'aboient pas.

Paule ne sourcilla pas et elle affecta même de prendre la chose avec philosophie :

— Nous avons encore un peu de bois, restons donc ici. Après tout, je n'échangerais pas cette grotte contre un palais.

— Ma pauvre chérie, murmura Alain qui comprenait l'effort qu'elle devait faire pour rester sereine.

Et il lui prit les mains qu'il garda dans les siennes pendant quelques minutes. La jeune fille affecta de rire :

— Nous voilà bel et bien prisonniers, non des sauvages, mais des fauves, cela ferait un titre magnifique pour un roman d'aventures : *Encerclés par les loups.*

— J'admire votre courage, dit-il, ému. Je vais vous apprendre une bonne nouvelle : en fouillant dans mon paquetage, j'ai trouvé quelque chose à manger. Les Canadiennes du village savent tout prévoir.

— Je peux alors vous faire un aveu, Alain, j'ai une faim que je comparerai, pour être juste, à celle de nos voisins d'en face.

Il s'en fût voulu de n'être pas à l'unisson de cette gaieté. Il fouilla de nouveau dans son paquetage, pendant que Paule, tout en ajoutant une branche au feu, le surveillait, d'un air alléché.

Il étala le butin sur le sol : un pâté, une poche pleine de tartelettes et deux cuisses de lièvre.

— Mademoiselle est servie ! annonça-t-il.

— Mais, c'est un festin !

Il était sur le point de dire :

— Gardons-en la moitié pour plus tard.

Mais il évalua les maigres branches qui devaient alimenter le feu et dit simplement :

— Régalons-nous et prenons des forces.

Ils partagèrent le repas improvisé, tout en échangeant quelques propos. Paule, sentant la terreur lui revenir, entreprit de lui raconter ce qui s'était passé à Paris depuis le départ du professeur, les petits événements de la clinique, l'affolement de tante Henriette et, enfin, son pénible voyage avec Lavarenne et ses déceptions à chaque arrêt, quand on lui disait : « Le professeur Monnier ? Parti ! »

— Je serais allée partout, n'importe où, acheva-t-elle.

— Chère petite vaillante !

A son tour, il évoquait les mois d'exil, les efforts qu'il avait faits pour s'adapter à un pays nouveau, son travail forcené, la fruste amitié de Justin Laglade, la camaraderie de Rose.

A ce nom, une rougeur colora le front de Paule.

— Rose, avoua-t-elle, un peu confuse, quand je l'ai vue, j'ai eu peur.

— Peur ! et de quoi ?

— Peur d'être arrivée trop tard. Elle est bien jolie et votre vie était si différente de celle de Paris. Vous auriez pu vous attacher à elle.

Il hocha la tête :

— Mon cœur était trop bien pris pour s'offrir à une autre.

Ils avaient achevé leur repas. Alain cassa sur son genou le petit arbrisseau, dernière provision de combustible.

CIEL ! CE QUE MES VOISINES ÉTAIENT JALOUSES EN VOYANT MES LAVAGES AU SUNLIGHT !



MES SERVIETTES ET MES TAIES D'OREILLERS FAISAIENT L'ENVIE DE MME DURAND. JE LUI DIS : "EMPLOYEZ SUNLIGHT, VOUS AUSSI!"



MME DUPUIS NE POUVAIT CROIRE QUE MON LINGE DE COULEUR N'ÉTAIT PAS NEUF... "C'EST QU'IL EST LAVÉ AU SUNLIGHT!" LUI DIS-JE



TOUTES DEUX ONT AIMÉ LA DOUCE ODEUR DE MES TOILES ET LA BELLE ARGENTERIE QUE J'OBTIENS AVEC LES BOUTS DE BOÎTES SUNLIGHT!



RAPPELEZ-VOUS — Sunlight est le savon absolument pur — il ne contient aucune falsification nuisible quelconque. Il donne un lavage naturellement plus blanc, plus éclatant et qui répand une douce odeur de propreté. Achetez Sunlight dès aujourd'hui !

CONSERVEZ LES BOUTS DE BOÎTES pour de la belle argenterie

Envoyez 3 bouts de boîtes (portant l'étoile) de Savon Sunlight et 25¢ à Sunlight, Dépt D-2, Montréal, P.Q. Vous recevrez 2 cuillers à thé en Rogers authentique, modèle "Allure" et des renseignements pour obtenir couteaux, fourchettes etc., appareillés. Ou, envoyez 5 bouts de boîtes et 60¢ pour 6 cuillers.



POUR UNE BLANCHEUR ET UN ÉCLAT NATURELS

SUNLIGHT

— le savon absolument PUR

Un produit Lever — Fabrication canadienne

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Prenez la bonne habitude d'acheter régulièrement des certificats d'épargne de guerre

Pour Planchers Anti-Soins!

"61"
**QUICK DRYING
 FLOOR
 VARNISH**

- PAS de corvée
- PAS de polissage
- NON glissants
- Résiste à l'usure
- Résiste à l'eau
- Dure des années

Pratt & Lambert Inc., Fort Erie, Ontario

**TIME DEALS GENTLY WITH
 PRATT & LAMBERT PAINT**

Style

MODERNE

LA MODE influence les dessinateurs de papiers-tentures tout comme les portraitistes... ou les architectes... les modistes... et toutes les formes de l'activité humaine. Il y a renouvellement continu... évolution et changement constants. Si vous voulez connaître les nouvelles tendances de la mode dans les dessins et couleurs des papiers-tentures, venez à la plus proche salle d'exposition Empire, ou demandez à votre décorateur de vous montrer les Albums Empire de 1941.

Ecrivez tout de suite pour demander ceci gratuitement : un livret bourré d'idées et un questionnaire sur les caractéristiques de vos pièces, et laissez nos experts en décoration intérieure vous envoyer des échantillons spécialement choisis.



EMPIRE WALL PAPERS Limited

Créateurs de Beaux Papiers-Tentures

Montréal Toronto Kitchener Winnipeg Régina

Distributeurs exclusifs à :

Hamilton, London, Ottawa et Saint-Jean, N.-B.

La Plus Grande Maison de Papiers-Tentures au Canada



Debouts, de chaque côté du feu, ils explorèrent la forêt à droite et à gauche et la piste balayée par de brusques coups de vent.

Les loups étaient toujours là, menaçants. Visiblement, ils attendaient la nuit pour attaquer.

— Notre refuge est bien près de la piste, dit Alain, peut-être quelqu'un passera-t-il par là ? Les villageois qui devaient venir avec un traîneau prendre le blessé et moi-même...

— Nous n'avons que cet espoir, dit Paule, d'un ton mi-interrogatif, mi-affirmatif.

Ils devaient venir si le blizzard cessait...

Or, le blizzard ne cessait pas, bien qu'il eût cependant diminué de violence.

— Ne regrettons rien, dit Paule, nous nous aimons et même s'il faut mourir ensemble...

Il cria presque :

— Mais la vie avec vous...

Il se tut, se rendant compte qu'il était seul à perdre son calme.

— Sans les loups, dit-il, nous aurions pu gagner la cabane. Elle doit être à un mille d'ici. Là, nous aurions trouvé des provisions et un abri plus confortable et j'aurais pensé ce pauvre type qui ne doit pas trouver la vie folichonne, lui non plus...

Paule ne répondit pas. Ils s'assirent près du feu et le temps coula. La jeune fille devait prier, car Alain voyait remuer ses lèvres. Lui, ne se sentait pas encore le courage de renoncer à la vie, mais il pensait aux ténèbres prochaines, ténèbres que nul feu ne pourrait éclaircir, à la bataille qui allait suivre inexorablement, à la défaite. S'il parvenait à tuer ou à blesser la moitié des loups, c'était déjà énorme, il n'avait que ce revolver, six balles, il tirait assez mal et, dans le noir, d'ailleurs, qui peut se vanter d'être un tireur. Après... il frissonna en pensant au corps charmant qui allait être déchiqueté. Et il se demanda s'il ne valait pas mieux, à la tombée de la nuit, garder deux balles...

Il avait ménagé les derniers morceaux de bois, soufflant sur les braises, raclant les moindres brindilles échouées dans la grotte.

— Une demi-heure, se dit-il, et c'est tout, définitivement tout.

Un découragement s'empara de lui. Il n'osa pas essayer la vanité d'une parole d'espoir, sachant bien que, désormais, Paule n'en serait pas dupe. Machinalement, il tendit vers le feu ses mains gercées de froid.

— Enveloppez-vous dans la couverture, dit Paule, j'ai mon manteau.

Cette réflexion lui apprit qu'elle surveillait les dernières braises.

Elle leva vers lui son pauvre visage que les souffrances et les émotions creusaient et amenuisaient. Les beaux yeux bleus brillaient, un peu fiévreux, mais sans terreur.

Il baisa les douces paupières et dit avec une tendresse infinie :

— Nous allons peut-être quitter ce monde, Paule... Avant, je veux vous dire encore : je vous aime.

— Qu'importe la mort, je vous aime, Alain.

Les cris des loups ponctuèrent ce serment. Ce fut, dans le silence de la forêt, à la place de leurs grognements espacés et menaçants, une clameur immense et soudaine.

Il s'élança vers les cris et la jeune fille se demanda ce qu'elle pourrait faire. Rien, elle n'avait pas d'armes. Alors, elle aperçut, à dix verges de la grotte, une grosse branche aux trois-quarts enfouie. Elle alimenterait bien le feu encore une heure.

Quand il eut rejoint le monticule près duquel il avait, la veille, ramassé Paule, il se trouva, non en face d'hommes isolés, ainsi qu'il l'avait

si mes bas de soie sont durables?

...inusables!



*je les LUX-LAVE
 CHAQUE SOIR!*

Le souci de toute femme — garder la cheville séduisante malgré la rareté grandissante des bas de soie! Les femmes avisées Lux-lavent leurs bas chaque soir!

Le Lux-lavage fait disparaître les acides de la transpiration qui causent échelles trous... garde les fils de soie *é-l-a-s-t-i-q-u-e-s* — les bas s'étirent sous la tension. Faites durer vos précieux bas de soie longtemps — chaque soir, un Lux-lavage!

POUR DIMINUER ÉCHELLES, TROUS —

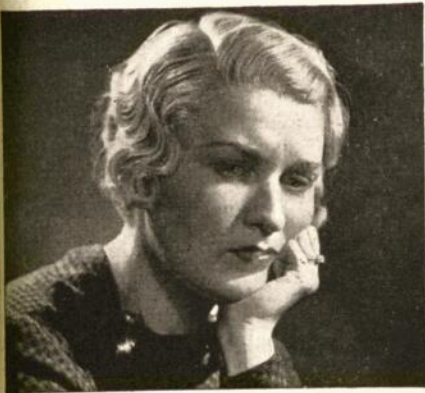


*LUX-LAVEZ
 VOS BAS CE SOIR!*



Un produit Lever — Fabrication canadienne

**Le droit au bonheur
cesse-t-il après 40 ans?**



LA FEMME qui double le cap de la quarantaine laisse-t-elle vraiment son bonheur derrière elle ? Les malaises qui l'assaillent sont-ils les symptômes d'un dépérissement inévitable ? ... Non ! Si elle suit un traitement aux pilules FEMOL, elle n'a rien à craindre du retour d'âge, ni pour sa beauté, ni pour sa santé, ni pour son bonheur !

FEMOL est mieux qu'un simple calmant : c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL facilite à la femme l'épreuve mensuelle, l'allège de ses douleurs et lui permet de franchir en souriant les étapes difficiles de sa vie. Pourquoi souffrir sans raison ? ... Au moindre malaise, n'hésitez pas une seconde : protégez votre bonheur en prenant régulièrement des pilules FEMOL. Chaque boîte de FEMOL — en vente dans les pharmacies — renferme une brochure médicale que toutes les femmes, sans exception, liront avec profit. Essayez FEMOL aujourd'hui même.

POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL
INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.

— Vous avez rien vu, c'est pas encore la mauvaise saison ...
— Dépêche-toi donc, sacré jacasseur ! engagea un autre.
— Minute ! y a temps pour tout ...
A c'matin, nos femmes qui avaient point dormi, ont fait un beau pétard ! Elles nous ont tout collé sur le dos, naturellement !

Il y eut des rires dans le groupe et le bûcheron, très fier de son petit succès, continua :

— On était des propres-à-rien, des sans-cœurs ! Les gosses se sont mis à pleurnicher. Un demandait monsieur le docteur, l'autre, la fée blonde. On savait plus à qui répondre. Alors, on est parti. Voilà.

Elle se penchait parce qu'à travers les arbres elle apercevait un groupe sur la piste.

— On était suivi par un traîneau avec deux compagnons, expliqua le plus bavard de tous. On tâta l'terrain devant, il est pas trop mauvais et le vent se calme ... Hé ! avancez, là-bas ! Apportez quelque provisions ! M'est avis qu'on en a besoin, ici !

On étendit une fourrure par terre, à l'intérieur de la grotte, on ranima le feu.

— Pétard ! dit le bavard, alignant les provisions et jetant des coups d'œil alentour, vous n'étiez point trop mal, tous les deux, ici ...

— Mademoiselle est ma fiancée, s'empressa d'annoncer d'Alain, pour couper court à tout commentaire, même jovial.

Ils s'installaient, assis en rond sur la fourrure, sur les sacs des paquets et même sur le sol, près du feu. Jamais Paule n'avait fait un repas aussi gai !

— J'avais bien dit, s'enorgueillissait le « jacasseur » que l'temps s'éclaircirait aujourd'hui !

— Mieux vaut tout de même ne pas s'attarder, dit Monnier. Le blessé, bien qu'il soit mieux que nous, sera très heureux de nous voir arriver.

— En route, alors ! dit Paule joyeusement et commençant à plier bagages.

Alain soutint sa fiancée à travers les embûches de la forêt pour lui éviter de glisser dans les trous et de s'enfoncer dans les tas de feuilles cachées par la neige. Il l'installa chaudement sur le traîneau, mais la jeune fille exigea qu'il montât près d'elle. Une assez longue route à pied, après toutes ces fatigues, ce n'était guère indiqué. Il était enchanté de lui obéir.

Accompagné des claquements du fouet, le traîneau glissait sur la piste canadienne. Sous les chaudes couvertures, leurs mains s'unirent étroitement.

CHAPITRE IX

TOUBIB-BEN-TOUBIB, depuis le départ de Paule Aveline, vivait dans l'angoisse. Qu'était devenue cette imprudente et courageuse enfant ? Le conducteur du traîneau qui était rentré chez les Langlade au début de la nuit, lui avait avoué que la jeune fille était partie seule, munie de raquettes, dans la direction de la cabane du Caribou, où devait se trouver le docteur Monnier. Pour le rassurer, il ajouta :

— C'est pas une promenade, bien sûr, mais c'est point dangereux. Sans ça, on l'aurait accompagnée ...

Cependant, Lavarenne n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il se faisait d'amers reproches :

— Cette petite que j'avais mission de défendre, je n'aurais pas dû la laisser mettre son projet à exécution.

— Les voilà ! fit soudain Rose. J'entends des grelots, des claquements de fouets. Il y a même plusieurs traîneaux !

— Oui, appuya Langlade, et ils sont joyeux ...

**Le superbe Coffret "Harmony"
avec Argenterie**

TUDOR PLATE

par les Orfèvres d'Oneida Community

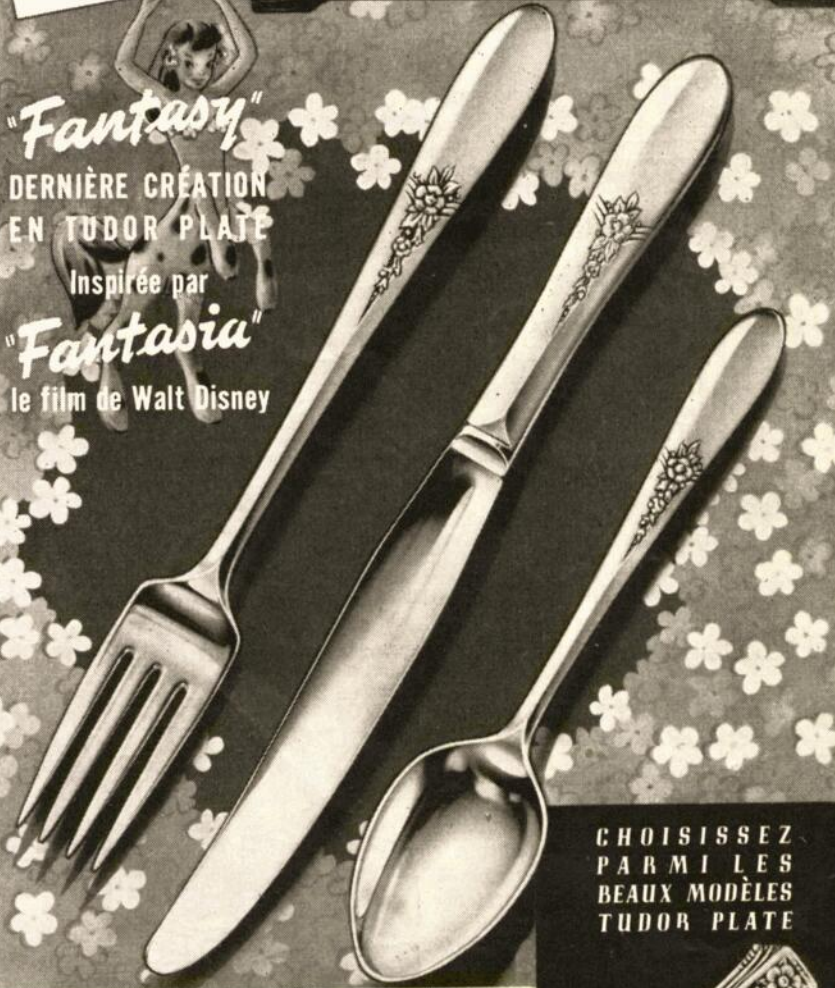
Service de
45
pièces
pour 8 personnes
\$29.95

prix par pièces séparées
\$37.45



Vous Epargnez \$7.50
Le Coffret "HARMONY" contient : 8 cull. à thé, 8 cull. à dessert, 8 fourchettes, 8 couteaux M.C., 8 fourch. à salade, 1 pelle à tomates, 1 pelle à tarte, 1 fourch. à viande froide, 1 couteau à beurre, 1 cull. à sucre.

"Fantasia"
DERNIÈRE CRÉATION
EN TUDOR PLATE
Inspirée par
"Fantasia"
le film de Walt Disney



CHOISISSEZ
PARMI LES
BEAUX MODÈLES
TUDOR PLATE



© Walt Disney Productions
Le Coffret 'HARMONY' est nouveau cette saison, et vous le trouverez vraiment superbe ! D'un modèle élégant, fini noyer clair, avec pieds et couvercle très distinctifs, il enchante la jeune mariée ! Il est disponible avec le nouveau modèle 'FANTASY' ainsi qu'avec quatre autres modèles favoris en Tudor Plate—FORTUNE, ELAINE, LA FLEUR et JUNE !

Voyez le Coffret 'HARMONY' et les beaux modèles en Tudor Plate chez votre marchand aujourd'hui.

TUDOR PLATE

par les Orfèvres d'Oneida Community

crain, mais en présence d'une petite armée.

C'était toute une cordée de bûcherons, de ceux dont il avait sauvé les enfants. Il s'unifia à eux, ne doutant pas de l'issue de la bataille. Deux loups étaient déjà par terre, un s'enfuyait sur trois pattes et les autres, dirigés par une énorme louve de teinte blanchâtre essayaient d'encercler les hommes. Mais ceux-ci étaient trop nombreux et trop bien armés. Les coups partirent presque à bout portant, pour ne pas rater le but et quatre autres bêtes firent, dans la neige, une cabriole définitive.

Alors, Alain qui avait joyeusement déchargé son revolver dans les tas, se mit à serrer les mains tendues et il entraîna le groupe vers la grotte où ils trouvèrent Paule empilant du bois comme pour un siège.

— Voici nos sauveurs ! s'écria le docteur.

Paule était clouée de surprise et de joie à la vue de tant de monde :

— Mais comment savaient-ils que nous étions là ?

— Ben, j'vas vous dire, commença l'un d'eux, qu'elle se souvint avoir vu dans la cabane de l'infirmerie, depuis vot' départ, nous n'étions point très fiers, rapport qu'on vous avait laissée partir toute seule. On s'disait d'abord, pour se r'monter, qu'avant aviez bien l'temps d'arriver avant la nuit et qu'c'était pas du vrai blizzard ...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ! sourit Paule.



HUITIÈME

recensement décennal du Canada

le 2 juin 1941

LE recensement, c'est l'inventaire de la nation — de ses hommes, de ses femmes et de ses enfants; de son agriculture, de son commerce et de son industrie; de ses conditions d'habitation et de vie en général. Il permet à tous les gouvernements — fédéral, provincial et municipal — de travailler plus efficacement et économiquement aux intérêts de chacun des habitants du Canada.



Aucun gouvernement ne peut donner au public un service parfait s'il n'a une connaissance précise et détaillée de la population et de ses divers problèmes; et surtout à notre époque où les responsabilités gouvernementales s'accroissent sans cesse. Voilà pourquoi nous demandons à tous les citoyens du Canada de coopérer au succès du recensement. Quand l'énumérateur officiel se présentera chez vous, recevez-le de façon courtoise et donnez-lui tous les renseignements qu'il vous demandera.

Rappelez-vous que c'est à votre service qu'il travaille. Par la diligence et l'exactitude de vos réponses, vous aiderez à la bonne administration de votre pays, qui, après l'épuisement de la guerre, aura à faire face aux difficiles problèmes de reconstruction d'après-guerre.

TOUT RENSEIGNEMENT DONNÉ RESTE STRICTEMENT CONFIDENTIEL

L'énumérateur officiel a fait serment de garder le secret; vous pouvez avoir en lui une confiance absolue. Tout renseignement fourni par vous sera gardé strictement secret et par lui et par le Bureau Fédéral de la Statistique; et l'on ne pourra s'en servir contre vous ni pour fins d'impôt ou pour but militaire, ni en justice ni autrement.

Vous êtes obligés par la loi de répondre aux questions; mais en y répondant avec bonne volonté et précision, vous aurez aidé votre gouvernement à traverser la difficile période actuelle, et vous aurez accompli votre devoir de bon citoyen.

Publié par ordre de

l'honorable JAMES A. MacKINNON, M.P., ministre.

**BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE
DÉPARTEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE**



— Ils rient! fit Toubib à son tour, je les entends; s'il y avait un malheur, ils marcheraient en silence.

Maintenant, on distinguait les chevaux, les traîneaux, les plaques de neige qui volaient sous les sabots.

Tout fumants, les attelages s'arrêtèrent devant la cabane des Langlade.

— On vous les ramène! cria un des conducteurs. Nous, on va passer la nuit dans l'avillage. Bonjour, boss!

Paule et Alain avaient déjà sauté à terre et Lavarenne les reçut en même temps.

— Tous les deux!... c'est bien vous!... mais oui... Ils sont là, tous les deux!...

Il répéta: Tous les deux! en regardant profondément la jeune fille. Celle-ci comprit la muette interrogation et répondit:

— Oui, tous les deux et heureux!

On les fit entrer, réchauffer, on leur versa du thé brûlant. En vérité, il leur semblait renaître à la vie.

— Ma chère Rose, disait Paule, je crois bien que votre bonnet de fourrure est le seul trophée qu'aient emporté les loups...

— Des loups! s'effraya Lavarenne, vous avez vraiment eu affaire à eux?

— Plutôt! sourit Alain! on te racontera ça, mon vieux!

Paule menaça son fiancé du doigt:

— Vous, reprocha-t-elle, vous avez l'intention de passer sous silence le sauvetage que vous venez d'opérer!... J'étais évanouie dans la neige, Alain est venu me ramasser, m'a portée dans une grotte et nous nous sommes reconnus quand le feu nous a éclairés...

— Nom d'une pipe! s'exclama Toubib, et moi qui voulais voir la tête de Monnier! Au lieu de ça, je suis immobilisé à me morfondre d'inquiétude!

Rose résuma la terreur de tout le monde:

— Quelle journée nous avons passée!

— Il est certain qu'à un moment, je n'aurais pas donné cher de notre vie, avoua Monnier.

Lavarenne, pour cacher son émotion, se fit bougon:

— Imprudente fille! On devrait vous donner le fouet au lieu de vous cajoler!

— J'avais raison pourtant de me jeter tête baissée dans l'aventure. C'est vous qui l'avez dit, Toubib: Avec le bonheur, il ne faut pas tergiverser.

Rose enveloppa Paule d'un regard plein de mélancolie:

— J'ai bien compris quand j'ai vu mademoiselle; elle est venue vous chercher, monsieur Alain?

— C'est vrai, Rose.

— J'avais bien d'viné, qu'c'était vot promise! s'enorgueillit le bûcheron, bonhomme. Et dire que vous filiez sur la piste à toute vitesse, avant qu'jaie p'vous dire ça!

Rose contempla quelques minutes le couple admirable que formaient le docteur et la jeune Française. Un soupir léger lui échappa.

— Je vous félicite et je désire votre bonheur à tous deux. Seulement, je vois bien, maintenant, qu'il va falloir perdre notre docteur.

— Eh! pas si vite! interrompit Monnier. J'ai, avant de partir, une mission et un contrat à remplir.

Rose sourit à la jeune fiancée:

— Je sens que vous le ramènerez bientôt en France.

Il répondit en regardant sa fiancée:

— Il en sera comme Paule voudra.

Justin Langlade donna son avis avec un rire bon enfant:

— Vous resterez là par force, pardienne! Les chemins sont imprati-

quables vers le char. Ma mais est à vous, on se serrera un p'v'la tout!

Ce fut Toubib-ben-Toubib qui remercia avec effusion:

— J'appréhendais un nouveau voyage avec cette satanée jambe. Merci pour elle! Nous allons te prendre des vacances!

Ce séjour forcé au Canada enchantait Paule. Elle suivit, quand le temps le permettait, le docteur dans ses courses à travers les villages avoisants, l'aidant autant qu'il se pouvait. On avait appris à la connaître et à l'aimer. Sa gentillesse, sa beauté, son titre d'assistante du docteur Monnier lui valaient la sympathie de tous...

Et le printemps vint.

La fête du printemps était, ce fois, plus belle, car on avait donné raison de se réjouir: on voulait honorer Paule et Alain et les remercier du bel hôpital qu'on avait déjà admiré « sur le papier ».

Chez les Langlade, Rose s'était surpassée et Paule avait voulu montrer ses talents de ménagère en perfectionnant un plat de France: des crêpes savoureuses que chacun s'était amusé à faire sauter dans la poêle.

Après le repas, on se réunit dans un bois, à l'orée du village et là, sur un tertre, les danses s'organisèrent. Des musiciens amateurs, mais pleins de zèle, unirent les sons de quatre violons et d'un accordéon, et la jeunesse s'en donna à cœur joie.

Le soir tombait. Alors, on alluma dans les branches des sapins des lanternes vénitennes multicolores, quelques solides lanternes d'écurie. Ainsi éclairée, la forêt prit un aspect féérique. On eut dit que des nymphes et des sylvains y folâtraient. Et Rose, oubliant sa déconvenue et le rêve possible qu'elle avait un instant caressé, Rose qui avait tout le temps dansé avec un sympathique et solide bûcheron, Rose riait et s'amusa.

Des femmes promenaient du vin et de la bière: on but à la jeunesse au printemps, à la France, au Canada!

Une danse finissait, elle laissait comme les précédentes, Paule et Alain. Une des guirlandes était restée accrochée à eux et ils marchaient, réunis par les fleurs.

Ce fut à ce moment que, sur le chemin de Roberval, une voiture apparut. Alain l'avait demandée par télégramme quelques jours plus tôt. Paule l'avait prié de tenir cette destination secrète pour ne pas troubler les amis.

Ceux-ci comprirent, dès que les chevaux s'arrêtèrent devant la cabane des Langlade. Immédiatement les chants cessèrent, les violons jetèrent un dernier soupir et tout le monde se dirigea vers les fiancés.

Déjà, Lavarenne, complètement tabli et guilleret, emplaît leurs quelques bagages dans le coffre de la voiture.

— Il ne faut pas arrêter vos jouissances, dit Monnier, cela ne attristerait.

Ce fut Rose qui trouva une solution pour masquer l'émotion générale.

— Nous allons tous atteler et vous conduire pendant deux milles aux musiciens...

On accepta d'enthousiasme quelques instants après, ce fut toute une caravane fleurie et joyeuse qui s'élança sur la route de Roberval.

Le sol n'était plus caché par la neige, et les loups hurlants avaient fui; la forêt éclatait partout en jeunes bourgeons et une saine odeur de terre et de sève sourdait de partout.

Lentement, comme une promesse pour l'avenir, la lune monta, limpide et ressemblant à un grand œil curieux sur le ciel Canadien. F I N

CONGOLEUM



**"VOICI LE MEILLEUR COUVRE-PLANCHER
QUE NOUS AYONS JAMAIS ACHETÉ!"**



"NOUS avons l'habitude de croire que de beaux couvre-planchers doivent nécessairement être dispendieux. Mais cela c'est avant que nous ayons découvert le Congoleum. Grâce à celui-ci, nos parquets sont maintenant plus beaux que jamais et nous avons économisé sans rien sacrifier."

Vous aussi, vous pouvez découvrir le Congoleum—chez votre marchand—dans un large assortiment de somptueux coloris et patrons nouveaux, en carpettes de toutes dimensions et



à la verge. Les prix en sont modérés, bien conformes aux budgets de guerre.

Le Congoleum ne relève pas sur les bords et il suffit de l'essuyer de temps en temps à la vadrouille et de le cirer pour lui conserver tout son éclat. Le fameux Sceau Or est votre garantie de satisfaction et de longue durée.

Consultez votre marchand au sujet de "L'épaisseur de 8 couches!"

CONGOLEUM CANADA LIMITED — MONTREAL

Achetez du **CONGOLEUM** et placez la différence dans les **TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE**

Servez-vous toujours de



Teintures plus commodes, plus promptes et plus sûres

USAGE PLUS FACILE — Tintex ne requiert pas une préparation spéciale. Même des débutants obtiennent d'excellents résultats de son mode d'emploi facile.

PLUS RAPIDE — Tintex se dissout instantanément ; dans plusieurs cas l'ébullition n'est pas nécessaire. Il suffit de quelques sous de Tintex pour teindre parfaitement la moyenne des articles courants.

PLUS SUR — Tintex teint sans inconvénient tous les tissus lavables, sans tacher les mains ou les ustensiles ; donne une couleur uniforme, vive, nette et qui ne se fane pas.

DES DOUZAINES DE NUANCES ATTRAYANTES — Choisissez vos nuances favorites parmi les nombreuses couleurs qu'offre Tintex et renouvelez votre garde-robe et votre demeure.

Tintex se vend dans les pharmacies, les magasins à rayons, les magasins de nouveautés, les magasins généraux. Faites-en provision aujourd'hui. Envoyez-nous le nom et l'adresse de votre fournisseur s'il ne vend pas Tintex.

Faites l'essai de ces spécialités Tintex

Tintex Boîte Grise — Teint le coton, la soie, la toile, la laine et la rayonne. 2. *Tintex Boîte Bleue* — Teint la soie garnie de dentelle — la dentelle reste blanche. 3. *L'écrû à rideaux Tintex* — La meilleure teinture pour les rideaux. 4. *Le liquide décolorant Tintex* — Enlève la couleur des tissus que l'on veut reteindre. 5. *Le bleu à laver Whitex* — Pour tous les tissus blancs, y compris la soie et la laine.

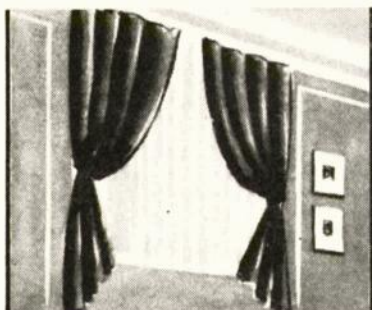
DEMANDEZ LA CARTE DES COULEURS GRATUITE

Sur l'envoi de vos nom et adresse vous recevrez gratuitement une carte montrant les nuances Tintex les plus nouvelles et indiquant le mode d'emploi des teintures Tintex. Il suffit d'écrire à Lyman Agencies Limited, 286 ouest, rue Saint-Paul, Montréal. Ecrivez aujourd'hui.

Tintex

Les teintures les plus répandues dans l'univers

Multiplés occasions d'utiliser Tintex à la maison



Pour les rideaux et draperies



Pour renouveler les robes



Pour les vêtements tricotés



Nuances appropriées à la lingerie

Servez-vous aussi de Tintex pour les :

- Blouses
- Jupes
- Echarpes
- Nappes à thé
- Robes de fillettes et complets lavables
- Tapis crochetés, couvre-pieds, couvre-lits

POURQUOI ON SE MARIE EN JUIN

Par FRANCINE

JUIN est certainement un mois idéal pour un mariage. Les jours sont longs et la chaleur n'est pas encore accablante. La verdure est d'une fraîcheur de tons exquise, les arbres fruitiers, les lilas et les seringuas embaument, la nature tout entière chante un hymne à l'espérance. A cette saison, la cérémonie peut également prendre place à la ville ou à la campagne. Enfin, les affaires sont moins absorbantes, la plupart des procès sont remis à l'automne et le nouveau marié peut plus facilement prendre congé pour son voyage de noce.

Tous ces avantages offerts par le mois de juin, il y a longtemps que les jeunes filles les ont découverts, et cette unanimité de leur choix est justement ce qui entraîne des complications. Après tout le mois de juin n'a, comme les autres mois, qu'un nombre très limité de samedis, jour actuellement à la mode pour un mariage, à leur offrir, il peut y avoir encombrement de cérémonies nuptiales. Il est donc prudent de fixer à l'avance la date et l'heure du mariage et de se rendre tôt au presbytère de sa paroisse pour conclure tous les arrangements relatifs à la cérémonie religieuse.

On aura beau feuilleter les encyclopédies, consulter le folklore de divers pays, on ne trouvera aucun renseignement satisfaisant quant à cette coutume si répandue des mariages en juin. Heureusement, l'origine du cérémonial qui entoure la célébration du mariage est beaucoup mieux connue. En voici quelques exemples :

La fleur d'oranger est d'origine sarrasine. Elle fut importée en Europe par les Croisés qui les offraient à leurs fiancées.

Le riz, symbole de fécondité, était déjà connu comme tel au temps des Druides.

Le vieux soulier que l'on suspend en cachette à l'arrière de la voiture des nouveaux mariés rappelle une ancienne coutume anglo-saxonne, alors que le père de la jeune fille confiait celle-ci au futur époux et lui remettait un des souliers de sa fille laquelle serait désormais guidée par son mari tout le long du chemin de la vie.

L'anneau nuptial remonte au Moyen Age. Il était alors remis à la jeune fille le jour de ses fiançailles. Elle le portait à la main droite jusqu'au jour de son mariage. Durant la messe de mariage, le marié faisait glisser l'anneau sur chacun des doigts de la main gauche de sa jeune épouse, en commençant par le pouce, disant : *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il*. Au moment où il disait : *ainsi soit-il*, le jonc était parvenu au quatrième doigt ou annulaire où il devait rester définitivement. Remarquons en passant que le cercle est

le symbole de l'éternité et signifie en ce cas que l'amour des époux ne finira qu'avec leur vie.

Le rôle de la gentille bouquetière est, ne lui en déplaise, associé à celui du riz parce que les anciens considéraient l'enfance comme une image de la fécondité.

Le voile de la mariée était connu des Grecs, des Romains et des Chinois, dès les temps les plus reculés. Il recouvrait alors non seulement la tête mais aussi le visage.

Le gâteau de noce se retrouve, lui aussi, dans l'histoire romaine. Les jeunes époux devaient partager et manger ensemble un gâteau fait de sel, de farine et d'eau, tandis que la mariée tenait à la main trois épis de blé. Le gâteau de noce que nous connaissons tous, gâteau aux raisins recouvert d'une pâte d'amandes et glacé de sucre blanc était déjà en usage en Angleterre, sous le règne de Charles II.

Le repas pris ensemble à l'issue de la célébration religieuse signifie que désormais les époux devront tout mettre en commun.

Le garçon d'honneur et les placiers rappellent l'époque où l'époux devait enlever sa future épouse et réclamait l'assistance de ses amis, de ses compagnons d'armes pour lui prêter main forte au besoin.

Une autre coutume moyenâgeuse a été abolie, on suppose que ce fut par décision du sexe fort, c'est celle du cadeau que la mariée pouvait réclamer au lendemain de ses nocces et que le marié ne pouvait lui refuser, même s'il s'agissait de son domaine tout entier. Et l'on prétendra, après cela, que les *gold diggers* sont une institution américaine !...



A CHAQUE changement de saison, et surtout quand vient l'été, on entend des phrases dans le genre de celles-ci :

Quel dommage que cette robe soit si salissante, j'aimerais pouvoir la mettre plus souvent. Ou : je ne puis porter cette toilette cerise ; on me l'a déjà vue pendant deux saisons, et elle est d'une couleur si frappante qu'on ne saurait l'oublier. Ou encore : ma robe bleu poudré est décolorée par le soleil ; c'est d'autant plus regrettable qu'elle est tout à fait à la mode de cette année. Et ainsi de suite...

Il existe un moyen bien simple de réparer ces petits malheurs : la teinture. Seulement, il faut savoir s'en servir. Il faut aussi avoir à sa portée les objets suivants : Un grand récipient en cuivre, fer émaillé ou aluminium plus profond que large ; deux grands bâtons lisses pour agiter le tissu dans le bain et pour activer le séchage ; un petit sac dans lequel vous mettrez la teinture en poudre ; une grande bassine pour le rinçage ; une table ou une planche recouverte d'un linge pour le séchage à plat ; des gants de caoutchouc pour préserver les mains.

NETTOYAGE : On doit commencer par découdre entièrement le vêtement si possible ; les différentes opérations se feront plus facilement ; les rinçages seront abondants.

TEINTURE : Tenir compte du volume et du poids du tissu dans l'évaluation de la quantité à employer pour le bain de teinture. Il faut que le tissu baigne à l'aise et puisse être remué sous l'eau avec les bâtons. Eviter le bain trop réduit qui provoquerait des marbrures indélébiles et le bain trop dilué qui exigerait un paquet de teinture de plus ou une prolongation du temps de trempage. Ne plonger dans le bain les objets préalablement mouillés que lorsque la teinture est complètement dissoute. Remuer constamment pendant tout le temps de l'opération. Agir avec précaution pour ne pas déchirer les tissus qui, mouillés, sont plus fragiles.

RINÇAGE : Ne pas tordre en rinçant ; plonger le tissu dans l'eau, le retirer, le replonger et ainsi de suite pour éliminer toute trace de teinture sans frotter ni déformer.

SECHAGE : Ne pas suspendre les objets. Egoutter sans tordre, rouler dans un linge épais pour extraire l'excédent d'eau, puis étaler bien à plat sur une table recouverte.

EMPESAGE : Les tissus de laine ou mixtes, de couleurs foncées, doivent être apprêtés à la gélatine. Les tissus de coton et ceux de couleurs claires, à l'amidon. Ils retrouveront ainsi la tenue qu'ils ont perdue à la teinture. La soie ne s'empêse pas.

REPASSAGE : Il se fait à l'envers, quelle que soit la nature du tissu. Le coton et la soie se repassent à peine humides. Les lainages sont traités à la vapeur. Pour les retouches parfois nécessaires sur l'endroit, interposer toujours un linge mouillé entre le tissu et le fer.

CE QU'IL NE FAUT PAS OUBLIER : Une teinture mal appliquée perd irrémédiablement le vêtement. Avant d'entreprendre une teinture, sachez faire une distinction entre les tissus. Renoncez à teindre les tissus caoutchoutés, le daim, le chevreau, le cuir. Le tussor et les soies artificielles à l'acétate se teignent très difficilement. Une étoffe ne peut se teindre qu'en un ton plus foncé que le sien propre. La couleur de fond d'un tissu modifie parfois le résultat. Un objet jaune teint en bleu peut donner du vert ; un objet violet teint en jaune peut donner du marron. Les garnitures d'un vêtement peuvent présenter des nuances différentes, l'intensité d'absorption de la teinture variant d'un tissu à l'autre. Faites toujours un essai sur un échantillon avant de commencer la teinture. Pour éviter le rétrécissement des lainages, ne jamais les faire passer brusquement d'un bain chaud à un bain froid, et inversement. Les récipients ayant servi à la teinture se nettoient à l'eau chaude, avec savon et cristaux.

Soyez ingénieuses, chères lectrices, c'est une manière de réaliser des économies. Un peu de peine vous évitera une dépense inutile. Une teinture suffit parfois à donner à un vêtement une nouvelle jeunesse. Confiez aux professionnels, qui font de l'excellent travail à des prix raisonnables, les tissus délicats et les vêtements importants. Par contre, vous pouvez très bien traiter vous-mêmes certains vêtements ou accessoires légers : petites robes, jupes, blouses, écharpes, etc., et prolonger ainsi de beaucoup leur existence.

RECOUVERTURES DES VIEUX FAUTEUILS : Quand le soleil respandit dans toute sa force, on ne tarde pas à s'apercevoir que les couvertures des meubles sont passablement fanées et défraîchies, ou à craindre, si elles sont encore en bon état, que ce soleil



CAROLE LOMBARD

Quand vient l'été... Par Francine

trop ardent ne les pâlisse et peut-être même ne les brûle. Pour remédier à ces deux inconvénients possibles, il suffit d'habiller vos fauteuils de vêtements d'été. Ce n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire au premier abord.

Coupez le tissu qui recouvrira le siège et posez-le à l'envers en glissant les bords dans le fond ; puis appuyez pour que le tissu soit bien tendu. Formez un pli marquant le contour du devant du siège et échancrez le bas de la crosse.

Mesurez le dossier en partant du fond jusqu'en haut, en ayant soin d'ajouter deux ou trois pouces supplémentaires. Appliquez le tissu à l'envers sur le fauteuil, en respectant le droit fil.

Taillez le tissu autour des manchettes en suivant la couture du dossier, puis mesurez les manchettes de l'intérieur jusque sous la crosse ; coupez, appliquez l'étoffe toujours à l'envers et droit fil et épinglez tout autour de la crosse.

Mesurez le dos du fauteuil en partant du haut jusqu'à terre. Taillez et appliquez le tissu toujours à l'envers et exactement droit fil, milieu sur milieu.

Epinglez le tissu du devant avec celui du dos (attention s'il y a des motifs) et découpez tout autour en laissant un pouce environ pour les coutures.

Mesurez les côtés en prenant la partie la plus haute du bras, puis appliquez le tissu à l'envers en dessinant les côtés et en respectant toujours le droit fil. Coupez les faces des manchettes et appliquez-les en les épinglant.

Dessinez le fond du fauteuil sur le tissu du dossier et sur celui du siège. Coupez les deux morceaux qui dépassent et qui vous permettront de donner la forme exacte de la semelle.

Coupez la semelle que vous épinglerez d'un côté sur le fond du dossier et de l'autre sur le fond du siège. Cette semelle reliera les deux tissus et se glissera dans le creux du siège pour empêcher la housse de se déchirer lorsqu'on s'assoira.

Enlevez délicatement la housse complètement épinglée, passez un bâti ; piquez les coutures et retournez le tout à l'endroit ; placez la housse sur le fauteuil et taillez les volants (une fois et demie le tour du fauteuil), froncez et posez le volant.

BEAUCOUP DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL . . .



Simplicity
3803

Simplicity
3825

Simplicity
3820

Simplicity
3831

3803 — Robe de dames et demoiselles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : $1\frac{1}{8}$ v. de 35", 1 v. $\frac{3}{4}$ de 39". Manches et ruché contrastants : $\frac{7}{8}$ v. de 35"-39". Fermeture de 9" pour le côté. 25 cents.

3820 — Robe de dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 12 : 2 v. $\frac{7}{8}$ de 35", 2 v. $\frac{5}{8}$ de 39". Fermeture de 9" pour le côté de la robe. 25 cents.

3825 — Robe de dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : 3 v. de 39", 2 v. $\frac{3}{8}$ de 54". Fermeture de 9" pour le côté. 25 cents.

3831 — Robe et boléro, pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3 v. $\frac{1}{4}$ de 35", 3 v. de 39". Empiècement contrastant pour blouse et boléro : 1 v. $\frac{1}{4}$ de 35"-39". 1 v. $\frac{1}{8}$ de mousseline de 35" pour le côté. $\frac{1}{4}$ de verge de bordure pour les épaules. Bordure pour pochettes et empiècement de la robe : $\frac{5}{8}$ de verge de 39" ou $\frac{3}{8}$ de verge de 72". 15 cents.



Simplicity

3809

Simplicity

3796

3799



Simplicity

3812

3796 — Jupe et jaquette de petite fille, gr. 4 à 12. Le tissu requis pour gr. 16 : 2 v. $\frac{1}{2}$ de 35", $1\frac{5}{8}$ de 54". Boucles de la jaquette : $\frac{1}{2}$ v. de 1" de large ruban (5). Ouverture de 5" pour le côté de la jupe. $\frac{1}{4}$ v. de fine mousseline de 35" pour les épaules. 15 cents.

3797 — Robe pour jeune fille, gr. 8 à 16. Tissu requis pour gr. 12 : 2 v. $\frac{1}{2}$ de 35", $2\frac{1}{4}$ de 39" et $1\frac{5}{8}$ de 54". Ouverture de 8" pour le côté de la robe. $\frac{1}{4}$ v. de mousseline de 35" pour les épaules. 8 v. $\frac{3}{4}$ de galon de $\frac{1}{8}$ " de verge. 15 cents.

3799 — Robe de fillettes, gr. 4 à 12. Tissu pour gr. 4 : 2 v. $\frac{1}{4}$ de 35", 1 v. $\frac{7}{8}$ de 39", 1 v. $\frac{1}{4}$ de 54". 2 v. d'étroit galon pour garniture. 15 cents.

3809 — Robe et dessus de fillettes, gr. 4 à 12. Tissu requis gr. 6 : 1 v. $\frac{3}{4}$ de 35". Dessus : 1 v. $\frac{3}{4}$ de 35". 15 cents.

3810 — Robe et pantalon d'enfant, gr. 2 à 10 : Tissu requis gr. 2 : 1 v. $\frac{7}{8}$ de 35", 1 v. $\frac{5}{8}$ de 39"-44". $\frac{1}{4}$ v. de 39"-44" pour l'empiecement. Pantalon : $\frac{3}{4}$ v. de 35", $\frac{1}{2}$ v. de 39". Ouverture de 6" pour le côté. 15 cents.

3812 — Robe de jeune fille, gr. 6 à 14. Tissu requis pour gr. 10 : 2 v. $\frac{1}{2}$ de 35", 2 v. $\frac{3}{8}$ de 39"-44". $\frac{1}{4}$ v. de taffeta de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. Ouverture de 8" pour le côté. 15 cents.



3810

Simplicity

3797

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

vo
la
ye
ita
te
se
son
gr
d'E
et
tou
d'e
le
Il
tég
des
née
mo
not
mo
sol
chi
gue
tes
sèn
mo
che
pita
gne
la
cela
tute
test
re,
tro
qui
I
par
(19
bol
il
élec
J'él
nist
rain
que
et d
et a
fait
face
lem
face
ne p
part
lem
mas
nou
dans
la
dans
tend
des
ques
civil
me
Nor
sav
que
que
cont
à la

Pour
L
Ché
pit
ler,
d'ell
sembl
ropé
Le n
non
loi d
pang

(2) M
& B

L'AMERIQUE EST MENACEE

(Suite de la page 7)

bourgeois français, les capitalistes anglais, représentés par Laval et Chamberlain, ont « bousillé » l'accord militaire franco-russe préparé par Barthou en 1934. La carte russe a été pitoyablement négligée; elle est passée dans les mains d'Hitler qui s'en sert jusqu'au jour où elle ne fera plus son affaire. Là-dessus M. Chéradame greffe la question de la guerre civile d'Espagne, à laquelle, dit-il, « Hitler et Mussolini participèrent... afin de tourner la ligne Maginot par le sud, d'encercler la France et de préparer le siège de l'Angleterre » (p. 145). Il y avait sans doute des buts stratégiques de cette nature dans l'action des deux dictateurs, mais les Pyrénées et Gibraltar se défendent au moins aussi bien qu'une ligne Maginot dans les conditions de la guerre moderne. Les buts de Hitler et Mussolini paraissent avoir été plus machiavéliques et plus adroits: cette guerre civile dont les causes apparentes étaient des conflits idéologiques semblerait la division dans les pays démocratiques (oh, combien!), détacherait certains pays (l'Angleterre capitaliste surtout) de Moscou, témoignerait à l'U.R.S.S. la supériorité de la machine de guerre de l'axe, tout cela en gardant certains droits de tutelle sur l'Espagne, en faisant un test des nouvelles méthodes de guerre, en préparant une coordination des troupes allemandes et italiennes (ce qui a d'ailleurs failli mal tourner).

Le spectre du bolchevisme agité par les Allemands depuis Rethondes (1918) n'était pas vain. Il y a eu une bolchevisation de l'Allemagne. Faut-il rappeler qu'aux avant-dernières élections du Reichstag, treize millions d'électeurs ont voté pour les communistes; Hitler les a battus, sur le terrain politique ou à coups de matraque, grâce à l'appui de Hugo Stinnes et d'autres grands industriels français et anglais, voire américains. Cette défaite a été rapide et complète: l'effacement du parti communiste en Allemagne n'a de comparable que l'effacement du Centre catholique. On ne peut tout de même nier que ces partis aient existé. Hitler s'est habilement servi de cet épouvantail pour masquer son jeu et empêcher une nouvelle alliance franco-anglo-russe; dans ce but il a fort bien pu aider à la diffusion des idées bolchevistes dans le monde, en sous-main bien entendu, afin de maintenir la division des classes dans les pays démocratiques. Mais il existe bien pour notre civilisation un péril communiste comme il existe un péril germanique. *Nous avons deux ennemis*; à nous de savoir lequel abattre le premier puisque les deux sont maintenant presque solidaires. Il serait téméraire de continuer à chasser les deux lièvres à la fois.

Pour le Salut immédiat des Amériques

La dernière partie du livre de M. Chéradame en justifie le titre. En dépit des victoires foudroyantes d'Hitler, à moins que ce ne soit à cause d'elles, les peuples d'Amérique ne semblaient prendre dans le conflit européen qu'un « intérêt académique ». Le mot entendu dans la rue « This is none of our business » vulgarisait la loi de neutralité. En rappelant le plan pangermaniste de 1895 et celui de

Tannenberg de 1911, Chéradame montre combien les Américains sont visés: l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, le Paraguay, le sud de la Bolivie et du Brésil, sont indiqués dans ce plan comme étant les zones du pangermanisme colonial. Dès 1900, des milliers d'Allemands y étaient déjà établis — non en « touristes », le mot n'existait pas encore — mais en « paisibles commerçants chargés de créer, tout en faisant leurs affaires, une zone d'influence. Le même travail se fait aux Etats-Unis; il suffit pour s'en convaincre de regarder une carte du peuplement allemand dans le Wisconsin, le Michigan, l'Iowa, la Pennsylvanie.

En 1921, le Professeur Hickmann publiait un atlas (2) dans lequel se trouve une carte de la répartition des races dans le monde. Dans le nord des Etats-Unis on lit textuellement: « GERMANEN » et au-dessous, entre parenthèses et en petits caractères: (Anglo-Américain). Cette carte complète celle de Tannenberg de 1911 et prouve que, même au lendemain de sa défaite, l'Allemagne faisait le recensement de ses forces pour l'exécution du plan pangermaniste. Pendant l'autre guerre j'ai entendu des Allemands, bourrés de diplômes universitaires, soutenir sans sourciller que les Anglo-saxons étaient des Germains abâtardis. Tel est l'enseignement officiel.

Chaque émigré allemand garde une allégeance secrète envers le Vaterland et il l'enseigne à ses descendants qui, en dépit de leur citoyenneté américaine, restent sous la coupe de l'Allemagne. *L'invasion de l'Amérique est donc en très bonne voie.* Il ne s'agit plus que de lui donner une forme militaire qui permette la saisie des pouvoirs publics, le contrôle des moyens économiques.

En étudiant les éléments de la guerre sourde ou invisible, Chéradame nous en révèle la puissance. On connaît assez bien l'efficacité de la propagande allemande. Cette efficacité est possible grâce à une connaissance approfondie de la géographie, de l'ethnographie et de l'économie des peuples qu'elle vise; connaissance favorisée par les rapports que les émigrés allemands adressent aux services compétents; ces mêmes émigrés servent en outre à la diffusion de la propagande boche.

La toile d'araignée est fortement tissée sur les Amériques. Que propose M. Chéradame pour la rompre? D'employer la manière forte, la manière boche: arrêter les chefs des groupements, les mettre dans des camps de concentration, hors d'état de nuire. On voit par la fréquence et l'importance des grèves qui ont éclaté aux Etats-Unis depuis que Roosevelt a fait voter la loi de l'aide aux démocraties, qu'il est puéril de sous-estimer la force des agents nazis. Sans doute ne sont-ils pas à la tête des mouvements ouvriers, ce serait trop évident. Ils font agir des hommes de paille et certains de ceux-ci peuvent même être tout à fait sincères en croyant travailler à la cause des ouvriers, alors qu'ils font le jeu des Boches en retardant l'aide des Américains aux Anglais.

L'Angleterre n'a pu résister à l'invasion allemande, prédite depuis août 1940, qu'en adoptant les méthodes des pays totalitaires. N'essayez pas de combattre avec un tire-poix un adversaire armé d'un revolver chargé.

(Lire la suite page 67)

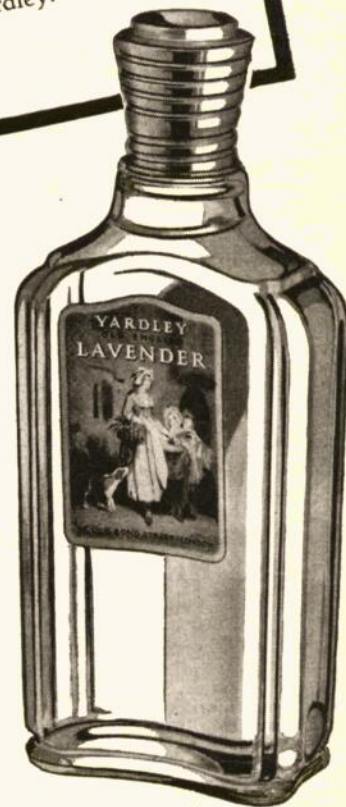


FOURNISSEURS BREVETÉS



Elle est Exquise...

D'une fraîcheur naturelle comparable à la délicate fleur enchâssée dans ses doigts. Elle exhale cette grâce inhérente à l'Anglaise — et à Yardley. C'est le grand honneur de Yardley de pouvoir rehausser encore ce charme naturel, grâce à la délicatesse et discrète Lavande Yardley et aux Produits de Beauté Yardley.



Faites l'essai de la Lavande Anglaise Yardley au parfum doux et discret. Vous lui trouverez une palpitante fraîcheur de jeunesse. 65¢ à \$13.50

Lavande

YARDLEY



Dès demain—faites l'essai du Savon de Lavande Anglais Yardley. Il laisse la peau radieuse et discrètement parfumée. Oui, c'est un luxe, mais il est si peu coûteux que vous ne voudrez plus vous en passer. Le gros morceau, 35¢, 3 pour \$1.00

(2) Prof. Hickmann: *Geographisch-Statistischer Universal Atlas*, 1921 G. Freytag & Berndt, Ges. Wien.

Laissez Pierrot économiser
sur vos cirages pour qu'il



puisse acheter
des timbres
de guerre

● Aidez-le à contribuer à la victoire. Enseignez-lui l'épargne. Il sera fier de gagner l'argent que vous lui donnerez pour polir les chaussures de la famille avec Nugget.

N95P



NOIR, BLEU et TOUTES LES TEINTES de BRUN



● Murine calme, nettoie et rafraîchit les membranes irritées causées par : rhumes, vent, automobilisme, cinéma, travail assidu, etc. Compte-gouttes gratuit avec chaque flacon. Dans toutes les pharmacies.

Jeunes filles!!
de 15 à 25 ans

Vous qui avez douleurs, faiblesses et nervosité à cause de désordres fonctionnels, LISEZ CECI!

A l'époque de la puberté ou vers l'âge de vingt ans, si vous sentez fatiguée, irritable, nerveuse — et si vous souffrez de crampes, maux de tête et maux de dos à cause de désordres fonctionnels — prenez le Composé Lydia E. Pinkham, très estimé depuis plus de 60 ans.

Le Composé Pinkham est un DES PLUS EFFICACES toniques pour la femme; il soulage les douleurs relatives au sexe, il soulage les faiblesses et nervosités provenant de maux organiques. Les femmes plus âgées le trouveront aussi très efficace pour restaurer les forces dans les "jours difficiles". Fabrication canadienne. Essayez-le.



Photo La Revue Populaire

SOINS MATERNELS

par FRANCINE

PLEIN air et exercice : Les enfants ont besoin d'air autant que de nourriture, et cela est vrai tout autant pour les nouveau-nés délicats que pour les enfants plus robustes. Les mères craignent parfois que l'air vif occasionne des rhumes. Au contraire, l'air frais prévient les rhumes, il ne les cause pas.

La chambre de l'enfant sera toujours bien aérée. Le meilleur procédé sera d'ouvrir légèrement la fenêtre du bas, et, dans la saison froide, de placer un écran devant la partie inférieure de cette fenêtre. La température de la chambre variera de 65 à 68 degrés Fahrenheit, pendant le jour, et pourra descendre jusqu'à 60 degrés Fahrenheit, pendant la nuit. Les enfants dorment mieux dans une chambre fraîche pourvu qu'ils soient bien couverts.

Dès que le nouveau-né est âgé d'une semaine, on peut le mettre

dehors pendant quelques minutes lorsque la température est douce. On prolongera graduellement la durée des sorties jusqu'à ce que l'enfant reste en plein air la plus grande partie de la journée.

Pendant les fortes chaleurs, on sortira l'enfant de bonne heure et on le placera à l'ombre, avec une moustiquaire pour le protéger des mouches. Pendant les heures les plus chaudes du jour, l'enfant aura peut-être plus frais à l'intérieur de la maison.

Habituez l'enfant au plein air en hiver, en le faisant sortir vers midi pendant un quart d'heure, et augmentez graduellement la durée de ses sorties jusqu'à ce qu'il reste dehors de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, au cours des belles journées d'hiver.

Quand il fait très mauvais temps, habillez-le comme pour dehors, ou-

vez toujours les fenêtres et faites lui ainsi respirer de l'air frais pendant un certain temps.

Un enfant normal remue quand est éveillé. C'est une des principales raisons pour lesquelles il doit porter des vêtements assez amples pour faciliter cet exercice naturel. On ne devra pas laisser longtemps l'enfant sur une chaise haute, ni l'attacher dans sa voiture. En un mot, évitez tout ce qui entrave le libre mouvement de ses membres.

Les courettes ou parcs sont très utiles dès que l'enfant commence à traîner par terre. Le fond de cet enclos ou parc sera recouvert d'un matelas dur, ou d'une couverture pliée et enveloppée d'une housse lavable. N'encouragez pas l'enfant à marcher avant qu'il ne s'y risque de lui-même et ne le tenez pas en laisse à l'aide de guides.

Comme le bébé a tendance à mettre tous les objets dans sa bouche, ses jouets devront être lavables et ne pas avoir d'angles ni de pointes qui pourraient lui blesser les yeux. Les jouets devront aussi être assez volumineux pour ne pouvoir être avalés. Ne donnez pas à un enfant trop de jouets à la fois. Une cuillère à thé en argent ou une tasse en étain l'amuseront tout autant qu'une poupée ou un jouet coûteux. On aura avantage à réserver une boîte ou un panier dans lequel on mettra des bobines, des vidéos ou d'autres articles usuels auxquels l'enfant pourra jouer. On l'habitue à jouer seul la plus grande partie du temps bien que quelques jeux avec ses parents soient excellents pour lui... et pour ses parents.

On ne devra jamais exciter l'enfant par le jeu avant l'heure de coucher : cela l'empêcherait de s'endormir.

ELZEAR ROY

Animateur du théâtre français au Canada

par Ernest Tremblay

AU COMMENCEMENT de l'année 1898, M. Elzéar Roy, qui est l'homme à qui le théâtre français doit le plus de reconnaissance pour l'œuvre fondée par ses soins, nourrissait un projet cher à son cœur. Esprit averti, homme d'un goût sûr, étayé par des observations recueillies au cours de ses voyages à Paris, il méditait un plan de comédie française et la création d'une troupe canadienne qui devait interpréter le répertoire de la maison de Molière. C'était un accomplissement difficile, car Melpomène et Thalie étaient enlisées dans les marais du mélo.

Comment les tirer de là ? Où prendre les éléments d'une troupe ? Où la loger ensuite ?

L'honorable M. Rodolphe Lemieux, malgré l'avidité des intérêts politiques qui l'absorbaient, aimait quand même à s'acoquiner avec les Muses. Il était titulaire de la chaire d'élocution aux cours publics du Monument National, dont Me Elzéar Roy dirigeait le cours d'art dramatique appliqué.

M. Roy qui, dès ses dernières années de collège, s'occupait du mouvement artistique, avait remarqué parmi ses camarades de réels talents artistiques. Et, comme sa fortune et ses loisirs lui permettaient de suivre son penchant, il s'appliqua à ne pas rater un seul spectacle : théâtres anglais, théâtres français, séances « dramatiques et littéraires », auditions de

(Lire la suite page 69)



Photo Notman

Descendant de Nicolas Le Roy, venu en 1663 de Dieppe en Nouvelle-France, Elzéar Roy naquit à Montréal le 14 novembre 1869. Après de brillantes études secondaires au collège de Saint-Laurent, près Montréal, il s'inscrivit à la faculté de droit à l'Université Laval de Montréal dont il fut licencié en 1895. Admis au barreau de la Province en juillet de la même année, M. Roy opta plus tard pour le notariat et il reçut sa commission, à ce titre, en 1903.

M. Roy créait, en novembre 1898, les mémorables "Soirées de famille". On a pu déjà, faire dater de là la véritable fondation du théâtre canadien-français recruté, cette fois, au pays, parmi l'élite des acteurs du temps. Directeur artistique pendant la saison de 1901-1902, de la première troupe du "Théâtre des Nouveautés", M. Roy y fit jouer la *Véronica* de Louis Fréchette.

Nommé en 1913 greffier du *Journal français*, du *feuilleton* et des *pétitions de l'Assemblée législative* de Québec, M. Roy devait remplir cette charge jusqu'à sa mort. Dès 1924, il fut l'un des organisateurs de la grande parade montréalaise tenue chaque année à la fête nationale du 24 juin.

M. Roy faisait partie, depuis de nombreuses années, de la *Société historique de Montréal* dont il suivait les délibérations avec assiduité.

Le 23 octobre 1913, il avait épousé à Montréal, Honorine Gervais, la fille aînée de Honoré Gervais, juge de la Cour d'Appel de la province de Québec et chevalier de la Légion d'Honneur.

Travailleur infatigable, toujours sur la brèche quand il s'agissait de ses obligations professionnelles ou de services à rendre, Elzéar Roy s'éteignit à Québec où il s'était rendu pour l'exercice de ses fonctions à l'Assemblée législative, après moins de vingt-quatre heures de maladie, le mardi 11 mars 1941. En lui disparaissait l'un des hommes les plus naturellement distingués et l'un des esprits les plus fins de sa génération.

suave



comme une
sweet caporal

• Si l'on pouvait décrire en musique les Sweet Caps... si pures, si douces, si réconfortantes! C'est parce qu'elles sont un mélange, fait par experts, de 38 classifications de tabacs virginien du meilleur choix — symphonie parfaite de saveurs et d'aromes.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



L'APPÂT QU'IL VOUS FAUT!

LE **GIN**
de **KUYPER**

Si dure que soit la journée, une chose demeure certaine: la chaleur réconfortante et la Réelle Saveur de Hollande du deKuyper dissipent cette sensation de fatigue.

10 ONCES, 26 ONCES, 40 ONCES,
\$1.05 \$2.40 \$3.45

Distribué et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de
John deKuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN L'AN 1694



Prenez la bonne habitude d'acheter régulièrement des
Certificats d'Épargne de Guerre



Charme des Cheveux

CHEVEUX DE FEMME d'une beauté parfaite aux reflets éclatants comme des bijoux — aux vagues et aux boucles donnant toutes les nuances — au parfum d'une discrétion particulière. Voilà ce qu'on obtient avec l'emploi régulier de

EVAN WILLIAMS SHAMPOO

'CAMOMILLE' pour cheveux clairs
'ORDINAIRE' pour cheveux foncés
150 CHACUN 2 POUR 250

Garde les cheveux jeunes.

Goûtez la brise
avec un
EVINRUDE



Vous trouverez tout
ce qu'on attend
dans le

EVINRUDE

Moteur hors-bord

Démarrage facile... Moteur capoté... Conduite double... Refroidissement régulier... Avec un Evinrude, Moteur Hors-bord, vous vous assurez tous ces avantages qui font l'agrément des voyages nautiques.

MAINTENANT ! — deux des fameux moteurs Evinrude du type léger sont équipés pour la marche arrière avec une conduite à 360°. Une amélioration qui sera appréciée de tous les usagers des moteurs hors-bord.

EVINRUDE MOTORS

Peterboro,
Canada

Pour plus de
détails, écrire
au Dépt. "I"

EVINRUDE

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *le Film*.



Photos de LILY PONS prises lors de son passage à Montréal. A droite, au poste CKAC, en compagnie de M. HENRI LETONDAL.



LILY PONS

par GERALD DANIS

DES gravures assez anciennes nous sont aujourd'hui le témoignage irréfutable de la grande vogue qu'eut, il y a déjà quelques générations, ce que Donizetti lui-même devait considérer comme son chef-d'œuvre : « La Fille du Régiment ».

Depuis lors, les formes de la musique ont tellement évolué dans les recherches de procédés nouveaux, qu'à l'exception des authentiques chefs-d'œuvre du temps, l'œuvre et le style de ce bon M. Donizetti qui faisait jadis les délices de nos grand-pères semblent aujourd'hui relégués à jamais dans les cartons poussiéreux.

Il ne viendrait à personne, vous diriez-vous, l'idée de reprendre à la scène, dans un grand déploiement de décors et de costumes, avec des artistes de première grandeur, sur le plateau d'une maison célèbre comme celui, par exemple, de la Metropolitan Opera House, cette « Fille du Régiment » qui dans sa jeunesse promettait de vivre éternellement.

Eh! bien, ce tour de force, qui aux yeux du critique blasé apparaîtrait comme une fumisterie, a été réalisé, et avec succès, encore, précisément à cette même Metropolitan Opera House en janvier dernier.

Il y avait exactement vingt-deux ans que cet opéra-comique n'avait pas été donné à la célèbre maison new-yorkaise dans la tradition et décors du siècle dernier.

Expliquer ce succès remporté par la « fille du Régiment » devant un auditoire aussi difficile, est la chose la plus aisée du monde, tout comme il est facile de comprendre le truc de l'œuf de Colomb... après l'avoir vu faire!

En somme, le public est capricieux, on sait ça, et parfois, pour le faire revenir à ses anciennes amours, il ne suffit que de parer ses anciennes amours d'attraits nouveaux; en un

mot, comme le veut l'anglicisme moderne lui-même, il faut le transformer « up-to-date ».

Bien simple, n'est-ce pas! Mais il fallait y penser. Ce fut là l'heureuse idée du directeur du Metropolitan, admirablement assisté de ses conseillers, décorateurs, metteurs en scène, etc. Mais ce n'était pas tout de trouver la mise en scène, les décors et les costumes qui forment un tout agréable, sans pour cela cesser de paraître vraisemblable.

Toutefois, comme dans *Manon*, il y manquait une chose: une Fille du Régiment qui viendrait, dans le même esprit, couronner toutes ces trouvailles de beauté rajeunie. Il ne fallut pas chercher longtemps pour penser à Lily Pons si splendidement belle dans sa sveltesse et si artistement douée.

A n'en pas douter, Lily Pons fut ce soir-là, le clou de toute l'affaire. Son sourire, son élégance toute naturelle, son charme délicieux qui la caractérise qu'elle n'imite de personne et que personne ne peut imiter, voilà de l'art tout pur qui ne se fabrique pas, mais de l'art qui marche, qui respire; en un mot, de l'art qui vit.

Si nous avons fait un exposé assez long de l'audacieuse tentative qu'on fit à New-York avec l'opéra-comique de Donizetti, c'est bien pour souligner la valeur extraordinaire d'une grande chanteuse française que nous, Canadiens français, aimerions bien connaître davantage. Car en effet, Lily Pons n'est venue que trop rarement parmi nous. Il est vrai que la radio, le cinéma même nous ont souvent donné l'opportunité d'apprécier son extraordinaire talent, mais, à juste raison, il semble à plusieurs que quelques détails sur une vie d'artiste aussi intéressante, nous ferait que mieux estimer le talent de cette grande Française qui fait honneur à son pays en terre d'Amérique.

Voici donc, en quelques traits, chemin qu'a parcouru Lily Pons, la jeune méridionale qu'elle était y a une trentaine d'années, à l'art de réputation mondiale qu'elle est aujourd'hui.

Elle est née à Cannes, d'une mère italienne et d'un père français. Au baptême, on lui donna les noms d'Alice, Joséphine. Notons en passant que M. Pons était mécanicien en automobile et qu'il s'entreprit d'une formidable randonnée (pour le temps) entre Paris et Pékin. Au Tibet, il faillit mourir de faim, mais parvint toutefois à se faire remonter jusqu'en Chine.

Pour revenir à Lily, disons qu'elle a suivi des cours de piano au Conservatoire de Paris où, à l'âge de treize ans, elle gagna un prix. Après quoi, toujours dans la capitale française, elle fit du théâtre.

Avant son premier mariage avec M. August Mesritz, riche avocat et journaliste de nationalité hollandaise, Lily Pons n'avait pas encore songé sérieusement à mettre en valeur sa magnifique voix dont elle était douée. Ce fut son mari qui se rendit compte qu'une voix d'une telle richesse devait, pour aucune considération, rester inculte. C'est ainsi que M. Mesritz eut la géniale idée d'aller avec sa jeune femme consulter un professeur espagnol, Alberti di Gorostiaga.

Ce monsieur di Gorostiaga avait une particularité qui amusa beaucoup les époux Mesritz, car, s'il possédait tous les secrets du *bel canto*, il ne savait, paraît-il, différencier le maître cuisin du féminin lorsqu'il s'exprimait en français : *Mlle Pons*, disait-il, *est un gentil et charmant femme. Elle est l'élève le plus studieux que j'aie eu dans ma carrière, son tessitura vocale a l'étendue de celui de Patti*

(Lire la suite page 67)

Un an après, soit en 1928, la soprano Pons faisait ses débuts à l'Opéra de Mulhouse, en Alsace. Elle ne fit entendre par la suite dans quelques autres villes de province telles que Cannes, Vichy, LaBaule, mais toujours durant ce temps, elle était ignorée des grands centres artistiques de France. Enfin le hasard permit que Maria Gay, ancienne chanteuse d'opéra, en villégiature avec son mari Giovanni Zenatello, en fit la découverte, pendant un de ces concerts de province. Tous deux manifestèrent leur désir de connaître la délicieuse et modeste Lily; lui promirent enfin de la faire passer en audition à la Metropolitan Opera House, à New-York. Quelques mois plus tard, après une fulgurante apparition sur cette scène dans le rôle de Lucia, il

lui fallut revenir seize fois saluer une foule électrisée qui applaudissait à tout rompre. Dans *Rigoletto*, à peine quelques jours après, un accueil encore plus chaleureux l'attendait.

Il y a sept ans, Lily Pons divorça en France, avec M. Mesritz. Des fiançailles, annoncées par elle, avec un chirurgien allemand de Hambourg n'eurent pas de suite. Elle devint finalement l'épouse de M. Kostelanetz, en juin 1938.

Voilà, trop sommairement, sans doute, les traits saillants de la rapide ascension d'une grande artiste et d'une grande Française qui a si largement contribué, l'hiver dernier, à faire apprécier d'un public exigeant la « Fille du Régiment » que la Metropolitan n'avait pas osé présenter depuis vingt-deux ans.

APRES LE DEFILE...

(Suite de la page 5)

Le 24 juin, après les défilés, après les feux de joie, après les discours, chacun rentrera chez soi. Sera-ce pour éprouver de nouvelles lassitudes, s'abandonner à l'inquiétude, au pessimisme, laisser envahir son cœur par le défaitisme propice aux capitulations? N'aurons-nous pas enfin l'énergie de regarder haut, de voir grand, d'oublier nos préoccupations personnelles et de penser « nationalement » plutôt qu'« individuellement » et surtout de VOULOIR notre survivance en la rendant possible par la pratique de vertus telles que le travail, l'économie, la prévoyance, la

solidarité, et non plus seulement de l'ESPÉRER parce qu'elle est inscrite dans des textes de loi ou des discours?

Au Jourdain, Jean le Précurseur a créé un symbole, celui de l'eau vivifiante; cette eau en elle-même n'avait pas de qualités spéciales, mais en coulant sur le front elle instillait dans le baptisé la confiance. Tel, à mes yeux, doit être le sens de notre Fête nationale: nous donner confiance et nous inspirer une conduite propre à réaliser plus entièrement notre destin de peuple catholique et français.

— o —

L'AMERIQUE EST MENACEE

(Suite de la page 63)

L'Allemagne, dominatrice du monde, a déclaré la guerre aux Etats-Unis; nous en sommes à la phase que Chéradame qualifie si bien de *guerre des sciences politiques*: désorganiser l'adversaire, briser ou empêcher son unité, répandre des mensonges, terroriser les faibles, les indécis, faire miroiter des possibilités de paix prochaine aux yeux de ceux qui seraient tentés de se préparer à la guerre, estomper le mot liberté avec le signe \$. Dans ce « *Kriegsspiel* » nouveau genre, des chefs ouvriers, de très grands industriels, des syndicats financiers puissants, des personnalités littéraires ou scientifiques, sont mus sur l'échiquier comme de simples pions, encadrés par les effectifs réels auxquels on a donné le nom de 5ème colonne. Pour parer à ce danger il faut, avec M. Chéradame, affirmer que l'Allemagne n'est pas invincible dans les conditions de lutte normale, créer et développer les mouvements de projection civile, c'est-à-dire armer la nation contre les ennemis du dedans comme on l'arme contre les ennemis du dehors. La crainte que la *Home Guard* anglaise, tout improvisée qu'elle ait été, a pu susciter aux Allemands qui projetaient l'invasion des Iles britanniques, prouve que c'est une arme effective. Quand les Allemands savent qu'à chaque détour de la route, derrière chaque mur, ils peuvent trouver un tireur habile qui les avertira de sa présence par le coup de feu final, ils éprouvent à leur tour la terreur qu'ils pensaient semer dans le cœur de leurs ennemis. La surprise joue contre eux.

Le livre de M. Chéradame se termine par un résumé des moyens de

défense des Amériques; plusieurs de ces moyens ont, depuis peu, été adoptés et utilisés. Parmi les autres — ceux qu'il reste à employer — citons:

1° Procurer aux peuples asservis par Hitler les moyens de reconquérir leur liberté;

2° Susciter la coalition des forces morales du monde par une propagande intensive en utilisant la radio, domaine où les Etats-Unis ont une supériorité manifeste;

3° Anéantir les groupes pro-nazis (5ème colonne);

4° Mettre tout en œuvre pour armer vite et bien les nations américaines, surtout dans l'aviation.

La récente saisie des navires allemands et italiens dans les eaux américaines montre qu'il y a unanimité de sentiment dans les deux hémisphères sur le danger qui menace les Amériques; ce premier acte doit être suivi de nombreux autres. C'est une question de vie ou de mort, de liberté ou d'esclavage, de prospérité ou de ruine, et il est grand temps d'agir. Les moutons doivent apprendre la langue des loups et imiter leurs manières s'ils ne veulent être dévorés.

Nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en reprenant à notre compte la phrase de Lord Cromer (3): « Le fait que dans le passé il (M. Chéradame) s'est montré un véritable prophète lui donne un titre spécial à être entendu quand il expose ses vues relativement au présent et au futur... »

RAYMOND TANGHE

(3) Préface de *The Pangerman Plot Unmasked*, citée par M. Chéradame, p. 13.



VOUS PASSEZ DES HEURES À VOUS MAQUILLER !

Pourquoi ne pas vous occuper de votre charme personnel ?



La fraîcheur personnelle exige une attention constante ! Soyez prudente — employez un liquide !

Vous ne négligez pas le soin de votre teint — ne négligez pas non plus votre fraîcheur personnelle ! Il n'y a qu'un moyen sûr d'enrayer l'odeur de transpiration — c'est avec un liquide ! Appliquez l'Odorono Liquide une ou deux fois par semaine — il garde son efficacité jusqu'à 5 jours.

APPLIQUEZ — LAISSEZ SÉCHER — RINCEZ

ODORONO LIQUIDE



Fabrication canadienne



DANS LE CADRE DE LA MODE !

Les nouveaux modèles de culottes en Novasilk, créés par Stanfield's, sont plus jolis que jamais.

Superbes, habilement confectionnées, ces culottes sont assez pratiques pour tous les jours parce qu'elles sont en Novasilk.

Vous aimerez ce tissu doux et fin — vous apprécierez son long usage et la façon dont il se lave.

Choix de 12 modèles de culottes et bouffants, de 50¢ à \$1.00. Recherchez l'étiquette — "Stanfield's Novasilk Lingerie".

STANFIELD'S *Novasilk* LINGERIE
 ☆ Dessinée pour la Femme Moderne par Denise Dunbar.

Faites votre propre
JUPE
Viyella
REGD.

Un tissu anglais pratiquement inusable
LAVABLE ET INDELEBILE
Largeur, 36 ou 54 pouces. Dans tous les magasins ou écrivez à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal.



Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal




Pour atténuer les douleurs de l'obturation et de l'extraction des dents, prenez une capsule **Antalgine** avant de visiter le dentiste.

En vente partout 25¢ et 75¢ la boîte. (30)

ANTALGINE



Madame ou Mademoiselle, Nous pouvons vous prouver qu'un commerce Rawleigh a domicile peut vous rapporter des Profits aussi considérables que font les hommes. Au-delà de 135 necessites. Si vous voulez commencer en affaires pour vous-meme sans capital et avec notre aide, faites-le immédiatement et vous ne devriez jamais regretter votre décision. Pour renseignements complets, écrivez a Dept. REV-F

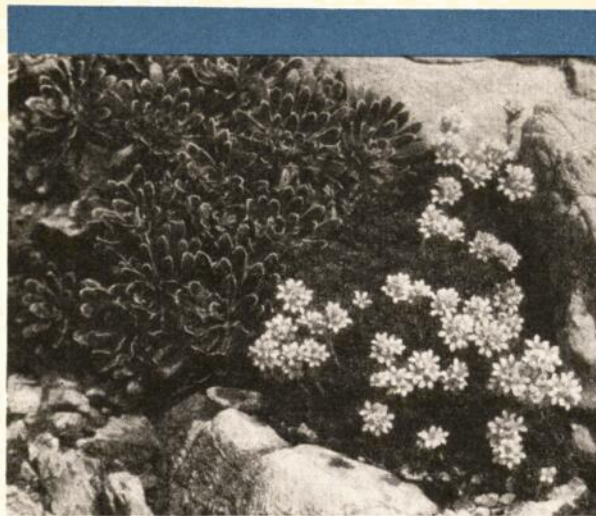
THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL

20 VERGES D'ETOFFES A ROBES \$2.98

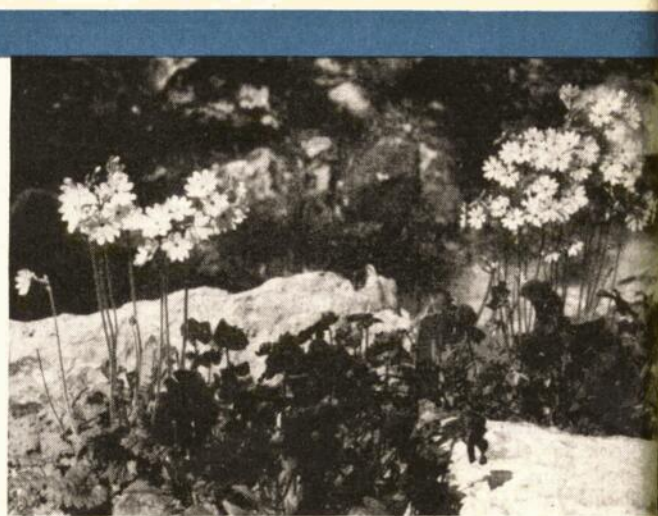
Spun crêpe anglais, imprimé, broadcloth, rayon. Ecoulement de manufacturiers. Longueur: 4 verges. Nouveaux dessins, nuances à la mode. Notre valeur régulière jusqu'à 75c la vg. 20 vgs. pour \$2.98. Envoiyé payable sur livraison plus quelques sous pour frais de poste. Garantie de remboursement.

Dépt. 54 TEXTILE MILLS Montréal. P.Q.

Achetez chaque mois
LE FILM
magazine de cinéma
EN VENTE PARTOUT..... 10¢



La Saxifrage des monts glacés.



La Primevère au feuillage duveteux.

Les Corolles s'entr'ouvrent

(Suite de la page 9)

pastels, et celle des narcisses si subtilement parfumés seront passées-fleurs, il faudra déterrer les bulbes et les serrer soigneusement.

C'est alors, qu'éclora, vers le début ou la mi-juin, le lis que les Grecs appelaient « la fleur des fleurs ». On cultive de préférence le lis de la Madone, pour ses pétales neigeux, le lis royal, pour son parfum et la splendeur de sa corolle blanche décorée de bandes dorées, le lis tigré, de couleur orange foncé semée de mouchetures brunes, pour son éclat et sa rusticité. Les lis restent en terre, l'année durant. A l'automne, il suffit de couper les tiges à l'égalité du sol. Pourvu que ce sol soit poreux, bien drainé, richement pourvu de feuilles pourries, que les plants ne soient pas exposés au soleil à la journée longue et qu'on veille, l'automne venu, à recouvrir la plantation d'un paillis, le succès est à peu près assuré.

Les iris s'épanouissent aussi en juin. Leur nom signifie « arc-en-ciel » à cause de la diversité et de la beauté des fleurs. Ils se cultivent très facilement pourvu qu'ils aient du soleil. Ils se multiplient par la division du rhizome ou tige souterraine. En les transplantant, il faut prendre garde de ne pas les enfoncer trop. Les iris aiment vivre presque à la surface du sol.

On pourrait encore citer parmi les plantes qui fleurissent au début de l'été, et qui sont, les unes rustiques, les autres annuelles, exigeant chacune plus ou moins de soins : les pieds-d'alouette et les digitales, de stature élevée, les ancolies et les dicentrales, de hauteur moyenne, des plantes plus petites servant à former des tapis et des bordures telles : certaines campanules, le myosotis et l'alyse odorante, les phlox nains, l'anémone pulsatile, les pensées, la saxifrage et la primevère.

La saxifrage est importée des Alpes et des Pyrénées où elle croît sur les

monts glacés, dans les fentes de rochers, au bord des précipices. Elle trouve donc son habitat naturel dans les rocailles.

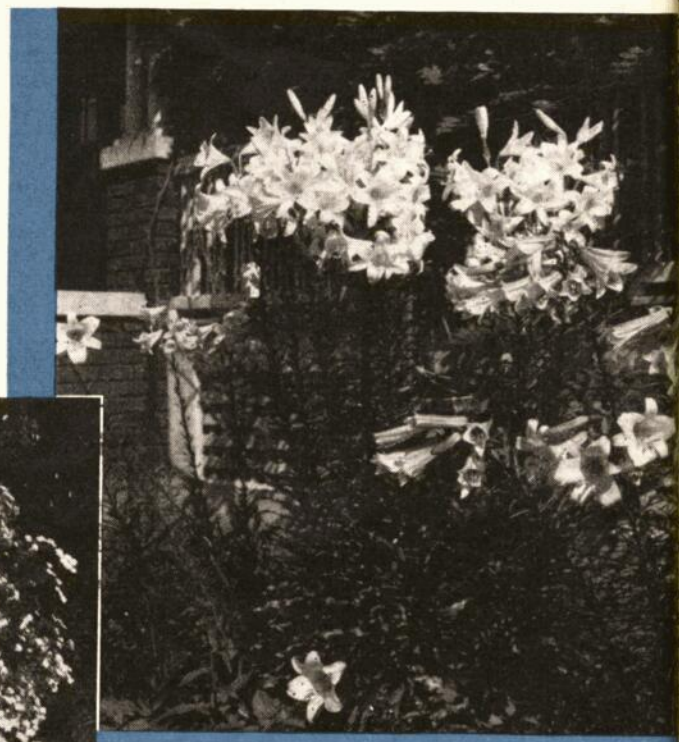
Les primevères offrent une variété de fleurs, allant du blanc au rouge foncé. Leurs corolles se balancent gracieusement au bout de hampes nues. Les Français les appellent pittoresquement, « coucous », « bravettes » ou « primerolles ».

Plusieurs arbustes fleurissent aussi en mai. Nous ne voulons qu'énumérer : le pois de Sibérie, la forsythie, les chèvrefeuilles, la boule-de-neige, les lilas et les gracieuses spirées et spécialement la spirée Van Houtte, la plus gracieuse de toutes et surnommée gentiment, « bouquet de mariée ». Le « bouquet de mariée » épanouit ses souples guirlandes de fleurs blanches tôt dans le mois de mai.

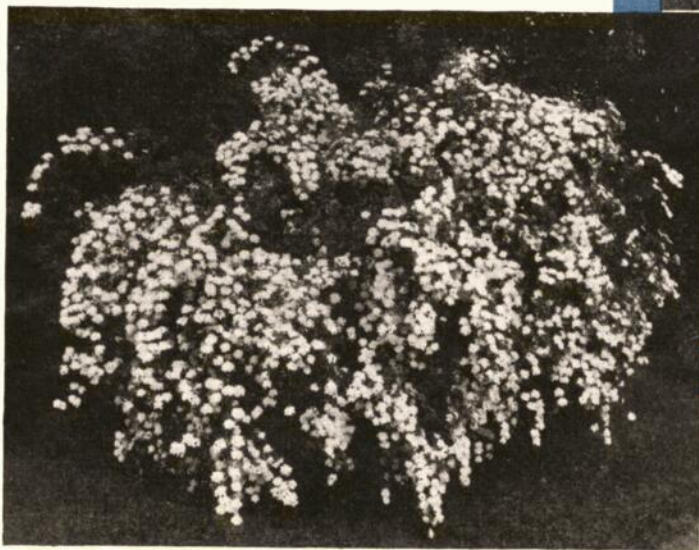
Les Anglais des Iles Britanniques, grands amateurs de tulipes, ont planté leurs bulbes, comme d'habitude, l'automne dernier. Maintenant ils surveillent leur éclosion avec un admirable stoïcisme. Invoquent-ils, tout bas, contre les désastres possibles, les Elfes, déesses de la terre, de l'air et du feu qui, selon un de leur conte populaire, étendent leur protection sur les tulipes et sur ceux qui cultivent ?...

— Nous, qui n'avons pas à redouter les effets dévastateurs des bombes, devrions jeter sur la terre canadienne une profusion de fleurs odorantes. Leurs couleurs, leurs parfums symbolisent la joie de vivre et cela, malgré les alertes, les cauchemars, les lendemains incertains.

Photos de la Ferme Expérimentale Centrale d'Ottawa



Les Spirées Van Houtte. Le "Bouquet de mariée".



Lis blanc et lis royal.

ELZEAR ROY

(Suite de la page 65)

d'année dans les lycées, « bénéficiant d'infirmité », de « malheureux », pour une bonne œuvre »; il fut surtout, notant les qualités, prenant les noms. C'est ainsi que lui vint l'idée de grouper les meilleurs éléments et de fonder la comédie française.

Il remarqua Henri Bédard, à Saint-Laurent; Rodrigue Duhamel, au collège Saint-Laurent; Jean Charbonneau (Belagny), à la salle Saint-Jean-Baptiste, où il jouait en compagnie d'Emmanuel Bourque. Il se lia avec Paul Barré, Lemay. Il découvrit Sara Reid (Mme Bédard), Elise Chapdelaine, Mme Chapdelaine, Mary Calder, Hélène Bernard, les sœurs Daigle et moi-même.

Comment réunir ces jeunes gens? Il fallait d'abord un local.

M. J. X. Perrault, qui en somme n'avait pas fait qu'encombrer les salles de rédaction, offrit à M. Roy le théâtre du Monument National. Ce n'était pas le rêve qui devait se finir, hélas! un pénible cauchemar.

Une autre difficulté surgit. Où prendre des pièces? A cette époque n'y avait à Montréal aucune bibliothèque théâtrale, les seules brochures qui existassent étaient celles de feu Brazeau, mais la plus grande partie ne pouvait être utilisée. On trouva plusieurs drames et quelques comédies, mais le drame répugnait à M. Roy. Les comédies étaient si audacieuses que l'on craignait d'effrayer la jeunesse d'un public vierge, au point que le théâtre s'entendait.

Un soir du mois de septembre 1898, les rares passants attardés rue Dorchester, écoutaient les bruits d'un débat, dont quelques bribes leur parvenaient par la fenêtre d'une chambre au premier étage des usines Roy. La pièce se déroulait ses péripéties dans les grands bureaux de l'atelier.

— Non! non! il faut de la comédie!
— Nous n'avons pas de brochures.
— Commençons par un drame.
— Non! Non! de la comédie!
— la comédie!
— Oui, mais nous n'en pouvons pas pondre!..

— Et voilà!... »

Un cri de joie troubla les échos dormis dans la rue.

Dans les bureaux de la comptabilité, cinq personnes discutaient. C'est leur voix que l'on attendait de la rue. Assis dans la chaise tournante, comptable, un jeune homme d'une allure irréprochable et d'une élégance absolue, semblait présider au débat. Il parlait d'un ton mesuré, sans chercher ses mots, comme un homme qui n'a qu'à laisser couler d'abondance le récit d'un projet longtemps mûri. C'est lui-même qui avait dit:

— Non non! il nous faut de la comédie!

C'était Elzéar Roy.

Sur un ancestral divan écoutant avec intérêt les réflexions de son cousin, l'un des cinq personnages, avec autant de recherche que le président, regardait sans les voir des plans de carrosseries, des modèles de roues, de capotes, des séries de fers-chevaux, étalant leurs dessins fortement colorés dans des cadres qui couvraient les murs. Sans passion pour les mots, il se prononça pour la comédie, en réglant le beau pli de son pantalon que le mouvement avait un peu dérangé. Celui-là avait déjà été à pleines mains dans toutes les vues de l'époque, beaucoup de beaux vers, des études sur l'art, fondées à l'école littéraire et s'occupait en ce moment de créer un théâtre de

comédie tout en écrivant une rigide tragédie en vers. A la tribune du conférencier ou au café du père Ayotte, dans les chambres d'étudiants, il était correct et compassé, dans la tenue et dans les mots. Ce jeune cygne craignait toujours de froisser ou de tacher ses blanches plumes. C'était Jean Charbonneau.

Son tumultueux voisin, avec le toupet « en flamme de punch », était celui qui, au cri de désespoir: « Pas de brochures! » avait fait cette entrée sensationnelle en disant: « En voilà! » C'était Emmanuel. Les deux autres étaient Raoul Barré, l'excellent peintre, aujourd'hui à New-York, où l'on doit jouer prochainement une de ses œuvres: *l'Artiste*, et enfin, l'auteur de ces lignes.

Tous ces jeunes gens avaient fait leurs études classiques, et dans les salons ils avaient leurs grandes et leurs petites entrées. J'étais la seule exception, et ceci n'est pas un regret que j'exprime. A ce moment-là, je vivais les jours de la plus exquise bohème, et j'avais mes appartements tour à tour dans le corbillard de M. Juneau, entrepreneur de pompes funèbres à Sainte-Cunégonde, et dans la chaude cabine d'un traversier, en cale-sèche, aux chantiers de radoub de la Cie Cantin.

Elzéar Roy, consultant les titres de brochures lut: « Le Dompteur », drame en 5 actes; « Martyre », drame en 5 actes; « Le roman d'un jeune homme pauvre », « Le voyage de M. Perrichon », « Le testament de César Girodot » et « Ruy Blas » apporté par Jean Charbonneau.

Il fallait choisir. On décida de voter au scrutin, chacun écrivant sur un carré de papier le titre de la pièce de son choix.

Au premier tour, « Le Dompteur » sortit bon premier, mais après les remarques de Roy, qui jugeait avec raison la pièce un peu lourde pour un début, on recommença.

« Le Testament de César Girodot » obtint trois voix, « Le roman d'un jeune homme pauvre » une voix, et « Le voyage de M. Perrichon » une voix.

« *Alea jacta est*, dit Elzéar Roy, nous jouerons « Le testament ». Puisse-t-il nous léguer le succès!

Les « artistes » furent invités; on lut la pièce, les rôles furent distribués, et, après une semaine de travail ardu, la pièce était à point.

Un dimanche soir, le 13 septembre 1898, la salle du Monument était gavée jusqu'aux portes d'un public anxieux de voir l'accomplissement des promesses faites par M. Elzéar Roy et par les journaux qui s'étaient montrés presque généreux.

« C'est prêt! commençons! » dit la voix de Roy.

Les auditeurs, composant un public tout à fait spécial, dont je causerai un peu plus loin, étaient comme sous le coup d'une surprise et prenaient un plaisir extrême d'entendre des phrases bien écrites, des mots bien assis sur leurs hanches et marchant d'un pas sûr dans les méandres de la syntaxe. Ce n'était plus de ces affreux tortillards de mélodrames, qui s'acheminent boiteux et font partir des pétards en claudiquant dans le texte: des choses neuves, des expressions poétiques.

Les dernières phrases de la pièce tombèrent sur de la poudre, la salle éclata en applaudissements. Le jugement était unanime. Les « Soirées de Familles » étaient fondées et nous venions de poser la pierre angulaire

**Décidément, ma chère,
tu n'es pas
à la page!**



NOMBREUSES aujourd'hui sont les femmes qui refusent d'être vieux jeu et de se résigner à souffrir périodiquement. Le Midol leur a prouvé que ces douleurs peuvent le plus souvent être soulagées. Préférez-vous perdre trois jours par mois ou mener sans interruption une vie active et normale?

Le Midol ne contient pas d'opiacés. Un de ses ingrédients est employé de longue date pour calmer les douleurs musculaires. Un autre (exclusivité du Midol) diminue les douleurs spasmodiques

qui caractérisent le processus menstruel. Sauf si vous souffrez de quelque affection qui exige des soins d'un médecin ou d'un chirurgien, le Midol vous sera sans doute fort utile. Toutes les pharmacies vendent du Midol.

Envoyez votre nom et votre adresse à la General Drug Co., service D-641, Windsor, Ontario, et vous recevrez, GRATIS et franco, un étui-échantillon de Midol.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE



''Soulage les douleurs périodiques''



Oh! DES CREPES avec de la MELASSE BEMA

● Vos gens ont plus d'appétit quand vous servez vos crêpes avec de la mélasse de table BEMA Extra Fine. Sa pureté et délicieuse saveur ajoutée du piquant à ce mets populaire.

La mélasse de table BEMA Extra Fine est un aliment pur et nutritif. Servez-la sur du pain... des crêpes et avec vos autres pâtisseries. Bonne à tout point de vue.

VENDUE A LA MESURE PAR VOTRE EPICIER

33

REGISTERED TRADE MARK
EXTRA FINE MOLASSES
BEMA
GUARANTEED GENUINE
BARBADOS

MARQUE BEMA

MELASSE DES BARBADES

''UN PRODUIT PUR—SANS MELANGE''

Coupon d'abonnement

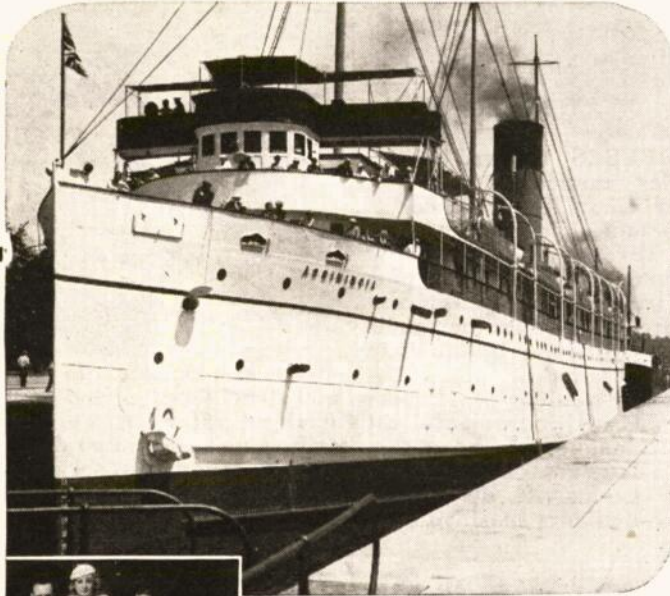
LA REVUE POPULAIRE
\$2 pour 2 ans

Ci-joint veuillez trouver \$2 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullon, Montréal, Canada

Faites une Croisière sur les GRANDS LACS



● Pour vos vacances, cet été, faites une croisière sur les vastes mers intérieures du Canada—les lacs Huron et Supérieur — à bord d'un luxueux vapeur du Pacifique Canadien. La cuisine est excellente, les cabines confortables, le service parfait et les amusements variés. C'est une croisière océanique en miniature.

● 5 GLORIEUX JOURS — \$40 ●

De Port McNicoll ou Owen Sound à Fort William et retour

Le vapeur "Manitoba" quitte Port McNicoll et Owen Sound chaque lundi, du 30 juin au 25 août inclusivement.

Ces croisières du "Manitoba" sont agréables et variées. Vous naviguez sur les lacs Huron et Supérieur, passez au nord de l'île Manitoulin, traversez le canal du Sault-Ste-Marie et atteignez finalement Fort William. Au retour, le vapeur suit la même route, mais en traversant les eaux du Mackinac.

5 JOURS INOUBLIABLES — A COMPTER DE \$50

Croisières circulaires de Port McNicoll à la tête des Lacs et retour

Chaque mercredi par le
"KEEWATIN"

Chaque samedi par
l'"ASSINIBOIA"

du 14 juin au 10 septembre
inclusivement.

Y compris un jour et demi à
Fort William et Port Arthur
— 5 heures au Sault-Ste-Marie

Tous renseignements de votre
agence de voyages ou du



Pacifique Canadien

Ayez toujours des chèques de voyageurs des Messageries du
Pacifique Canadien.

du temple de l'art dramatique, au Canada.

Aujourd'hui quand mon esprit revit ces heureux moments, il semble qu'en regardant la scène où s'est jouée cette délicieuse comédie de Belot, bientôt suivie de tant d'autres, qu'une cérémonie mystérieuse s'y accomplit.

Comme autant de prêtres exaltant le culte de l'Art et du Beau, je vois les chers compagnons de cette heure mémorable, offrant comme symbole de leur œuvre deux gracieux et riches bijoux, sculptés dans le nacre et l'or par des artistes délicats et que Melpomène et Thalie épinglent sur « l'épaulé pour fixer le pli de leur tunique flottante ».

Le public ne saura jamais ce qu'il a fallu vaincre de difficultés, combattre de préjugés et d'âpres avidités pour maintenir l'œuvre pendant quatre années. A chaque pas nous rencontrions une chausse-trappe. Toutes les mauvaises bêtes engendrées par la méchanceté humaine avaient été lâchées contre l'institution : les envieux, les hypocrites, les intérêts rivaux, la pédanterie ignorante d'un reportage mal avisé et, ce qui pis est, la déconsidération sociale frappant de son ridicule stigmatisant les courageuses gens qui osaient monter sur les « planches ».

Ces malveillantes rebuffades ne mirent pas un frein au zèle de Roy et de ses camarades. Avec une souplesse diplomatique de tous les instants, il sut consentir, bien souvent à regret, non pas à un intelligent émondage des pièces, mais à la plus révoltante castration littéraire des chefs-d'œuvre que l'on mettait à l'affiche. Pauvre Roy ! Avec quelle indignation il nous apprenait le fait ! — « Messieurs, ne dites pas « maîtresse » mais « fiancée » ; non pas « amant », mais « ami » ! C'est M. Beauchamp qui le veut ainsi ». Il savait cependant faire avec une persistante habileté l'éducation de ceux qui avaient mission de diriger l'œuvre. Le temps n'est malheureusement pas encore arrivé où nous pouvons d'un esprit impartial raconter les formidables inepties, les incommensurables âneries commises par la censure de cette époque. Il y aurait matières à peupler le répertoire des plus joyeux vaudevilles et des plus inconcevables bouffonneries. Ces choses-là ne s'inventent pas.

La difficulté la plus grande à notre sens était celle de créer un public. Jusqu'à ce jour les représentations isolées données par les troupes de théâtres plus ou moins stables, n'avaient réuni qu'un public d'occasion, mais toujours nombreux, qui faisait aux artistes de gros succès d'estime. On n'aimait guère la comédie, encore moins la pièce dite à thèse, et l'on ne se rendait qu'en bâillant d'avance pour écouter un drame littéraire.

La tâche de créer un public aimant la comédie, était grosse d'orages. Roy s'y prit de la plus adroite façon qui soit, j'ai dit « le snobisme ». Ses manières aimables, sa réputation de « Priola », l'accréditaient auprès des femmes, dans tous les salons ; ses nombreux amis constituaient un autre moyen dont il se servit avec succès. Il intéressa à quelques distributions M. Albert Laramée, un jeune homme de beaucoup d'esprit et très répandu dans le monde, qui accourut pour le voir jouer. Cette méthode que Roy sut discrètement pratiquer, avec de nombreux et bons sujets, força la classe bourgeoise que l'on appelle ici l'aristocratie, jusque dans ses derniers retranchements, et, bientôt, la salle du Monument fut trop étroite pour contenir les néophytes. L'exem-

ple était donné, le peuple suivit.

Quand nous songeons à tout aujourd'hui, les réflexions que les recteurs de théâtre émettent à l'endroit du public nous font sou-

Pauvres chers directeurs, ils le

lonnient bien ce bon public.

C'est une profonde erreur de

que ce dernier n'aime que des dra-

énigmes, les grossières ficelles,

trucs, les duels de locomotives

« effets » et toute la vieille hab-

des faiseurs du théâtre améri-

car, si par distraction, on laisse

ver au public, une pièce dont

scènes coulent avec une limp-

tranquille, il jouit avec délice

du noble plaisir des belles pensées

du pur langage. L'exemple en

frappant dans le contraste des sa-

obtenus aux « Soirées de Famille ».

Quand le public fut débarrassé

l'incommode tutelle artistique

dramas hurlatoires, par l'entre-

de Roy, il s'inocula le goût du

et, c'est ainsi que la troupe des

veautés trouva des spectateurs

attifs quand on osa y donner pour

première fois du Dumas fils.

Un censeur imbécile avait beau

trancher des pièces ce qui en con-

tuait la finesse, la beauté, l'intri-

le public venait quand même.

« voulez-vous, des abrutis iraient

prendre un caleçon au Christ de Rapha-

ou mettre des feuilles d'érables

les seins de la Venus de Milo,

n'empêcheraient pas les visiteurs

de courir de toutes les parties du

pour contempler ce qui reste de

sible dans le chef-d'œuvre de

comparable artiste.

Mais les rayons du Beau finirent

toujours par percer. Souvent,

bien des domaines, il s'écoule de

gues années avant que le rayon-

ment se fasse, mais il éclate en

féconde en les éclairant, les im-

gences averties de sa venue. L'idée

blessé mortellement le préjugé.

« idées, dit un auteur, n'arrivent à

mour des hommes que lorsque

choses auxquelles elles se rappor-

ne sont plus, à peu près comme

rayons qui, partis, il y a six mille

d'étoiles éteintes depuis, nous

viennent à présent et feraient

à un astre vivace ».

Les « Soirées de Famille » ne

plus, mais leur rayonnement en

encore.

Ernest TREMBLAY

Le langage des maîtres

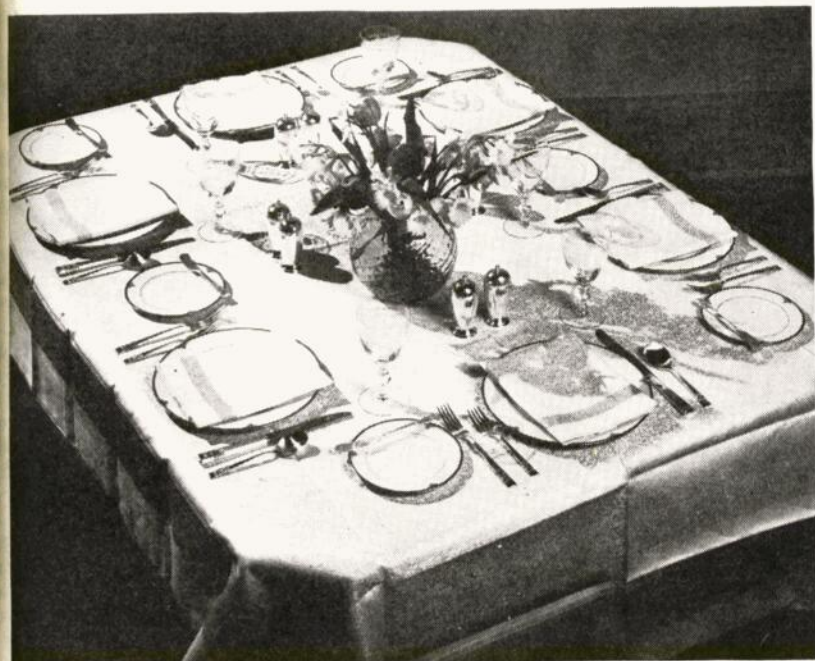
(Suite à la page 12)

aptes à toutes les sciences pratiques car ils transportent dans la leur faculté d'observation.

Les doigts trop raides indiquent l'entêtement, le manque d'adaptabilité ; trop souples, ils marquent le manque de résistance aux impulsions venues de l'extérieur ; très longs, ils indiquent l'amour du détail ; ceux qui s'appartiennent sont minutieux, précis, adroits, ordonnés. Ils recherchent les travaux manuels et savent y exceller. Ils ont le sens de l'analyse et de la précision. Dans la vie courante, ils sont tatillons, bavards, distraits, souvent chicaniers. Ils sont à fait à leur place dans les emplois de surveillance.

S'ils ont les doigts moyens, ils sont ambitieux, voient largement les choses, savent juger rapidement, sont dominateurs ; courts, ils sont rapides, impatients, coléreux. Les grands sportifs ont ces doigts-là.

S'ils ont les doigts lisses, ils sont gais, bavards, très francs, très verts. Ils aiment la vie de relation et savent attirer la sympathie. Ils cherchent la vie aisée, agréable, sont les doigts d'artistes.



Pour le lunch, on met à l'ordinaire une nappe en toile damassée blanche et plus rarement une nappe de dentelle ou un chemin de table avec napperons individuels
Photo de la Coutellerie Oneida

Comment Mettre le Couvert

(Suite de la page 17)

de position officielle se trouvent par conséquent au centre de la table.

La nappe doit être en toile damassée blanche et plus rarement en dentelle. Il y a toujours une nappe silencieuse. Il faut avoir soin de les étendre de manière à ce qu'elles tombent également et à ce que la nappe silencieuse ne dépasse pas l'autre. Que la nappe soit de toile ou de dentelle, les serviettes mesureront 24 pouces carrés.

Les fleurs naturelles sont le centre de table par excellence. On peut toutefois les remplacer par un objet décoratif en argent, en porcelaine ou en cristal qu'on place ordinairement sur un miroir. Les miroirs bleutés sont actuellement très en vogue. On met aussi des bougies allumées, blanches ou plus souvent de couleur assortie à la décoration de table ou à la porcelaine. Les abat-jour sont passés de mode. Les bougeoirs seront d'argent ou de cristal de couleur.

On doit laisser un espace égal entre chaque couvert. Une assiette principale indique la place exacte de chacun des convives. La serviette est placée sur la petite assiette qui est à

gauche et, si c'est une serviette avec chiffre brodé, pliée de manière à ce que la broderie paraisse à son avantage.

En mettant le couvert se rappeler les règles invariables suivantes : cuillers et couteaux à droite, fourchettes à gauche. L'argenterie est disposée de sorte que la fourchette ou la cuillère dont on se servira d'abord soit la plus éloignée de l'assiette principale. Il y a généralement une salière et une poivrière par deux convives. Si les invités sont peu nombreux, il suffit d'en mettre à chaque bout de la table. On apporte les cuillers à dessert en même temps que le dessert et les cuillers à café quand on sert le café, ce qui se fait de préférence au salon. Il y a toujours un verre à eau placé à droite du couvert et, selon le cas, un ou deux verres à vin.

Un bon conseil en terminant : Ne pas attendre le jour même du dîner pour frotter l'argenterie ou pour passer la nappe et les serviettes qui ont souvent des faux-plies quand on les sort de l'armoire ou du tiroir dans lesquels on les avait pourtant soigneusement rangées.



Vu la rareté des domestiques, les déjeuners et surtout les soupers à la fourchette ou soupers-buffet sont de plus en plus populaires.

Photo de la Coutellerie Oneida

Chaque DOLLAR SERT Maintenant



En fait, les dollars doivent donner double valeur dans la plupart des budgets en temps de guerre. On fait si souvent appel à nos ressources que l'économie passe au premier rang. L'outillage électrique domiciliaire a pour fonction d'épargner du temps, de conserver les matériaux et de diminuer le coût de la vie. Voici quelques-unes des économies.



"DES REPAS DÉLICIEUX COÛTENT MOINS CHER GRÂCE À MON POËLE ÉLECTRIQUE"

"Avec ma marmite économique, je prépare de délicieux repas à l'étuvée avec les morceaux de viande les moins coûteux... tout en épargnant le courant électrique."



"JE NE PRENDS PAS DE RISQUES AVEC MES TOILES"

"Mes nappes, mes draps et mes taies d'oreillers coûtent très cher et je ne pourrais pas les remplacer maintenant. C'est pourquoi je les lave à la maison dans ma laveuse électrique. J'épargne le compte de blanchissage et je ménage mon linge."



"MON RÉFRIGÉRATEUR M'A MONTRÉ COMMENT ACHETER LES ALIMENTS"

"Oui, j'achète presque au prix du gros quand je n'achète qu'une fois la semaine. Les viandes, les légumes, les fruits et les salades coûtent moins cher de cette façon... et ils se conservent parfaitement dans mon réfrigérateur électrique. J'épargne aussi du temps tout en évitant des soucis."

SERVICE SUPPLÉMENTAIRE POUR LA MÉNAGÈRE

Le service d'économie ménagère de la compagnie canadienne Westinghouse est en mesure de résoudre les nombreux problèmes auxquels doit faire face la ménagère en temps de guerre. Dans les bulletins mensuels se trouveront des suggestions pour ménager votre temps et vos ressources...

PUBLIÉ AU NOM DE L'ÉCONOMIE MÉNAGÈRE PAR

Westinghouse

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED • MONTREAL, HAMILTON, CANADA

TRAVAILLEZ. ÉPARGNEZ. PRETEZ... ACHETEZ DES CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE



La meilleure société adopte la meilleure bière du Canada

Claire comme du cristal... d'une saveur douce et moelleuse...
la Bière Black Horse est, depuis longtemps, la préférée des Canadiens qui s'y
connaissent en fait de qualité. La Bière Black Horse doit son haut degré de
perfection à l'expérience et à l'habileté de cinq générations de brasseurs. Dégustez
aujourd'hui même cette bière ambrée, riche et de bonne consistance. Demandez
la Black Horse, la meilleure bière du Canada.

LA BRASSERIE DAWES BLACK HORSE, MONTRÉAL

BLACK HORSE

Moelleuse

